RONSARD

VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJÀ PARUS

DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

Victor Cousin, par JULES SIMON.
Madame de Sévigné, par GASTON BOISSIER.
Montesquieu, par ALBERT SOREL.
George Sand, par E. CARO.
Turgot, par LÉON SAY.
Thiers, par P. DE RÉMUSAT.
D'Alembert, par JOSEPH BERTRAND.
Vauvenargues, par MAURICE PALÉOLOGUE.
Madame de Staël, par ALBERT SOREL.
Théophile Gautier, par MAXIME DU CAMP.
Bernardin de Saint-Pierre, par ARVÈDE BARINE.
Madame de La Fayette, par le comte D'HAUSSONVILLE.
Mirabeau, par EDMOND ROUSSE.
Rutebeuf, par CLÉDAT.
Stendhal, par ÉDOUARD ROD.
Alfred de Vigny, par MAURICE PALÉOLOGUE.
Boileau, par G. LANSON.
Chateaubriand, par DE LESCURE.
Fénelon, par PAUL JANET.
Saint-Simon, par GASTON BOISSIER.
Rabelais, par RENÉ MILLET.
J.-J. Rousseau, par ARTHUR CHUQUET.
Lesage, par EUGÈNE LINTILHAC.
Descartes, par ALFRED FOUILLÉE.
Victor Hugo, par LÉOPOLD MABILLEAU.
Alfred de Musset, par ARVÈDE BARINE.
Joseph de Maistre, par GEORGES COGORDAN.
Froissart, par MARY DARMESTETER.
Diderot, par JOSEPH REINACH.
Guizot, par A. BARDOUX.
Montaigne, par PAUL STAPFER.
La Rochefoucauld, par J. BOURDEAU.
Lacordaire, par le comte D'HAUSSONVILLE.
Royer-Collard, par E. SPULLER.
La Fontaine, par GEORGES LAFENESTRE.
Malherbe, par le duc DE BROGLIE.
Beaumarchais, par ANDRÉ HALLAYS.
Marivaux, par GASTON DESCHAMPS.
Racine, par GUSTAVE LARROUMET.
Mérimée, par AUGUSTIN FILON.
Corneille, par GUSTAVE LANSON.
Flaubert, par ÉMILE FAGUET.
Bossuet, par ALFRED RÉBELLIAU.
Pascal, par ÉMILE BOUTROUX.
François Villon, par G. PARIS.
Alexandre Dumas père, par HIPPOLYTE PARIGOT.
André Chénier, par EM. FAGUET.
La Bruyère, par PAUL MORILLOT.
Fontenelle, par LABORDE-MILAÀ.
Calvin, par BOSSERT.
Voltaire, par G. LANSON.
Molière, par G. LAFENESTRE.
Agrippa d'Aubigné, par S. ROCHEBLAVE.
Lamartine, par R. DOUMIC.
Balzac, par ÉMILE FAGUET.

Chaque volume, avec un portrait en héliogravure. . . . . 2 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 4-13.

RONSARD

REPRODUCTION DU BUSTE AUTREFOIS SUR SON TOMBEAU

(Musée de Blois)

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

RONSARD

PAR

J. J. JUSSERAND

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1913

H. T. HERMANS
WORCESTER COLLEGE,
OXFORD.

PQ
1677
J8

689279
4.12.58

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Hachette et Cie, 1913.

Il y a vingt-huit ans, comme je gagnais, avec Gaston Paris, un lointain petit bourg qui couronne de ses vieux murs un rocher surplombant le val de Loire, nous passâmes la nuit ensemble sur une de ces lignes ferrées où le luxe des couchettes demeure ignoré.

Pour occuper le temps, du soir à l'aube, nous reprîmes un sujet plusieurs fois discuté entre nous, celui d'une collection à créer de monographies, brèves et simples, qui rendraient plus familière aux Français d'aujourd'hui la connaissance de leurs ancêtres, penseurs, poètes, lettrés.

Le nombre devait être fixe : quarante volumes en l'honneur des Quarante de l'Académie Française. De là, dans notre noir wagon, sur ce que Bacon eût appelé les rejectiones et exclusiones debitas, *d'aussi ardents plaidoyers que si nous avions eu des foules à convaincre, avec des gestes passionnés que la tremblante veilleuse dessinait en ombres sur les coussins.*

Au jour, comme nous approchions de la vieille bourgade où nous devions être tous deux témoins d'un mariage, nous avions dressé tant bien que mal une liste souvent modifiée depuis; la fondation, en tout cas, était décidée.

Je n'ai rien négligé pour qu'un plus digne et moins sujet aux déplacements fût chargé de la réalisation du projet. Nul ne s'offrant ni ne voulant, plutôt que de le voir échouer, non sans de grands scrupules, j'assumai la tâche. De précieuses collaborations, acquises dès le premier moment, en allégèrent le fardeau.

Un des derniers, j'offre mon tribut à l'œuvre commune; et quand j'apporte, à mon tour, mon humble pierre à l'édifice, cette voix s'est tue qui mieux qu'aucun livre a fait connaître la pensée française à des auditeurs de tous les pays du monde. Le cœur ému, je dédie la présente étude, que j'eusse voulue moins indigne de ce grand citoyen de la République des Lettres, à la mémoire de Gaston Paris.

JUSSERAND.

Philadelphie, 17 janvier 1913.

RONSARD

CHAPITRE I

ANNEES DE JEUNESSE

La longue période pendant laquelle chacun, en France, se plut à oublier sa province, et même en rougit, prend fin sous nos yeux. Au XVIe siècle elle n'était pas encore commencée; tout le monde était fier alors de sa petite patrie, quelle qu'elle fût, et tâchait de l'illustrer, comme chaque Américain est fier, de nos jours, de son État, quel qu'il soit. Nul écrivain ne manquait, en signant un livre, de dire que l'ouvrage était dû à Joachim du Bellay, « Angevin », ou à Pierre de Ronsard, « gentilhomme Vendômois ».

Pierre de Ronsard avait plus de raisons qu'il ne croyait lui-même de se dire Vendômois. Les plus récentes recherches, celles avant tout de M. Longnon, ont mis hors de doute qu'il existait, dès l'an mille, des Ronsard à Vendôme et dans les environs, tout au long de la vallée du Loir. Un premier Pierre de Ronsard essaima en Italie au XIVe siècle et fut tige des Ronsardi de Parme, aux

prétentions nobiliaires excessives, tout comme leurs parents de France; on les suit dans cette ville jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

Les Ronsard de France, seigneurs de la Poissonnière dès le XIVe siècle, sont, au XVe, « sergents fieffés », c'est-à-dire gardes forestiers et gardes-chasse héréditaires de cette forêt de Gâtine que leur descendance devait illustrer plus tard autrement que par la répression du braconnage. L'un d'eux, Olivier, est échanson royal, bataille pour et contre Louis XI, et a pour fils aîné Louis, qui fut père du poète.[1]

Louis de Ronsard, qui signait Ronsart, et c'était l'orthographe admise de son temps, mais celle du poète a prévalu, chevalier, l'un des cent « mansionnaires » ou gardes du corps des rois Louis XII et François Ier, puis l'un des maîtres d'hôtel du dauphin, se distingua dans les guerres d'Italie à Rapallo, Novare, Alexandrie, Milan, passant vingt-deux fois les monts, du temps que l'armée française avait pour chefs La Trémouille, La Palice, Gaston de Foix, et où le roi de France se faisait armer chevalier par Bayard sur le champ de bataille de Marignan.

Sa femme, Jeanne de Chaudrier, descendante de Jean Chaudrier qui avait repris, en 1372, la Rochelle aux Anglais, apparentée aux La Trémouille, petite-nièce de Joachim Rouault, maréchal de France, l'un des héros de la bataille de Castillon, celle qui termina en 1453 la guerre de Cent Ans et où Talbot fut tué, avait eu, orpheline de bonne heure,

1. Henri Longnon, *Pierre de Ronsard*, 1902, ch. I et Pièces justificatives.

une jeunesse aventureuse. Elle était veuve de Guy des Roches quand elle avait épousé, à trente-cinq ans, Louis de Ronsard, âgé de quarante-cinq. Ils n'en eurent pas moins six enfants, dont le dernier fut le poète. On répète parfois que celui-ci mentionne souvent son père dans ses écrits et ne dit jamais rien de sa mère; mais il parle d'elle en fils aimant dans sa *Prosopopée de Louis de Ronsard*, où l'on voit l'ombre de la morte songer tristement aux « peines et soucis » de l'enfant demeuré dans le monde.

Ancienne forteresse aux murs lisses et aux tours rondes, la Poissonnière[1], où naquit Pierre, le 11 septembre 1524 (date très discutée, mais c'est la plus probable), avait été entièrement reconstruite par Louis de Ronsard en ces heureuses années où, les guerres anglaises et les guerres féodales finies, on ne pensait plus avoir à soutenir de sièges, on égayait les grand'salles de larges fenêtres aux meneaux ouvragés et on parait les façades d'inscriptions, de médaillons et de guirlandes. Naguère sourcilleuses, les demeures se faisaient avenantes; nul ne prévoyait les guerres de religion. Louis fit comme tout le monde : depuis le roi jusqu'aux plus modestes hobereaux et aux bourgeois des villes, chacun, en cette première partie du siècle, bâtissait — et souvent princes ou bourgeois passaient ensuite dans la gêne le reste de leurs jours. Dans la vallée

1. Possonnière, de *posson*, mesure de capacité, semble avoir été l'ancien nom, ce que remarquaient, dès le XVIe siècle, les gens instruits, comme Amadis Jamyn dont les remontrances érudites prouvent surtout que déjà, dans le parler courant, Poissonnière avait prévalu.

de la Loire surtout, « fleuve très noble », écrivait en ce siècle l'Allemand Hentzner, « et région d'une douceur incroyable », s'élevaient ces manoirs, maisons et châteaux en pierre blanche du pays, qui ont gardé jusqu'à nos jours leur sourire, et dont les plus modestes même ont, comme le parler des habitants, quelque chose de non vulgaire. Dans la « ville aux rois », Louis XII, qui y était né, avait commencé la transformation en palais du château de Blois; François Ier avait continué, adoptant un style plus brillant encore. C'est l'époque où Florimond Robertet faisait construire, aussi à Blois, l'hôtel d'Alluye et en parait la galerie des médaillons des douze Césars, où Chambord, Chenonceaux, Azay sortaient de terre, œuvres de Français qui connaissaient l'art italien, mais le transformaient pour l'adapter aux besoins du climat et aux goûts nationaux. Mutilée par le temps et les restaurations, la demeure des Ronsard, qu'entouraient de nombreuses terres leur appartenant, garde encore de nos jours son air de dignité aimable, avec ses fenêtres sculptées, ses inscriptions sur les façades témoignant du savoir du maître et de l'ignorance du maçon, sa grand'salle à la magnifique cheminée comme la mode voulait qu'on se ruinât pour en avoir, et celle des Ronsard n'eût pas déparé un palais de Louis XII.

La famille était fière de ses origines et de ses alliances. Louis de Ronsard, expert en blason, s'était plu à orner sa grande cheminée des trois poissons des Ronsard, avec la confiante devise : *Non fallunt futura merentem*, d'un grand bas-relief représentant des buissons d'églantines consumés

par le feu calembour de pierre : *Ronce ard*) et des écussons et emblèmes de tous les alliés illustres de sa famille. On se targuait, à la Poissonnière, de descendre d'un mythique marquis de Ronsard, « riche en villes et gens », écrirait un jour le poète, qui aurait existé jadis sur les bords du Danube. Tous les Ronsard, sans aucun doute, croyaient au marquis; Pierre, plus que personne : cette région danubienne c'est la Thrace, le pays d'Orphée, et lui-même s'en trouvait anobli encore : il pouvait dire comme Chénier plus tard :

Salut, Thrace, ma mère et la mère d'Orphée!

Les critiques se sont beaucoup moqués de ces prétentions nobiliaires et du mystérieux marquis. Mais il n'y avait rien là que d'usuel : les bourgeois d'alors prenaient la particule, estimant déjà qu'elle donnait à leur nom meilleure tournure, et cela ne tirait pas plus à conséquence que le titre d'écuyer adopté de nos jours par le plus humble sujet du roi d'Angleterre : les moindres familles nobles s'attribuaient des origines merveilleuses auxquelles elles finissaient par croire, tels les Baïfs, descendants, disaient-ils, de Louis le Gros, et les Saint-Gelais, de la fée Mélusine. L'exemple venait de haut : Hugues Capet ne suffisait pas aux Valois qui se croyaient issus de Charlemagne, et même de Francus le Troyen, et même d'Hercule, pendant que les Guises défendaient leurs prétendues origines carolingiennes dans de gros livres qui contribuèrent à les faire assassiner. « Combien avons-nous, disait Montaigne, de gentilshommes en France qui sont de race royale,

selon leur compte? Plus, je crois, que d'autres ». Cette vanité n'était pas, du reste, spéciale à la France : Pic de la Mirandole se figurait descendre de l'empereur Constantin, et Benvenuto Cellini d'un lieutenant de César.

Au pied du coteau où s'élève la Poissonnière, les blanches maisons du village de Couture, le village des Ronsard, se pressent autour de leur vieille église où se retrouve en maints endroits l'écu aux trois poissons, et se voient encore, belles malgré les mutilations, les pierres tombales de Louis de Ronsard en armure, et de Jeanne de Chaudrier aux traits réguliers, à la taille élégante, aux mains jointes. Au fond de la vallée, verte et tranquille, coule le Loir que le dernier-né des Ronsard allait faire entrer dans la littérature, mais qui figurait déjà dans l'histoire pour avoir causé par la froideur de ses eaux, tout aussi remarquable aujourd'hui qu'autrefois, la mort de Geoffroy Plantagenet, tige des rois d'Angleterre.

A part un séjour de six mois, vers sa dixième année, au collège de Navarre, à Paris, où selon son propre témoignage il n'apprit rien et se déplut fort, mais fit la connaissance, utile plus tard, d'un petit prince lorrain, Charles de Guise, futur cardinal de Lorraine, Ronsard passa, jusqu'à sa douzième année, son enfance à la Poissonnière, c'est-à-dire aux champs. Il y grandissait dans la société de sa sœur et de ses frères; deux étaient morts au berceau, mais il restait Claude, le fils aîné, qui devait être à son tour l'un des cent gentilshommes du roi, chevalier et seigneur de la Poissonnière. Charles, destiné

à la carrière religieuse et qui précéda le poète Desportes à la riche abbaye de Tiron. Louise qui devint dame d'honneur de la reine Éléonore, sœur de Charles-Quint, et épousa en 1532 François de Crevant. D'autres membres de cette famille, nombreuse comme étaient alors les familles, un oncle et trois tantes, paraissaient de temps en temps au château, surtout l'oncle Jean, chanoine du Mans, qui s'intéressa de bonne heure au petit dernier-né, semble lui avoir donné ses premières leçons et, en tout cas, lui légua sa très belle bibliothèque. Le père de famille était souvent absent : une de ses absences dura quatre ans, de 1526 à 1530, rudes années d'exil passées en Espagne, à Quintana, Villalpando, Pedrazza, « dans l'ennui et le déplaisir », écrivait « Mus. de la Poçonera », comme l'appellent les documents espagnols, à garder et assister les petits princes français, le dauphin François et le futur Henri II, otages à la place de leur père, le vaincu de Pavie.

A dater de 1530, quand il n'était pas à « servir son quartier » à la cour, Louis de Ronsard rentrait en sa demeure vendômoise et y menait cette vie de « gentilhomme champêtre », si bien décrite par Nicolas Rapin, futur admirateur de son fils. Le gentilhomme champêtre avait chiens, chevaux et faucons, furets aussi « pour aider à fournir la broche » au cas de visite imprévue. Il gardait, dans sa salle à la belle cheminée,

> le harnais et la lance
> Et le harquebus de Milan...
> Au soir, avec sa femme, il cause,
> Tous deux, près du feu, — chaufland.

Comme le personnage de Rapin, Louis de Ronsard avait « vu la guerre » et se plaisait à « en parler en devisant »; et certes, après onze campagnes en Italie, au temps de Bayard et de Gaston de Foix, après ses quatre années d'Espagne, le vieux chevalier valait d'être écouté. Sur un point il se distinguait du « gentilhomme champêtre » ordinaire que Rapin nous montre prenant parfois un livre, sans doute, mais seulement à la dernière extrémité et quand il lui était impossible, à cause des intempéries, de faire autrement : Louis de Ronsard, au contraire, était un soldat savant, patron des lettres dans sa province, respecté non seulement pour la manière dont il portait la « lance et le heaume », mais pour ses connaissances en « latin et français » et les bons conseils qu'il pouvait donner à un poète. Jean Bouchet, célèbre en son temps par sa poésie, et du nôtre par sa platitude, lui rend humblement grâce de lui avoir révélé la beauté, alors peu appréciée, de l'alternance des rimes féminines et masculines :

> Mais peu de gens gardent cette rigueur,
> Car à le faire y a peine et longueur.

En plus d'une mère qui lui contait les hauts faits des Ronault et des La Trémouille, d'un père lettré qui parlait poésie, disait les exploits de Bayard et pouvait ajouter : « J'étais là », d'un oncle qui lui inculquait le goût des livres et lui faisait apprendre ses premiers vers de Virgile, le petit Ronsard avait encore d'autres éducateurs dont les leçons laissèrent en son âme une trace durable, comme l'événement

le prouva : c'étaient le ciel, le sol, les rivières, les forêts, les fontaines du pays natal; ces « antres » taillés dans la roche friable des collines vendômoises, les uns « secrets, de frayeur tout couverts », les autres habités depuis les époques les plus reculées et qui le sont encore. Le poète parlait plus tard, avec reconnaissance, de ce maître qui avait tant aidé à former son esprit, le pays de Vendôme :

> Je n'avais pas douze ans qu'au profond des vallées,
> Dans les hautes forêts des hommes reculées,
> Dans les antres secrets, de frayeur tout couverts,
> Sans avoir soin de rien, je composais des vers.
> Écho me répondait et les simples Dryades,
> Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades,
> Égipans qui portaient des cornes sur le front,
> Et qui, ballant, sautaient comme les chèvres font,
> Et le gentil troupeau des fantastiques fées,
> Autour de moi dansaient à cottes dégrafées.

Quand Ronsard mêle ainsi mythologie et réalités, c'est chez lui, comme on verra, signe de respect et d'amour, manière d'honorer ce qu'il aime. Pour trouver chez nous un autre poète qui ait reçu d'une enfance passée aux champs une empreinte aussi profonde, il faut venir jusqu'à Lamartine.

Les parents de Ronsard avaient conclu de l'expérience manquée du collège de Navarre, qu'il était, selon les termes d'un contemporain, « aulæ quam scholæ aptior », mieux fait pour la cour que pour l'école. Le vieux chevalier, en crédit auprès des princes après quarante-cinq ans de services en paix et en guerre, obtint en 1536 que son fils devînt page de ce jeune dauphin François dont lui-même avait partagé l'exil espagnol et qu'attendait, comme ses deux frères, une fin prématurée.

Après la paix des vallées vendômoises, le poète allait connaître la cour, les camps, les ambassades, et voir de quelles fêtes et tragédies étaient coupées la vie des princes et celle des nations, danse des vivants, danse des morts. Débuter comme page, c'était se destiner à la carrière militaire et, jeune garçon adroit, solide, à l'esprit éveillé, au cœur sans crainte, Ronsard se croyait, et ses parents le croyaient, fait pour elle. « Car j'avais », disait-il plus tard,

> tout le cœur enflé d'aimer les armes...
> Et de mon naturel je cherchais les debats,
> Moins désireux de paix qu'amoureux de combats.

A devenir page dans une maison princière, on était certain d'apprendre alors beaucoup de belles et beaucoup de laides choses. « Les gentilshommes français, amateurs de vertu et d'honneur », écrivait Le Noue Bras-de-fer, la sagesse même, « quand les enfants sont en âge de sortir de la maison, ordinairement les envoient dehors, pour apprendre ce qu'ils ne pourraient faire y demeurant. La coutume est de les donner pages aux princes et seigneurs, ou de les mettre dans l'infanterie, ou de les envoyer en Italie ou en Allemagne, ou bien de les faire aller aux universités ». Ceux qui deviennent pages, « voient plusieurs belles choses, comme triomphes, festins, combats, apprennent à s'habiller proprement, à parler selon la qualité des personnes, et à composer leurs gestes. Davantage voient plusieurs exercices honnêtes ; mais ils ne retiennent encore si bien cela comme ils s'impriment d'autres mauvaises façons qui abondent ès dites cours, à quoi leur âge est bien

disposé : car ils s'y rendent dissolus en paroles, incontinents aux effets, jureurs de Dieu, et surtout moqueurs ». Le XVIe siècle fut, en effet, un siècle de moqueurs : Ronsard a signalé souvent combien ils pullulaient dans notre pays, celui de tous où le goût de la raillerie, de la caricature et de la dépréciation a causé, et pas seulement au XVIe siècle, le plus de mal. Autour du moqueur s'étend le désert.

« Mais, dira-t-on, continue La Noue, les maîtres et écuyers y veillent. Certes, c'est trop mollement ». Le père de Ronsard fut près de lui d'abord, pour veiller. Pendant les années qui suivent, ce furent, sous les yeux de l'enfant, une suite d'événements éclatants ou terribles, se succédant avec une impressionnante rapidité. C'est d'abord son voyage dans la vallée du Rhône pour rejoindre la cour et le dauphin, en passant par Lyon, la Florence française, la « ville aux lettrés », comme Blois était alors la « ville aux rois », rivale de Venise par ses imprimeurs et sa richesse, de Paris par ses érudits et ses poètes,

> ... le chef de la Gaule celtique,
> Refleurissant comme une autre Ilion,

disait Jean Lemaire, louée par Marot, vantée par Pasquier, la « ville aux nouvelles » aussi, où du Bellay s'étonnerait bientôt

> de voir passer tant de courriers,
> De voir tant de banquiers, d'imprimeurs, d'armuriers,
> Plus dru que l'on ne voit les fleurs par les prairies.

Le roi et la cour, arrêtés d'abord dans cette ville, descendirent bientôt la vallée, se portant au-de-

vant de Charles-Quint qui allait envahir la France, pendant que Montmorency, par ses dévastations méthodiques, s'apprêtait à lui valoir sa désastreuse retraite de Provence. Ronsard et son père rejoignirent le dauphin à Tournon; six jours après, le 10 août 1536, le jeune prince était mort; une autopsie, comme on en savait faire alors, permettait de croire au poison, et l'on voyait, dans ce crime supposé, la main des Impériaux. Cette première tragédie se passait sous les yeux de l'enfant qui pouvait dire plus tard : « J'étais là » —

> Six jours devant sa fin je vins à son service;
> Mon malheur me permit qu'au lit mort je le visse...
> Je vis son corps ouvrir, osant mes yeux repaître
> Des poumons et du cœur et du sang de mon maître.

Henri, l'autre ancien prisonnier de l'empereur, devenait dauphin, et Charles, le troisième fils du roi, duc d'Orléans. Ronsard passa au service de ce dernier, son aîné de deux ans, prince nous dit-il,

> Beau, courageux et fort et de haute entreprise.

Puis, brusquement, ce sont des fêtes, des *Te Deum*, des chants de triomphe. Pareil à un héros de roman —

> De beauté d'homme avait plus grande part
> Que le Troyen qui fut épris d'Hélène
> (MAROT.)

le roi de la lointaine Écosse, Jacques V, paraissait à la cour; il offrait, fidèle aux anciennes traditions, son épée contre Charles-Quint; il demandait la main de Madeleine de France, fille du roi. On rentra par Roanne et la Palisse, et bientôt, dans la capitale

en liesse, délivrée du spectre germanique, le cardinal du Bellay, bénissait à Notre-Dame les nouveaux époux. Et s'ensuivaient, dit le chroniqueur écossais Robert Lindsay, les « plus belles fêtes qu'on eût vues depuis Charlemagne ». Marot composait un épithalame et le duc d'Orléans cédait à sa jeune sœur son petit page qui lui rappellerait la patrie. Le couple royal abordait à Leith, le 3 mai 1537, et c'était de nouveau une brusque tragédie, aussi terrible que la première :

> A peine elle sautait en terre du navire,
> Pour toucher son Écosse et saluer le bord,
> Quand au lieu d'un royaume elle y trouva la mort...
> Elle mourut sans peine aux bras de son mari
> Et parmi ses baisers.

De nouveau Ronsard pouvait dire : j'étais là — « Et tout ce fait je vis ». Le roi retint deux ans auprès de lui le petit page pour qui il s'était pris d'amitié et qui assista, avant de quitter l'Écosse, au mariage de Jacques avec une autre Française, Marie de Guise, sœur du fameux duc François et mère, par la suite, de Marie Stuart. Ronsard reprit alors le chemin de la France, s'arrêtant plusieurs mois en Angleterre où Henri VIII, veuf d'une femme divorcée, d'une autre décapitée et d'une troisième morte en couches, se préparait à épouser la quatrième de ses six femmes. Il assure avoir appris la langue, de même qu'il se figurait un peu plus tard avoir appris l'allemand, illusion commune à quantité de voyageurs de tous les pays et de tous les temps quand ils se haussent à pouvoir demander leur chemin et régler leurs notes d'auberge. D'une

vraie connaissance, alors si rare, des langues du Nord, l'œuvre de Ronsard n'offre, en tout cas, pas la moindre trace.

Son séjour en France fut bref; après y avoir vu, par un nouveau tour de la roue de fortune, choyer dans les fêtes splendides de janvier 1540, le grand ennemi de naguère, Charles-Quint, bientôt exécré comme avant, Ronsard fut adjoint à Claude de Lassigny chargé par le roi de missions en Flandre, Zélande et Écosse, et cet autre voyage fit connaître au jeune homme les émotions d'une tempête et d'un naufrage sur la côte écossaise :

> Plus de trois jours entiers dura cette tempête
> D'eau, de grêle et d'éclairs nous menaçant la tête.

Une fausse manœuvre, la tourmente finie, porta le navire sur les rochers, à l'entrée du port; la coque s'ouvrit, mais par bonheur, « point n'y eut de perte », sauf celle du navire même, avec, triste spectacle pour des voyageurs, « le bagage épars », servant « aux ondes de jouet ».

A peine revenu, Ronsard fut mis hors de pages et adjoint à l'ambassade de Lazare de Baïf, diplomate lettré, traducteur de l'*Électre* de Sophocle, qui se rendait à Haguenau pour un de ces colloques par lesquels on essayait déjà de fusionner les deux Églises et de mettre fin à la grandissante Réforme. Ce fut une absence de trois mois, où Ronsard vit de près quantité de célébrités religieuses et politiques, Sturm, Bucer, Sleidan, nombre de princes et électeurs allemands, et, plus intéressant que tous, Calvin, alors expulsé de Genève et qui résidait à

Strasbourg. C'est en connaissance de cause que le poète parlera plus tard de gens « à la tête Calvine ».

Au mois d'août 1540, il était de retour à Paris et le dernier de ses voyages au delà des frontières avait pris fin. La vue de tant de scènes, gens et pays contribua au précoce éveil de son esprit, et quelques traits caractéristiques de ces terres lointaines, notés en sa mémoire, trouvèrent, par la suite, place dans ses œuvres. L'Écosse demeura avant tout pour lui, et assez légitimement, un pays « de vagues emmuré ». Il se souvenait d'avoir vu en Angleterre

ces grands milords,
Accorts, beaux et courtois, magnanimes et forts,

ce qu'il écrivait plus tard, à un moment d'entente cordiale célébrée par lui presque en ces propres mots. Les cygnes fameux de la Tamise et surtout les moutons des prairies anglaises l'avaient frappé, ces troupeaux innombrables, à la blanche toison, qui s'acheminent le soir vers leurs étables, « d'un ordre épais », et dont la laine est pour le pays un bien

Plus précieux que la soie étrangère
Qu'un Florentin ouvre de main légère.

Mais ces voyages ne laissèrent dans son esprit aucune trace d'exotisme ; s'étant dit de bonne heure qu'il lui fallait demeurer « tout français », il se tint parole, ne se soumit à aucune autre influence de terroir que celle de la petite patrie et resta, par-dessus tout et jusqu'à la fin, « gentilhomme vendômois ».

Un don précieux, reçu dès l'enfance, servit grandement, à ses débuts, ce petit cadet de modeste

maison, le don de plaire. Page du duc d'Orléans, son maître le chérit. Le hasard des événements le met en rapports avec le roi d'Écosse, et le prince ne peut se séparer de lui : adjoint à l'ambassadeur Baïf, il est pris en si vive amitié par son chef qu'il est admis, au retour, dans l'intimité de la famille ; entre le futur poète et le fils de la maison, le petit Jean-Antoine, plus jeune de huit ans, et par la suite une des étoiles de la Pléiade, se forme une amitié qui devait durer leur vie entière.

Ronsard, mis hors de pages, était maintenant écuyer d'écurie ; ce n'étaient pas là fonctions de palefrenier : Bayard les avait remplies. Au témoignage de ses biographes du XVIe siècle, dont les descriptions se rapportent à cette période de sa vie et aux quelques années qui suivirent, le jeune homme, « d'une stature fort belle, auguste et martiale », avait, dit Claude Binet, l'ami des dernières années, « les membres forts et proportionnés, le visage noble, libéral et vraiment français, la barbe blondoyante, cheveux châtains, nez aquilin, les yeux pleins de douce gravité et le front fort serein. Mais surtout sa conversation était facile et attrayante ». Passionné de musique, il jouait bien du luth et par-dessus tout brillait, et se distingua longtemps, dans les exercices du corps alors si estimés. Des pages du duc d'Orléans, dit encore Binet, « Ronsard en tous exercices était le mieux appris, fût à danser, lutter, sauter, ou escrimer, fût à monter à cheval et le manier ou voltiger ». Il était aussi des meilleurs pour le jeu de ballon au pied et au poing, qui ne passait pas encore pour un jeu

anglais, et nous avons le récit d'une partie où le camp du dauphin, futur Henri II, qui « portait la livrée blanche », défit au Pré-aux-Clercs le camp de M. de Laval qui portait la livrée rouge. Ronsard, l'un des blancs, « fit si bien » que Henri « disait tout haut qu'il avait été cause du gain du prix ».

Il semblait destiné à l'avenir mondain le plus brillant, quand un malheur inattendu vint ruiner ces espoirs que d'autres tout différents allaient remplacer. Hélas, écrivait-il,

> à mon retour, une âpre maladie,
> Par ne scais quel destin, me vint boucher l'ouïe,
> Et dure, m'accabla d'assommement si lourd,
> Qu'encores aujourd'hui j'en reste demi-sourd.

La science a prononcé de nos jours qu'il s'agissait de crises d'arthritisme accompagnées d'otite chronique[1]. Aussi difficiles à s'accorder entre eux que les médecins leurs contemporains, les biographes d'alors en attribuèrent la cause, l'un, Binet, aux vins « souffrés et mixtionnés » d'Allemagne, qui auraient produit « plusieurs humeurs grossières » dont serait résulté une « défluxion » ; l'autre, Velliard, au bruit des vagues qui, lors du naufrage d'Écosse, aurait été, à la lettre, *assourdissant* : « surditatem ex ventorum tumultuose spirantium fragore... contraxit ». Le fait certain est que, avec des alternatives de mieux et de pire, de cruelles insomnies, et des attaques intermittentes de fièvre et de goutte, Ronsard demeurait, pour le reste de sa vie, sourd ou, au mieux, « demi-sourd ».

1. Laumonier, *La Vie de Ronsard, de Binet*, p. 81.

Le jeune homme comprit que son avenir ne pouvait plus être à la cour, pays, remarque Binet, « où il faut plutôt être muet que sourd ». Il décida de « transférer l'office des oreilles aux yeux par la lecture des bons livres et se mettre à l'étude à bon escient ».

Il n'eut pas, pour cela, de violence à se faire. Ce qui lui avait déplu au collège de Navarre, c'était l'école et non l'étude. Page, écuyer, attaché d'ambassade, suivant des méthodes fort différentes de celles du « régent de Vailly », il lisait déjà de « bons livres » et probablement quelques mauvais et déjà faisait des vers. C'était un singulier milieu que cette écurie royale des Valois, ce « haras des pages », comme dit Brantôme, où la licence des mœurs était extrême et la passion de s'instruire presque aussi grande. Il s'y trouvait des gens comme ce François de Carnavalet que Ronsard aima toute sa vie, pour son habileté à dresser « la jeunesse », c'est-à-dire les pages, et la « fière bête », c'est-à-dire les chevaux, ou ce « seigneur Paul » (Paul Duc, frère de Philippine Duc, Piémontaise, maîtresse d'Henri II, mère de la future duchesse d'Angoulême), qui, écrit Binet, « avait fort bien étudié les poètes latins et même, lorsqu'il était page, avait aussi souvent un Virgile à la main qu'une baguette, interprétant aucunes fois à Ronsard quelques beaux traits de ce grand poète, et Ronsard au contraire, ayant toujours en mains quelque poète français ».

Le père de Ronsard estimait qu'un gentilhomme devait être instruit, sans doute, selon l'esprit des

temps nouveaux, et s'intéresser aux lettres comme il avait fait lui-même, mais non s'exposer à la tentation de devenir un vrai poète, et il lui sembla de bonne heure que son fils s'exposait. Quel métier, pour un cadet surtout, que la poésie!

> Que te saurait donner ce beau chantre Apollon?...
> Que te sauraient donner les Muses qui n'ont rien,
> Sinon, autour du chef, je ne sais quel lien
> De myrte, de lierre!

disait-il à son fils. Mais, pensait le jeune homme, je sais, moi, ce que c'est que ce lien, ce myrte, ce lierre, c'est la gloire. La maladie vint et il fallut bien se rendre à l'évidence: Ronsard ne pourrait être ni officier aux armées, ni courtisan à la cour, ni diplomate aux pays étrangers. Mieux valait donc qu'il se fît « clerc », au double sens que le mot gardait depuis le moyen âge et qui comportait instruction et entrée dans l'Eglise : ainsi pouvait-on aspirer aux bénéfices et éviter le sort d'Homère qui, disait encore le vieux chevalier, avait dû mendier son pain « d'huis en huis », bien qu'il fût, pour la poésie, « comme un dieu ».

Vers 1541, Ronsard commença le long apprentissage de sa carrière poétique: il dura huit ou neuf ans. En 1543, il accompagnait son père au Mans pour les funérailles du célèbre soldat, historien et diplomate, Guillaume de Langey du Bellay, à la « tant illustre, généreuse et héroïque âme », dit Rabelais; et l'évêque de la ville, René du Bellay, frère du défunt, conférait à Ronsard la tonsure, ce qui n'engageait à rien et donnait accès aux bénéfices : « Noverint universi quod nos Renatus Bel-

layus... Petro, filio nobilis viri Ludovici de Ronssart et domicelle Johanne de Chauldrier... tonsuram in Domino contulimus clericalem ».

L'évêque avait pour secrétaire un jeune homme aux aptitudes multiples, passionné de savoir, destiné à briller comme poète, mathématicien et médecin, enthousiaste de sa patrie et convaincu que l'âge d'or des lettres françaises allait commencer; il suffisait, pour que cela fût, de le vouloir. C'était Jacques Peletier, du Mans, un peu plus âgé que Ronsard et le plus avéré précurseur du renouveau. On pense si les deux futurs poètes durent discuter avec ardeur le meilleur emploi à faire de leurs jeunes vies, et tomber d'accord sur la vénération que mérite le « lien » de feuillage ceignant le front des Muses. Peletier rappelait par la suite à Ronsard « quanta fuerit dudum inter nos studiorum consensio et conciliatio ». L'amitié ainsi commencée dans les jardins aux plantes rares du château épiscopal de Touvoie, ne se démentit jamais.

Tandis qu'il « servait son quartier chez le Roi », Louis de Ronsard mourut brusquement le 6 juin 1544, âgé de soixante-quinze ans; il fut enterré dans l'église de Couture où se voit sa statue; le partage de ses biens, dont une portion très faible, mais dont il était fier, revint au poète, se fit dans les années suivantes. Plus que jamais celui-ci était libre d'obéir à sa nature « aux Muses inclinée », avec la perspective d'obtenir, écrivait-il,

En servant mon pays, plus d'honneur que d'avoir.

L'amitié nouée au cours du voyage d'Allemagne

avec l'ambassadeur Baïf produisit alors ses fruits. Le fils du diplomate était instruit en latin et en grec par le célèbre Dorat, de mine « un peu paysanne », mais de bonne famille limousine et qui se montrait glorieux d'un coup d'épée tout justement reçu par lui au service du dauphin. Ronsard fut invité à suivre l'enseignement du professeur-gentilhomme, et « ayant le plus souvent pour compagnon le sieur de Carnavalet », écrit Binet, « se dérobait de l'écurie du roi où il était logé aux Tournelles, pour passer l'eau » et venir écouter le savant helléniste dans la maison de Lazare de Baïf, rue des Fossés-Saint-Victor, alors fréquentée par les plus illustres érudits. A l'automne de 1547, l'ambassadeur mourait à son tour. Dorat devenait, en décembre, principal du collège Coqueret, l'un des plus modestes de l'Université et dont le dernier vestige, une porte avec fronton à coquille, impasse Chartière, a été tout récemment abattu par des mains sacrilèges. Que le maître fût hors ligne et le nombre des élèves restreint, c'était double attraction. Ronsard et Baïf, décidés à se vouer aux Muses avec l'ardeur austère que comporte un culte, renoncèrent au monde pour s'enfermer à Coqueret.

Le moyen âge avait pris fin. Son art, ses théories, les solutions qu'il avait préconisées pour les grands problèmes du gouvernement des peuples et du gouvernement des âmes, rôle de l'homme sur la terre et place de la terre dans l'univers, papauté et royauté, tout était remis en question. Muret signale, au cours du siècle, que les autorités les plus hautes se contredisent : lesquelles croire? La Boétie s'élève,

au nom de tous. *Contre Un* : « C'est un extrême malheur, dit-il, d'être sujet à un maître, duquel on ne peut jamais être assuré qu'il soit bon puisqu'il est toujours en sa puissance d'être mauvais quand il voudra ». Les anciens systèmes ont fait leur temps; la littérature d'hier n'est que verbiage, l'art est « gothique », les vieux axiomes philosophiques ne sont plus que sujets de doutes et de querelles; les doctrines « sorboniques », les décrétales « uranopètes » ou « extravagantes », occasions de raillerie. Il fallait se détacher de ce passé, le renier, à tout le moins le transformer.

Les brumes qui voilaient l'Olympe s'étaient, dans le même temps, dissipées et l'antique idéal de beauté, si longtemps obscurci aux regards des hommes, leur était révélé à nouveau. A l'aube du siècle, les *Adages* d'Érasme, imprimés à Paris dès 1500, constamment accrus et réimprimés depuis, traduits en français en 1537, commentés par Henri Estienne en 1558, avaient remis en circulation dans le monde les plus belles et les plus sages pensées des écrivains antiques. L'enthousiasme gagnait de proche en proche : « Du temps de nos grands-pères, écrit La Noue, le proverbe courait que l'homme de guerre ne devait savoir sinon écrire son nom ». Maintenant les principaux chefs d'armée sont écrivains et soldats à la fois, tel Guillaume du Bellay, et plus d'un professeur est gentilhomme et porte l'épée, tel Dorat lui-même, fier de sa blessure. Il faut être des hommes complets; il ne convient pas, disait Castiglione, qu'un cavalier parlât « épouse sa cuirasse ». Le roi François avait donné l'exemple, ayant non

seulement fondé le Collège Royal, depuis Collège de France, où serait enseigné, et continue de l'être, tout ce qui mérite d'être su et ne peut s'apprendre ailleurs; non seulement encouragé les peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, fait acheter en Italie et ailleurs des livres, des tableaux et des manuscrits, gloires du Louvre et de la Bibliothèque Nationale d'aujourd'hui, mais s'était instruit et voulait qu'on fît de même autour de lui. Ses ancêtres avaient construit des églises, lui bâtit des palais; il juge les « moines cloîtraux » inutiles, oiseux et bons à « siffler des linotes », dit Brantôme. Il va faire renaître, écrivait Peletier, le siècle d'Auguste, « par sa libéralité royale en faveur des Muses ».

La logique des anciens, leur lucidité, leur simplicité voulue, le souvenir de leurs gloires (François Ier réorganise son armée à la romaine), la sobre beauté de leurs œuvres, leur indépendance de vues, et avec cela ce qu'ils offraient alors de rare, nécessitant fouilles et recherches, étaient faits pour ravir l'esprit des hommes nouveaux. On allait, émerveillé, de découverte en découverte : Vénus de marbre arrachées au sol, manuscrits grecs apportés de Byzance, théories de la vie, de la mort, de la beauté, de la morale, de l'amour, tirées des livres, maintenant large ouverts, d'Aristote, de Platon, d'Horace, de Tibulle, d'Homère. Leurs interprètes, clairsemés au commencement du siècle, sont vite devenus légion et, dans ce vaste mouvement qui gagne, l'un après l'autre, tous les pays d'Europe, la France joue un rôle éminent. « Le cours des arts en l'Université de Paris, disait Ramus, n'est pas moins continuel que

le cours de la rivière de Seine ». La France produit, d'un bout à l'autre du siècle, nombre des plus célèbres interprètes des arcanes antiques, éditeurs et commentateurs de textes, compilateurs de dictionnaires, de prosodies et de grammaires : Budé, premier de tous, l'ambassadeur helléniste, dont les *Commentarii linguæ Græcæ*, parus en 1529, furent le trésor où s'approvisionnèrent les lexicographes d'ensuite; Danès, autre ambassadeur helléniste, qui représenta la France avec éclat au Concile de Trente; Dolet, à la fin tragique; Toussain, l'élève de Budé et le maître de Turnèbe; Vatable, l'hébraïsant; l'extraordinaire lignée des Estienne; Turnèbe, aussi admiré par ses qualités de cœur que pour son savoir; l'impétueux Ramus qui tua, non le culte, mais la superstition d'Aristote; Denis Lambin, éditeur un peu téméraire de quantité de classiques; Lazare de Baïf, Dorat, Le Roy, Muret, Passerat, Casaubon, et une foule d'autres, dont Ronsard connut la plupart et à qui il marqua par la suite son admiration. Ce ne sont pas seulement des Renaud, des Roland, des Tristan, des Charlemagne qu'a produits la France, disait-il, ce sont des penseurs, des philosophes, des savants :

> Un Turnèbe, un Bude, un Vatable, un Tusan,
> Et toi, divin Dorat.

Vers ces lumières se tournent les regards; l'ardeur sacrée passe des maîtres aux élèves; la partager c'est se moderniser, c'est servir sa patrie qui ne le doit céder à aucune autre, et c'est aussi servir « l'humanité », l'homme en général, dont on ne s'était jamais autant préoccupé depuis les temps

anciens. Un simple potier, mais c'était Bernard Palissy, proclamait sa découverte d'un système par lequel « ceux qui n'ont jamais eu connaissance des lettres pourront apprendre une philosophie nécessaire *à tous les habitants de la terre* ». L'homme, disait Giraldi Cinthio, dans une œuvre aussi populaire en France qu'en Italie, « occupe le milieu entre le mortel et le divin ».

La vénération pour les anciens est si profonde qu'elle s'étend aux modernes employant les langues antiques, ou même simplement nés aux pays où jadis on les parlait. Les néo-classiques, l'Espagnol Mantouan, le Grec Marulle, les Italiens Navagero, Pontano, Flaminio, le Hollandais Jean Second, qui tous versifient en latin, ont leurs fidèles. Les grands lettrés de langue italienne, qui vivent au pays des gloires romaines, sont aussi des manières de classiques, moins inaccessibles, pense-t-on, et d'une beauté moins *décourageante* : c'est eux surtout qu'il faut avoir en vue afin de les surpasser, les vrais classiques étant insurpassables. On surveille et suit de près la production italienne.

Les traducteurs se mettent à l'œuvre : c'était manière de propager le nouveau culte, de sanctifier notre langue rien que par le contact des textes sacrés, de l'enrichir de tournures, idées, expressions hellénisées, donc admirables; c'était montrer au dehors et se prouver à soi-même qu'elle était capable de tout dire : car, en même temps que se répandaient (en un siècle de guerres, de supplices, de persécutions et de massacres) les sentiments humanitaires, l'idée de patrie se précisait, les natio-

nalités se définissaient et condensaient, et l'effort pour s'élever à la gloire devenait plus intense par la pensée, en chacun, que son propre pays, sa France, son Angleterre, son Italie, son Espagne, en serait grandi aux yeux du monde. « Il n'est point, disait Montaigne, d'utilité ni plus juste ni plus universelle que la protection du repos et grandeur de son pays ». Du commencement à la fin du siècle, c'est un travail incessant. Les œuvres des grands classiques, Homère, Sophocle, Euripide, Aristote, Platon, Xénophon, Anacréon, Virgile, Horace, Cicéron, Ovide, Tacite, Tite-Live, César, et avec eux bon nombre d'Italiens, ces quasi classiques, sont mises en français. Les plus illustres lettrés s'essayent à traduire; quelques écrivains consacrent leur vie à cette tâche; à un Amyot elle procure la richesse, les hauts emplois, la renommée; à un Jean Martin, le maladroit ami et premier annotateur de Ronsard, la notoriété et mainte querelle : de lui, entre autres écrits, un Vitruve français très contesté, mais de grande influence et une foule d'œuvres traduites de l'italien avant le milieu du siècle, le *Roland furieux* d'Arioste, l'*Arcadie* de Sannazar, les *Azolains* de Bembo, le fameux *Songe de Polifile*.

Dorat était le chef des enthousiastes; il vivait sur les cimes et invitait la foule des écoliers à l'y suivre; de l'antiquité venait, déclarait-il, toute beauté, et toute l'antiquité était belle; les anciens étant parfaits, il serait vain de chercher des degrés dans la perfection; les plus abstrus étaient les plus dignes de soins, et ses élèves apprenaient à admirer les Alexandrins tout comme les vrais classiques et par-

tageaient leur temps entre Homère et Lycophron.

Ces élèves étaient la foule de gens de tout âge, ce « grand peuple d'écoliers », dit Ronsard, qui se pressaient à ses cours publics et le petit groupe de vrais dévots, cloîtrés dans le collège où déjà se formait, avec Joachim du Bellay, arrivé peu après Ronsard et comme Baïf un peu son parent, le premier noyau de la Brigade, future Pléiade. Ceux-ci, pleins de vénération pour leur maître et sa « science hautaine » (mot de Ronsard), suivant, en même temps, les leçons de Turnèbe au Collège Royal, étaient dévorés de la passion d'apprendre : « Ronsard, qui avait demeuré en cour, accoutumé de veiller tard », dit Binet en un passage célèbre, confirmé par Baïf, « étudiait jusqu'à deux heures après minuit, et se couchant réveillait Baïf qui se levait et prenait la chandelle et ne laissait refroidir la place ».

La jeunesse ne perdait pas ses droits, et c'étaient, de temps en temps, de joyeuses équipées au dehors, des « Bacchanales » à l'antique, un « folâtrissime voyage d'Arcueil », puis chacun retournait à sa chambrette, rallumait sa chandelle, se remettait à Homère, Horace, Pindare, taillait sa plume et essayait d'imiter en sa langue leur incomparable style. Les cahiers se remplissaient de morceaux choisis des grands auteurs (celui de Ronsard est mentionné par son contemporain Critton ; celui de Baïf figurait au XVIIe siècle dans la collection de du Cange), et d'odes, sonnets, élégies, tels que la vieille école n'en eût jamais rêvé. Ronsard s'absentait pour un bref voyage dans le Midi gascon, revenait au plus vite et aussitôt qu'il apercevait les tours et les clochers de

la capitale du savoir, sentait son cœur battre et notait en vers ses émotions, « voyant de loin Paris ». Il va retrouver ses livres en langues diverses (dont aucun en anglais ou en allemand que décidément il ne parlait pas), sa bibliothèque qui se plaint de son abandon :

> De l'autre part, ma librairie, helas!
> Grecque, latine, espagnole, italique,
> En me tançant d'un front mélancolique,
> Me dit que plus je n'adore Pallas.

Mais, voué aux Muses, il ne saurait changer de culte :

> Plus que devant je t'aimerai, mon livre;
> A cette fin que le savoir j'apprinse,
> J'ai délaissé et cour et roi et prince.

Il se remettait à l'œuvre avec une ardeur accrue. Il fallait tenter de grandes choses, provoquer un renouveau, l'annoncer au monde pour qu'il le sût et produire des poèmes en style inusité pour qu'il le vît. Dans les cellules de Coqueret, on écrivait, discutait, préparait. Ronsard, dès le début, avec sa connaissance du monde, ses voyages, ses dons surprenants admirés par Dorat même, le mélange d'amabilité conciliante et d'autorité dominatrice qui faisait le fond de son caractère, « son vif esprit, exact savoir et solide jugement », disait du Bellay, était tenu par tous et par lui-même pour le chef et porte-drapeau naturel de la naissante Brigade. Sa personnalité s'imposait, il y avait en lui quelque chose d'impressionnant.

En 1549 et 1550 parurent, coup sur coup, la

Défense et Illustration de la Langue française, par I. D. B. A. (Joachim du Bellay, Angevin), l'*Olive et quelques autres œuvres poétiques*, le *Recueil de Poésie*, du même : enfin, et ce fut dans l'histoire des lettres françaises un événement mémorable, *Les Quatre premiers livres des Odes de Pierre de Ronsard, Vendômois, ensemble son Bocage*, Paris, « chez Guillaume Cavellart, Imprimeur juré de l'Université... A la Poule grasse », 1550.

CHAPITRE II

LE POÈTE DE 1550.

Rien qu'une rupture ne pouvait satisfaire cette ardente jeunesse. Beaucoup des idées qui, mal ordonnées, bouillonnaient dans les cervelles à Coqueret, étaient déjà dans l'air et même aussi dans les livres, il fallait bien le reconnaître; on s'y résignait, mais sans plaisir, presque avec indignation. La plupart de ces précurseurs étaient trop placides, ils pactisaient avec les tard-venus du moyen âge, de graduelles transformations leur suffisaient, en eux n'était pas le vrai esprit du siècle, hautain, fougueux, intransigeant, massacreur, comme les guerres civiles allaient le montrer. Malheur aux rénovateurs timides, sans haine pour le passé, malheur aux tièdes! Et qu'est-ce que ce passé aux ondes basses dont le clapotis monotone bat, depuis si longtemps, le pied de la montagne des Muses? Meschinot, Molinet, Crétin, Bouchet sont encore lus et admirés, piètres gens pour qui poésie et rhétorique se confondent et qui, comme Jean Bouchet, consacrent, sans manquer, une heure par jour à « dame Rhétorique », c'est-à-

dire que, sans manquer, pendant une heure, bien à l'abri des caprices de l'inspiration, ils font des vers.

Rhétorique : art de bien dire. Pour eux, bien dire c'est dire autrement que le vulgaire : plus on sera ingénieux et compliqué, plus on sera loin du vulgaire et mieux on aura dit. Les sons et les mots avant tout, la pensée ensuite : leur art de bien dire devient ainsi, la plupart du temps, un art de ne rien dire. Ils s'ingénient, ils se surpassent les uns les autres : plus les agencements de strophes, de sons et de rimes sont bizarres, plus ces « rhétoriqueurs » se pavanent. Toujours prêts, sans nul besoin que les dieux s'en mêlent, ils se délectent aux virelais et chants royaux, lais simples et renforcés, ballades balladantes qu'il ne faut pas confondre avec les ordinaires ni avec les fratrisées. Leurs rimes favorites sont couronnées, enchaînées, batelées, emperières, rétrogrades, équivoquées. Le titre d'un livre d'Octavien de Saint-Gelais signale, comme attrait, qu'il s'y rencontre « de toutes les tailles de rimes que l'on pourrait trouver », et on y admirera, en effet, des poèmes « en virelai unisonnant, redoublé, rétrograde à tous sens », ou « en ballade unisonnante, bordonnée par équivoques mâles », et une infinité d'autres merveilles. Ces poètes composent des vers qui riment d'un bout à l'autre, des strophes dont tous les mots commencent par la même lettre ; Meschinot écrit un poème qui peut se lire en « trente-deux manières différentes et plus », et M. Hamon a montré qu'il pouvait en réalité se lire en deux cent cinquante-quatre manières. Molinet

compose des strophes où les assonances se résoivent en longues suites de calembours :

> Tue tu as mon cœur dolente lente,
> Regente gente en la présente sente,
> Natente atente or nay en ta morsure,
> Par ta mort sure ardure dure dure.

Qu'est-ce que cela signifie? Rien; et rien, comme l'on sait bien, « veut dire rien ou peu de chose ». Ainsi comprise, la poésie devient un travail d'échoppe, une œuvre de tourneur d'ivoire ou découpeur de papier. Ces rimeurs se complaisent, encore maintenant, aux songes et allégories, louent le bien, blâment le mal, ponctuellement, portent aux nues leurs patrons et les nouveau-nés de leurs patrons et voient en noir tous les changements. Ils ont pour idéal social ce qui plaît à leurs maîtres, et ceux-ci étant les maîtres, souhaitent qu'on reste comme on est. A peine trouvera-t-on chez eux un beau vers sur dix mille; on le trouvera cependant, chez Jean Bouchet, par exemple, qui fait dire à l'ombre de Louis de La Trémouille tué à Pavie :

> Grand harangueur ne fus; j'ai mieux fait que n'ai dit.

Sans doute il y avait mieux, beaucoup mieux même, dès ce temps, et sans parler de l'admirable développement de la prose, précédant comme presque toujours chez nous l'épanouissement poétique (Rabelais avant Ronsard, Chateaubriand avant Hugo), quantité de fleurs, un peu courtes certes, mais gracieuses et parfumées émaillaient déjà, tout à côté du jardin artificiel des rhétoriqueurs, les reverdissantes prairies françaises. La littérature

nationale comptait, dans la première moitié du siècle, cet extraordinaire Jean Lemaire, de Belges (autrement dit Bavay, Nord), prosateur, poète et artiste, admirateur de l'admirable Michel Colombe, et à qui nous devons la délicieuse élégie de l'*Amant vert*, le pauvre perroquet de Marguerite d'Autriche, tué par un chien : aimante et triste, sa petite ombre descend au Tartare des animaux où souffrent le serpent d'Eurydice et les chevaux d'Hippolyte, et est admise aux Champs Élysées des bêtes où le bœuf et l'âne de la Crèche vivent d'une vie immortelle près des oies du Capitole, du porc-épic de Louis XII et de l'hermine d'Anne de Bretagne. Surtout nous avions ce charmant Marot si agile d'esprit, si vif, si franc et spirituel, si français, violent à qui le violente, tendre et affectueux à qui l'aime, un peu rhétoriqueur, à vrai dire, et sans haine suffisante pour les allitérations et les assonances de ce qu'il appelle les « vers fleuris » —

> Triste, transi, tout terni, tout tremblant,
> Sombre, songeant, sans sûre soutenance —

et de si faible érudition qu'il lui est tout naturel de n'imiter personne, « marotique » donc avant tout, c'est-à-dire sincère, narquois, grivois, bon enfant, exact observateur de ce que l'œil perçoit et le cœur éprouve et devant, par suite, à son cœur seul ses rares moments d'élévation, comme à la mort de Samblançay ou à l'idée de la patrie :

> Et aura France encore des Roland.

Marot faisait, au temps que Ronsard étudiait, les

délices de tous: Saint-Gelais, ceux de la cour. Poète de cour, galant et lubrique, coulant et superficiel, le descendant de Mélusine était très lu sans rien imprimer; il eût pu dire comme Heredia plus tard à Buloz, mais c'est leur seule ressemblance : « Écrire, monsieur, n'est pas mon métier, c'est une de mes élégances ». Ancien élève de Padoue, il était, à la différence de Marot, familier avec les classiques et les Italiens, ce qui le rapprochait de Coqueret. Plus près encore en étaient les platoniciens Héroet avec sa *Parfaite Amie*, 1542, alerte et ferme de pensée et de style; Scève avec son obscure mais noble *Délie*, 1544, tous deux du groupe lyonnais, et qui n'eussent voulu aimer sans philosopher, ni rimer sans penser; surtout Peletier, ami et conseiller de la jeune Brigade, dont il énonçait déjà les idées principales dans la préface de son *Art Poétique d'Horace*, 1544, traducteur d'œuvres d'Homère, Virgile, Pétrarque, dont la devise était comme un défi à la verbeuse école finissante : « Moins et meilleur », et qui imprimait pour la première fois ce nom dont le siècle allait retentir : *Vers lyriques... Au seigneur Pierre de Ronsard, l'invitant aux champs*, 1547. Dans son volume figuraient, en outre, les premiers vers de Ronsard même et les premiers de du Bellay.

Les rhétoriqueurs, les marotiques, Marot lui-même ne peuvent ignorer qu'un grand renouveau se prépare. Jean Bouchet sollicite l'indulgence des jeunes pour son « vieil art ». Marot se rend compte de son incapacité à gagner les sommets : ses inventions sont « trop basses », et c'est pourquoi, écrit-il au roi François Ier, « les laissant reposer, je tai l'œil

sur les livres latins dont la gravité des sentences et le plaisir de la lecture, si peu que j'y comprisse, m'ont épris mes esprits ». Mêmes impressions, plus marquées encore, dans l'*Art Poétique français* de Sibilet, paru en 1548, qui loue nos poètes du passé, mais marque qu'ils appartiennent au passé, rend hommage à la Grèce, Rome, l'Italie, mais pronostique en même temps les gloires françaises, recommande aux lettrés de viser au plus haut, « au grand œuvre, comme sont en Homère l'*Iliade*, en Virgile l'*Enéide* », et leur assigne l'idéal le plus noble : « La vertu et les arts sourdent d'une même source, c'est-à-dire de ce profond abîme céleste où est la divinité ».

Tout allait être dit. Dolet n'avait-il pas déclaré, dès 1540, ne connaître meilleur moyen d'« illustrer » son pays « que de célébrer sa langue comme ont fait Grecs et Romains la leur » ? idée que Peletier d'abord[1] et Sibilet ensuite lui avaient empruntée. Du Bellay ne put se contraindre, et avec la hâte des poètes destinés aux fins précoces, résumant ses pensées, ses lectures, les discussions des jeunes adeptes du renouveau, copiant les uns, traduisant les autres[2], se répétant, se contredisant, blâmant

1. Peletier proteste contre ce « mépris et contemnement de notre langue native ». Les Romains ont appris le grec, mais pour s'aider à « *illustrer* et enrichir leur domaine héréditaire » : faisons comme eux, et comme ont fait pour l'italien, Pétrarque, Boccace, et ces « souverains poètes », Dante et Sannazar. Préface de l'*Art Poétique d'Horace*, 1544.

2. En particulier et à un degré extraordinaire, l'Italien Speroni : la remarquable découverte de ces emprunts, connus au XVIe siècle mais oubliés depuis, est due à M. Villey. Pour la *Défense*, consulter l'éd. critique de H. Chamard, 1904.

autrui, s'expliquant mal, mais d'une voix sonore dont les vibrations portaient loin, il publiait en hâte, vers Pâques 1549, son mince volume de quarante-huit feuillets, la *Défense et Illustration de la Langue française*, auquel, par un poème liminaire en grec, Dorat avait donné l'estampille de Coqueret.

Le petit écrit de ce jeune inconnu eut un retentissement immense, plus encore à cause du ton et de l'inspiration qu'en raison des enseignements et des doctrines. Le ton est celui du commandement; l'éloquence est entraînante, c'est l'interprète du dieu qui rend des oracles, et si les préceptes sont obscurs ou contradictoires, ils n'en ressemblent que plus à des oracles. L'inspiration, c'est l'amour de la patrie, et cet amour a rarement mieux pénétré aucun écrit littéraire. A cette entreprise, dit du Bellay, « rien ne m'a induit que l'affection naturelle envers ma patrie »; il a écrit, selon le mot de Dorat sur son compte, ὡς φιλόπατρις ἀνήρ. Cette France incomparable, fameuse par tant de « vertus rares et antiques », n'a pas la littérature qu'elle devrait : « Sommes-nous donc moindres que les Grecs et les Romains?... La France est de long intervalle à préférer à l'Italie », l'inquiétante rivale, voisine, contemporaine, glorieuse.

Et pourquoi un génie si haut avec un rang si bas? simplement faute de vouloir. Les découvertes, les inventions, l'audacieuse mise en discussion des problèmes inaccessibles avaient donné aux gens de la Renaissance une idée merveilleuse de ce que peut l'être humain : qu'il commande aux langues, elles obéiront; elles deviendront riches, fortes, élé-

gantes : c'est, selon du Bellay, une question de « gouvernement ». Il suffit de vouloir et de savoir : vouloir atteindre au plus haut et savoir ce que sont les incomparables exemples des anciens. Il ne faut pas essayer d'être un ancien, comme font les néo-classiques, mais il faut voir comment les anciens, et même les Italiens, s'y sont pris pour perfectionner leur langage : ne pas s'exercer à traduire, car c'est s'habituer à un servage ; ne pas prendre pour modèle les Français contemporains, car c'est ne pas viser assez haut.

Le poète de l'avenir dont rêve du Bellay, qui régénérera les lettres françaises, sera d'éducation grecque et latine, mais de langue et d'inspiration françaises ; chez lui les dons naturels seront supérieurs encore au savoir, « car c'est chose accordée entre les plus savants, le naturel faire plus sans la doctrine que la doctrine sans le naturel ». Mais il faut en réalité les deux. L'amour du pays le soutiendra ; sachant qu'il remplit une tâche sacrée, il n'épargnera ni peines, ni veilles ; il souffrira, mais en sera récompensé, car l'heure de l'inspiration venue, il composera avec « cette ardeur et allégresse d'esprit qui naturellement excite les poètes ». Il cultivera les genres classiques à cause de leur beauté, plus le sonnet, « non moins docte que plaisante invention italienne ». Il n'écrira point de « ballades, virelais, chants royaux », « épiceries » bonnes tout au plus pour les « jeux floraux de Toulouse ». Mais il chantera « ces odes inconnues encore de la Muse française, d'un luth bien accordé au son de la lyre grecque ou romaine, et qu'il n'y

ait vers où n'apparaisse quelque vestige de rare et antique érudition ». Surtout il se préparera dans le recueillement à donner au pays cette œuvre suprême, le « long poème français », l'épopée qui fera « hausser la tête à notre langue ». Quiconque écrit des vers comme si d'en composer était un badinage et non une prêtrise, est digne de mépris : retirez-vous, rêveurs « mal équipés », esprits frivoles, « aux somptueux palais des grands seigneurs et cours magnifiques des princes, entre les dames et demoiselles, où vos beaux et mignons écrits, non de plus longue durée que votre vie, seront reçus et admirés et adorés; non point aux doctes études et bibliothèques des savants ». L'attendu, le désiré, le promis à la France, ne sera pas un Saint-Gelais, mais un Ronsard.

L'indignation fut vive au camp des lettrés, critiques et poètes d'hier : quelle outrecuidance chez cet inconnu! quelle injustice pour les meilleurs écrivains d'une langue qu'il prétend « défendre » et que personne n'attaque! Tout le meilleur de ses dires a été déjà dit; ce prétendu innovateur ne fait que traduire ou répéter. L'ode « inconnue » se rencontre partout, chez Lemaire, Marot, des Periers; et d'ailleurs, où se trouve la différence entre ode et chanson? ᾠδή veut dire chanson. Avec le fiel et la rancune d'un pédant, avec l'élégance et l'esprit d'un vrai lettré, avec le ressentiment d'attaques injustes, Barthelemy Aneau, principal du collège de la Trinité à Lyon, Guillaume des Autels, Thomas Sibilet attaquent la *Défense*, accroissent le renom de l'œuvre et montrent par l'ampleur donnée ainsi au débat

l'importance qu'ont maintenant en France ces discussions d'idées. Pour nous qui, d'esprit reposé, lisons aujourd'hui le manifeste, il nous faut reconnaître que si du Bellay copia, traduisit, répéta, il répandit, en fin de compte, des vues dont beaucoup étaient justes et dont aucune n'était basse ou vulgaire. Si d'autres les avaient exprimées sans effet, tandis que lui les exprima avec effet, cela ne nous dispense pas de toute gratitude de dire que les meilleures étaient d'emprunt. Le ton de son œuvre et son inspiration patriotique étaient en tout cas bien à lui; si quelques « cornemuses » s'étaient fait entendre auparavant, ce fut du Bellay qui, de son clairon retentissant, sonna la diane.

La théorie, comme toujours, importait moins que la pratique; des deux écoles, la victorieuse serait celle qui produirait les meilleures œuvres. Les jeunes gens de Coqueret ne tardèrent point; depuis des années ils écrivaient, gardant en mêmes tiroirs leurs cahiers de morceaux choisis et leurs propres essais poétiques. Avec une hâte qu'il qualifie lui-même de « tumultuaire » et qui causa entre Ronsard et lui un froissement vite effacé, du Bellay publia, au cours des mois qui suivirent la *Défense*, son *Olive et quelques autres œuvres poétiques*, puis son *Recueil de poésies* : odes et sonnets, deux des genres chers à la nouvelle école et recommandés de bonne heure à ses soins par Peletier; odes « bourrées d'antique érudition », sonnets « imités de Pétrarque », comme le dit l'auteur lui-même, « et non de lui seulement, mais aussi de l'Arioste et d'autres modernes Italiens ».

Mais quelques vers bien venus mis à part, ces sonnets d'amour étaient sans passion et ces odes sans lyrisme; le véritable événement allant de pair avec la *Défense* fut la publication, au début de 1550, l'auteur ayant vingt-cinq ans, des *Quatre premiers livres des Odes* de Ronsard : les quatre premiers; la série serait continuée; un cinquième livre parut, en effet, deux ans après.

Fort bien imprimé en beaux caractères italiques, le volume de 1550 contenait, non plus comme chez les prédécesseurs, quelques poèmes lyriques épars, mais quatre-vingt-quatorze odes « mesurées à la lyre », plus quatorze pièces moins régulières et formant le *Bocage*, ainsi nommé par analogie aux *Sylvæ* de Stace; les titres mêmes devaient rappeler l'antiquité.

Tout Coqueret avait prêté son concours; c'était son champion qui descendait dans l'arène. Le maître d'abord, le grand Dorat, avait fourni pour le frontispice le désirable anagramme, et il était en grec. Dans le nom et le prénom du poète, Dorat avait trouvé les mots Σοὶ ὁ Τέρπανδρος : Terpandre le novateur, le poète-musicien du VIIe siècle avant notre ère, dont le nom même signifie « qui charme les hommes », ce qui est justement un des attributs de la lyre (τερψίμβροτος), nous est rendu, et en deux vers grecs. Ronsard lui-même était censé expliquer au lecteur ces flatteuses analogies. L'œuvre du nouveau lyrique était comme encadrée de poèmes élogieux : par du Bellay, au verso du titre; par Baïf, Dorat et d'autres à la fin du volume; elle était accompagnée, pour le premier livre, de notes explicatives

afin qu'à ce signe encore, le moins attentif lecteur reconnût un classique. Malheureusement, ces notes, dues à l'architecte-humaniste Jean Martin, se trouvèrent aussi maladroites que pouvaient souhaiter les envieux de l'auteur. Ronsard les réimprima néanmoins tant que vécut ce fâcheux ami.

Champion de la nouvelle école, le poète prenait attitude de champion. De nouveau dans ses préfaces retentissaient les trompettes de la *Défense*. Il y avait deux préfaces dans la plupart des exemplaires et trois dans les autres : « Au lecteur — Avertissement au lecteur — Suravertissement au lecteur ». C'est pour « notre France » que l'auteur travaille; il vise au plus haut, tout pénétré des « saintes conceptions de Pindare », assuré et charmé du blâme « des courtisans qui n'admirent qu'un petit sonnet pétrarquisé », et de la critique à prévoir des « poëtastres », « vermine de gens ignorantement envieuse ». Tout cela d'avance, et par provision : l'attitude était certainement provocante.

Vénérant les anciens, fuyant les modernes, car il faut avec ceux-ci rupture éclatante, Ronsard se proclame, comme Horace avant lui et presque dans les mêmes termes, initiateur et chef d'école : « Quand tu m'appelleras le premier auteur lyrique français et celui qui a guidé les autres au chemin de si honnête labeur, lors tu me rendras ce que tu me dois ». J'osai, dit-il encore, « le premier des nôtres, enrichir ma langue de ce nom Ode » — ce qu'il croyait, mais à tort, et qui n'avait aucune importance — et « quand tu liras quelques traits de mes vers qui se pourraient trouver dans les œuvres d'autrui,

inconsidérément tu ne me diras imitateur de leurs écrits, car l'imitation des nôtres m'est tant odieuse que, pour cette raison, je me suis éloigné d'eux, prenant style à part, sens à part, œuvre à part ». Imiter les modernes est une « monstrueuse erreur » : lui-même s'est acheminé « par un sentier inconnu, et montrant le moyen de suivre Pindare et Horace ». Le « sentier inconnu », c'était le rêve de tout le siècle, celui qui avait conduit Colomb au nouveau monde, Luther, qui venait de mourir, à la Réforme, Copernic dont le livre venait de paraître, à la découverte de la mobilité de la terre.

« Sur toutes choses », disait la *Défense* à propos des odes, « prends garde que ce genre de poème soit éloigné du vulgaire ». Dans les odes de 1550, Ronsard prend garde sans répit. Français de cœur, de génie, d'idéal, il est grec par les procédés, les mythes, les images, les belles sentences qu'il s'habitua de bonne heure à encadrer de guillemets pour mieux attirer l'attention[1], nullement par la langue qui n'est ni grecque ni latine, où les épithètes composées à la Pindare et les diminutifs à la Catulle (« miselle passer ») sont d'une extrême rareté, mais

1. Pour répondre au goût du public et faciliter la tâche des poètes, des recueils de sentences tirées des classiques furent publiés avec grand succès au XVIe siècle, par exemple, et sans parler des fameux *Adages* d'Erasme et du recueil très populaire de Stobée, les *Sententiæ veterum Poetarum per locos communes digestæ, Georgio Majore collectore*, édition, est-il dit, « multum quam antehac aucta et locupleta », avec index permettant de trouver à l'instant de belles sentences sur chaque sujet. Dans la préface de son édition du *Roman de la Rose*, Marot avait signalé comme un attrait les « bonnes sentences » qu'on y trouve [illegible]

qui est, quelques néologismes à part, de l'excellent français de France, nerveux, vibrant, pittoresque, tantôt réaliste, tantôt de grande et noble allure, ou visant seulement, parfois, à cette noblesse et cette allure, charmant l'oreille par une musique de rimes chantantes, et l'esprit par l'ampleur de la phrase poétique audacieusement prolongée, non seulement d'un vers à l'autre, mais parfois d'une strophe à la suivante :

> Et de l'autre il aigrit la rage
> Contre Ilion que devora
> *l'ire*,
> Le feu grec.

Rien de plus naturel que le soin de l'harmonie chez Ronsard. Les poètes grecs, et Terpandre en particulier, et Pindare aussi, étaient musiciens en même temps que poètes. Ronsard est épris de peinture, sculpture, musique, mais surtout de musique, la « musique sainte ». Il prend sa guitare pour confidente et lui parle comme Pindare à sa lyre de « douce influence ». Il écrit ses vers pour qu'on les chante, à la grecque; la « lyre seule peut et doit, pensait-il, animer les vers et leur donner le juste poids de leur gravité ». Il retire le nom d'odes aux pièces non « mesurées à la lyre », c'est-à-dire ne formant pas des successions de strophes identiques de mètre, et avec même agencement de rimes masculines et féminines, si bien qu'un même air de musique puisse suffire pour toute la série des strophes, la finale muette des vers féminins nécessitant, comme on sait, une note de plus.

Visant au plus haut, il a naturellement Pindare

pour modèle suprême, et afin que la chose saute aux yeux, il lui emprunte sa division en strophes, antistrophes et épodes. Nul chez nous, sauf Alamanni, en italien, ne l'avait encore fait; raison de plus pour le faire. Sur une lyre donc à la « thébaine corde », fier de lancer des « traits thébains », il exalte des princes et des victoires; le Grec chantait Hiéron de Syracuse, le Français chante Henri II depuis peu sur le trône, sa sœur l'une des quatre fameuses Marguerite du siècle, la reine Catherine, les cardinaux de Lorraine et du Bellay; il célèbre les noces d'Antoine de Bourbon et Jeanne de Navarre et pleure la mort de la mère de Jeanne, la plus illustre de toutes les Marguerite qui furent jamais. Par la grandeur de ses sujets il surpasse Pindare, car celui-ci n'avait pour thème que des victoires de cirque; mais lui chante Cerisoles et plus tard chantera Renty, Metz défendu, Calais repris. Pindare était fameux au XVIe siècle, bien plus qu'il n'eût souhaité ni ne mérite, par son décousu, signe, pensait-on, de « fureur poétique ». Le jeune poète qui avait proclamé le charme des « vagabondes digressions » et des « doctes folies », se croit tenu d'entrer en fureur; il « forcène »; quand on célèbre Catherine-Junon, il est indispensable, pense-t-il, de forcener :

> Je suis troublé de fureur,
> Le poil me dresse d'horreur...
> Mon estomac est pantois.

C'est sur ce ton que plus tard forcènera Boileau. L'ode, avait déclaré la *Défense*, doit être « bourrée d'antique érudition ». L'élève de Dorat fait hon-

neur à son maître et bourré de tout son pouvoir. La tendance de l'imitateur étant nécessairement de surpasser le modèle, Ronsard met dans ses odes pindariques une surabondance d'images et comparaisons à la grecque et une mythologie plus dense et surtout plus obscure que celle de Pindare. Il importe, croyait-on à Coqueret, d'être savant et de le montrer, d'exaspérer au besoin le vulgaire, ainsi demeurera-t-il éveillé. Si l'on dit Bacchus ou Phébus, il est dans le cas de comprendre ; il vaut mieux dire, selon la *Défense*, le « dieu deux fois né » ou le « fils d'Hypérion » ; cela a « fort bonne grâce ». De ce genre de bonne grâce les odes pindariques de Ronsard sont pleines. Aidé de ses souvenirs de collège et au besoin de ces dictionnaires de mythologie publiés tout exprès au cours du siècle, comme le *Magnus Elucidarius* de 1516[1], il désigne ses dieux par d'obscurs incidents de leur vie ou de lointaines parentés, comme avaient fait les Alexandrins plus encore que Pindare, si bien que quand on n'a pas sous les yeux l'explication de Jean Martin on est tenté souvent, ayant d'aventure oublié ce que c'est que les « Amycléans flambeaux » ou qui était la « fille du neveu d'Atlas », de recourir aussi au *Magnus Elucidarius*.

Les Grecs sont admirables en tous points et les Latins presque autant. Pindare ayant fait allusion à

1. *Magnus Elucidarius omnes historias et poeticas fabulas continens, insuper montes, valles, amnes, fontes, lacus, urbes et omnia in poetarum monumentis loca famigerabilia.* Paris, Jehan Petit, 1516. Beaucoup d'autres compilations du même genre, comme le *Dictionarium poeticum*, 1530, et le *Dictionarium propriorum Nominum*, 1541, de Robert Estienne.

ses mérites et à l'immortalité que le poète confère au vainqueur d'un jour, Ronsard, surpassant son modèle et sans être bien convaincu encore de la vérité de ce qu'il avance, proclame que la mort ne peut rien contre lui, que quiconque est loué par sa Muse vivra à jamais. Du Bellay avait déjà parlé de même, également à « l'imitation des anciens »; tout le monde parla de même dans la suite. Ce n'est rien de gagner des batailles, affirme Ronsard : si un Homère ne le chante, un Achille demeurera inconnu. « La renommée seule nous fait vivre », avait dit plus discrètement Pindare dans la septième *Néméenne*.

Pindare avait donné à entendre aussi que les chants des poètes, si précieux pour assurer la survie des grands, devaient être récompensés par eux. Ronsard pindarise sur ce thème avec ardeur et, comme on verra, il le fera sa vie entière. Il le fera du reste sans s'abaisser : c'est, selon sa conviction, un devoir pour les grands de payer; il le leur rappelle, voilà tout. Mais, qu'ils remplissent ou non ce devoir, c'est tout un, il garde vis-à-vis d'eux, et dès ses débuts, son franc parler. Certes, dans ses mythologies louangeuses, il pousse déjà l'hyperbole aux limites du possible. Henri II, c'est Jupiter, et plus tard Charles IX le sera à son tour, héréditairement : Catherine est Junon; Marguerite, sœur d'Henri II, Pallas; Marie Stuart, « de beauté la plus belle », Vénus. Cela ne signifie rien et n'engage à rien; c'est la règle du jeu, et pour qu'on n'en ignore, le poète a pris soin de le rappeler dans sa préface : « C'est le vrai but d'un poète lyrique de célébrer *jusqu'à l'extrémité* celui qu'il entreprend de louer ». Le jeu

fini, sans sourciller. Ronsard dira son fait à Jupiter. Il ne voit nulle contradiction entre ses sollicitations répétées qui, lorsqu'on est poète de profession et cadet de modeste famille, sont une nécessité de métier, et sa fière parole, l'une des plus belles de tout son recueil, choisie par Heredia pour épigraphe de ses *Trophées* :

L'honneur sans plus du vert laurier m'agrée.

Sans se soucier là-dessus de ce qu'en pourra penser Henri-Jupiter et des conséquences à craindre pour ses sollicitations, il prend parti, avec tous les honnêtes gens, pour Guy de Chabot de Jarnac, et consacre une de ses odes pindariques les plus retentissantes à la victoire de celui-ci, « en camp d'outrance », sur le champion de la toute-puissante favorite, Diane de Poitiers. Sur Jarnac, comme on sait, la sottise moderne s'est exercée avec autant d'à-propos que sur La Palice.

Pindare était le plus haut des modèles ; c'est en l'imitant que Ronsard comptait réaliser cette rupture avec l'ancienne école, tant désirée par la nouvelle et si faiblement tentée avant lui. Mais, la trouée faite, on pouvait se donner de l'air et dans les *Quatre premiers Livres* et le cinquième qui suivit figurait bien autre chose que des poèmes pindariques : odes de toutes sortes, variées de mode et de ton, où se reconnaît l'influence d'Horace, des élégiaques latins, des néo-classiques et de cette Muse qui, jusqu'à la fin, va murmurer à l'oreille de Ronsard beaucoup de douces poésies, simples, gracieuses, d'un charme persistant, la Muse du Vendômois natal.

Ces recueils contenaient, en effet, des poèmes de dates diverses, d'aucuns remontant à la prime jeunesse et où seules quelques touches hellénistiques décèlent une révision postérieure aux enseignements de Dorat. Tout comme Hugo, Musset, Lamartine et bien d'autres, et même Malherbe (dont les remerciements étonnèrent probablement la Muse), Ronsard rappelle volontiers qu'il fut poète dès quinze ans, dès douze ans, « presque enfant ». Plusieurs œuvres de ce temps montrent chez lui des appréhensions et une modestie juvéniles qu'en dépit de sa superbe assurance en tant d'autres pièces, il gardera plus longtemps qu'on ne pense. Doutes et certitudes sont notés à la fois ; dans le même volume il parle de ses vers de « peu de prix », de la « pauvreté de sa veine », de sa « petite lyrique Muse », et aussi de l'immortalité qu'il donne et dont il est lui-même certain :

> Je façonne un vers dont la grâce,
> Malgré les tristes sœurs, vivra,
> Et suivra
> Le long vol des ailes d'Horace.

Horace en personne n'eût pas mieux dit. Dès lors paraît ce trait marquant du caractère de Ronsard : nul poète plus spontané et qui se confesse mieux dans ses œuvres. Impressionnable comme sont d'ordinaire les poètes, il relate ses états d'âme sur l'heure et au fil de l'heure, plus anxieux de dire vrai que d'éviter les contradictions, et sauf quand il imite ou développe un thème obligatoire, toujours sincère. Il l'est dans ses appréhensions d'atteindre moins haut qu'il ne vise, et aussi dans sa confiance

que son œuvre est immortelle; il est sincère dans son serment que les cordes de son luth

> ne seront pollues...
> D'un tas d'amours dissolues;

ce qui ne l'empêche pas, à d'autres moments, de faire place dans ses œuvres à un pareil « tas »; sincère aussi, mais alors sans contre-partie, sincère avec tendresse et avec vaillance, lorsque son pays est le sujet de ses vers. Quand il s'agit de la France, nul déplaisir de roi ou de multitudes populaires ne l'arrête. Il dit ce qu'il pense, et dès maintenant, si jeune qu'il soit. Ce n'est rien que de célébrer « à la thébaine » les victoires déjà gagnées : il faut en préparer de nouvelles. Or, cette incomparable patrie s'abandonne, sa jeunesse néglige les fortes disciplines du corps et de l'esprit, ne sait plus qu'à demi l'équitation et l'escrime, recherche les filles et les « plaisants » : qu'elle rentre en elle-même! Il va, oubliant ses propres vers et tout à l'impression du moment, jusqu'à reprocher aux jeunes Françaises d'apprendre Pétrarque par cœur.

La petite patrie a sa part et elle est des plus belles. Pour la première fois sont prononcés ces noms qu'il n'est anthologie si mince où on ne les retrouve : Gâtine, Bellerie, le Loir, forêt, fontaine et rivière qui, depuis quatre cents ans, ont gardé, dans les vers du poète, la fraîcheur de leurs eaux et de leur ombre :

> Couché sous tes ombrages verts,
> Gâtine, je te chante...

Toi qui, sous l'abri de tes bois,
Ravi d'esprit m'amuses :
Toi qui fais qu'à toutes les fois
Me répondent les Muses ;
Toi par qui de ce méchant soin,
Tout franc je me délivre,
Lorsqu'en toi je me perds bien loin
Parlant avec un livre...

Et cet appel à tout le pays de Vendôme par lequel le poète rajeunit le thème ancien, repris la veille par du Bellay, « de l'élection de son sépulcre » :

Antres et vous fontaines,
De ces roches hautaines
Qui tombez contre-bas
D'un glissant pas ;

Et vous forêts et ondes,
Par ces prés vagabondes,
Et vous rives et bois,
Oyez ma voix...

Mais où sont les rhétoriqueurs d'antan?

Avec cela, encore des peintures mythologiques, histoires de Léda, de Céphale, de Glaucus, un « chant de folie à Bacchus », fort beau en son naturalisme, thème courant d'ailleurs, déjà traité par Peletier et du Bellay, et qui n'empêchera pas des éloges tout aussi sincères de la vie frugale sans vin ni viande ; la note mélancolique Horatienne : « Incontinent nous mourrons », qui se trouvait déjà chez Pindare — « L'homme ne vit qu'un jour... ombre d'un songe » — et qui s'était retrouvée depuis, un peu partout, chez les néo-classiques, chez les Italiens, chez Villon, Lemaire de Belges, Marot :

Plus ne serez ainsi qu'aurez été,
Dont pleurerez.
(Lemaire de Belges.)

La majeure partie des odes était adressée, non pas au roi et aux protecteurs possibles, mais aux amis en sympathie avec la nouvelle école, animés du même feu sacré. Pas plus qu'aux grands, Ronsard ne leur ménage l'éloge hyperbolique : c'était de style, et en bénéficient tous sectateurs des dieux, quelques-uns destinés à la gloire, beaucoup à la plus impénétrable obscurité, de ténébreux d'Urvoy ou d'Oradour, un du Bellay déjà célèbre, l'ami de cœur, le confident intellectuel à qui sont dédiés les poèmes les plus nombreux et les plus tendres, d'autres poètes de marque comme Baïf et des Autels, des lettrés artistes comme l'humaniste-architecte Jean Martin ou le peintre-poète Denisot, le conseiller de la première heure Peletier, un Pierre de Paschal d'autant mieux traité par la jeunesse rimante qu'il avait promis d'en écrire l'histoire, mais il s'abstint à l'indignation de ses panégyristes déçus, le gros Bertrand Bergier de Montembœuf, le comique de la bande, son « poète bedonnique-bouffonnique », disait du Bellay. La part était belle pour les érudits, dépositaires du trésor sacré de l'antique savoir, Denis Lambin, Lazare de Baïf et surtout le maître vénéré, Jean Dorat. Pour lui la reconnaissance du poète est sans bornes ; elle survécut intacte, même alors que Ronsard avait depuis longtemps cessé de pindariser. Dorat, c'est le grand initiateur, donné à la France,

> Comme un oracle des dieux,
> Pour denouer aux plus sages
> Les plus ennoués passages
> Des livres laborieux.

La poésie, pensait comme on a vu la jeune école, ne doit pas être facile, mais « laborieuse ».

En outre des amis, beaucoup d'amies, et dans ce livre d'un poète épris, comme il disait lui-même, de « copieuse diversité », figuraient les noms de bien des femmes ayant déjà traversé sa jeune vie ou peut-être seulement son imagination, une Madeleine, une « Jeanne impitoyable », une Marguerite moins cruelle, une Rose sujet du charmant poème. « Des roses plantées près d'un blé »; un nom surtout revenait souvent, plus enchanteur que tous aux oreilles de Ronsard, le nom de Cassandre.

CHAPITRE III

DES « AMOURS » A LA « NOUVELLE CONTINUATION DES AMOURS »

I

A l'exemple des anciens héros de roman, tenus de sortir victorieux d'un nombre fixe d'épreuves, le champion de la nouvelle école devait, de toute nécessité, remporter la palme dans trois épreuves principales : l'ode « éloignée du vulgaire », le sonnet, « non moins docte que plaisante invention italienne », enfin le « long poème français », œuvre suprême à laquelle il fallait consacrer le meilleur de sa vie.

Dès 1550 Ronsard était décidé à tenter les trois épreuves. La publication de ses odes avait eu un retentissement immense; aux applaudissements des amis s'étaient ajoutés les grondements des adversaires, accroissant la rumeur. La rupture avec l'ancienne école était véritablement complète et deux camps étaient en présence. Dès le lendemain de l'apparition du livre tous les fidèles du champion,

du Bellay en tête, proclamaient Ronsard le « Pindare français » ; Pontus de Tyard l'appelait le « Prince des neuf Grecs antiques » ; des Autels, qui protestait contre l'excès des louanges, reconnaissait néanmoins qu'à la différence de tous précurseurs, Ronsard avait produit « un œuvre entier ». Parmi les mécontents que d'aigreur ! et quelles railleries contre ce ramassis de « strophes, antistrophes, épodes et autres tels noms de diables, autant à propos en notre français que *Magnificat* à matines[1] » ! Les mécontents avaient pour chef un non moindre personnage que Saint-Gelais, le poète favori, béni, chéri de la cour, ne songeant qu'à elle, n'écrivant que pour elle, refusant au commun public la connaissance de ses vers, un poète que les nouveau-venus louaient certes en le nommant, mais dont ils blâmaient sans le nommer tout ce qu'il savait faire. Saint-Gelais, toujours sans rien publier, eut vite fait de mettre les odes en pièces, raillant leur hellénisme encombrant, ces néologismes et cette mythologie si obscurs qu'il fallait le secours d'un Jean Martin pour s'y reconnaître, ces débordements de louanges dont seules, insinuait le « blâmeur », celles adressées par le poète à lui-même étaient sincères. Il s'arrangea pour qu'au palais des Tournelles l'œuvre rencontrât, dans la fameuse galerie des Courges où se promenaient les courtisans, « une longue risée », et, rapporte Ronsard lui-même, « ne servit que de farce au Roi ».

Or, de ce roi et de sa cour dépendait matérielle-

1. *Discours non plus mélancoliques que divers* ; anonyme, date de composition incertaine, publié à Poitiers en 1557.

ment l'avenir du débutant. Mais, avec ce don de plaire qui lui était propre, Ronsard ne pouvait se trouver sans amis, et rien n'est plus à l'honneur de son caractère que la qualité de ceux qui lui tendirent la main à cette heure de crise. Ce furent la sœur du roi, Marguerite de France, la Pallas de la cour, l'aimable, probe et savant Jean de Morel, ancien disciple d'Érasme et dont la maison égayée par la présence de ses trois savantes et gracieuses filles était devenue, après la mort de l'ambassadeur Baïf, le centre littéraire le plus brillant de Paris; ce fut surtout, et avec passion, Michel de l'Hôpital, futur chancelier de France, l'une des grandes figures du siècle, intègre, tolérant, sagement réformateur, qui bien longtemps avant Rousseau enseigna aux Françaises leurs devoirs de mères. Inquiet d'une guerre si dangereuse pour le jeune poète, « cujus merito sum amantissimus », écrivait-il à Morel, il employa la plus ingénieuse diplomatie à obtenir une pacification, premier essai dans un art qu'il devait exercer par la suite en de plus tragiques circonstances. Ronsard consentit à traiter, mais la tête haute : son ode de réconciliation à Saint-Gelais est des plus fières qu'il composa, des plus sincères aussi, car il continua de s'exprimer en ami sur son « blâmeur » longtemps après la mort du poète courtisan. Il montra sa gratitude à L'Hôpital en écrivant pour lui l'ode « Errant par les champs de la Grâce », la plus ample de ses odes pindariques et mythologiques, et qui excita une admiration universelle.

L'ode à Saint-Gelais fut rendue publique en 1553. Quelques mois après, un privilège d' « Henri, par la

grâce de Dieu, Roi de France », constatait officiellement le triomphe de Ronsard et de la nouvelle école : document caractéristique et mémorable, montrant jusqu'où était poussé alors l'amour des lettres, et qui, dû à une plume amie, faisait répéter par le monarque même les idées exprimées dans la *Défense* et dans les préfaces et les odes de Ronsard : « La gloire et autres fruits des victoires... seraient de bien petite durée s'ils n'étaient perpétués par les lettres ». Grâce à « ce refuge des Muses » que fut le roi François Ier, le savoir s'est répandu, et l'on peut espérer que « notre langue française, qui a été ci-devant aucunement indigente et peu polie », égalera en élégance et en richesse les langues classiques « et autres quelconques pérégrines langues », ainsi qu'en témoignent déjà les œuvres de « Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois, lequel, comme un chacun peut connaître, a de si près suivi les anciens et excellents poètes grecs et latins, que tous les doctes de notre temps, à bon droit, le confessent mériter de notre langue française non moins que Pindare de la grecque et Horace de la latine ». Ce pourquoi, non seulement ample privilège est accordé à Ronsard, mais il lui est enjoint de veiller à ce que ses œuvres soient « bien élégamment et correctement imprimées », pour « l'illustration de notre dite langue française ». Incontestablement, Ronsard était sorti vainqueur de la première épreuve.

Il était prêt, dès 1550, pour les deux autres ; maint sonnet était déjà rimé, et quant au long poème français, toute l'esquisse d'une *Franciade* figurait,

la même année, dans l'ode pindarique au roi sur la paix anglaise.

Les sonnets parurent en 1552 : *Les Amours de P. de Ronsard Vendômois. Ensemble le cinquième de ses Odes.* C'était un joli volume de 240 pages contenant cent quatre-vingt-trois sonnets en vers de dix syllabes, où les diminutifs et les mots composés étaient tout aussi rares que dans les odes ; puis une chanson, une « amourette », quelques vers d'amis ; ensuite venait le cinquième livre des *Odes* qui en renfermait onze dont la grande à L'Hôpital, et qui était suivi d'un récit du *Folâtrissisme voyage d'Hercueil* (Arcueil), d'un sonnet du poète à son livre, enfin de 32 feuillets de cette musique sans laquelle, à son gré, la poésie ne vivait que d'une vie incomplète. Elle était due aux musiciens les plus fameux, Certon, Janequin, Goudimel. Sur le titre, un nouveau distique grec et un nouveau jeu de mots de Dorat : Τερπανδρος est devenu Τερπογυνης, le charmeur d'hommes est maintenant charmeur de femmes. Après le titre, les profils, en style de camée romain, de Ronsard à vingt-sept ans, selon l'inscription de la gravure, lauré, la barbe et les cheveux bouclés, vêtu à l'antique, et, en face, Cassandre à vingt ans, aux beaux traits accentués, les seins nus.

Ici encore le jeune poète offrait « un œuvre entier », mais de « sentier inconnu » il ne pouvait être question ; déjà le sonnet était partout ; à aucune autre fleur le soleil de la Renaissance n'avait été si propice. Les sonnets pullulaient en Italie ; en France, Marot, Saint-Gelais, Peletier, Pontus de Tyard, du Bellay en avaient écrit ; après eux, et surtout après

Ronsard, ce sera le déluge : on évalue à trois cent mille le nombre des sonnets rimés en Europe au cours du siècle. Quant au sujet de l'amour, jamais on ne l'avait tant discuté, chanté, prôné, avili, exalté que dans cet âge où tout était vraiment remis en question. Avant que Ronsard publiât son recueil, Peletier écrivait déjà que ce thème était « démené entre les Français à l'envi, de telle sorte qu'à bon droit on l'a pu appeler la philosophie de France ». Mais c'était aussi celle d'Italie, d'Angleterre et de partout. Libertinage et mysticisme avaient leurs tenants, et qui allaient, chez nous comme ailleurs, les uns jusqu'à la plus basse obscénité, les autres jusqu'à une exaltation supra-terrestre où les corps n'avaient plus de part. Tous se réclamaient des classiques du sentiment : les éthérés, de Platon et de Pétrarque ; les autres, d'Horace, de Catulle, bientôt d'Anacréon, et, parmi les Italiens, des fameux auteurs de sonnets, chansons, madrigaux et *strambotti* (huitains ordinairement sur deux rimes), délices des cours de Naples, de Milan, de Ferrare, d'Urbin : Chariteo, Tebaldeo, propagateur de sonnet à « chute », comme dira plus tard Philinte, Serafino d'Aquila, Olympo, Panfilo Sasso, et bien d'autres, dont M. Vianey a excellemment conté l'histoire. Ils avaient ébloui la péninsule par le feu d'artifice de leurs « concetti » et l'avaient enchantée par le sensualisme de leurs descriptions voilées ou effrontées : plusieurs, tant leurs poèmes leur avaient donné d'autorité, étaient devenus ministres de princes lettrés, comme le fut par la suite, pour de tout autres mérites, Gœthe à Weimar.

Chez nous, les partisans de Platon, dont les Dia-

logues principaux étaient traduits en français l'un après l'autre, avaient pour capitale Lyon, pour reine Marguerite de Navarre et pour chef poétique Maurice Scève. Ce poète philosophe, insoucieux de l'approbation des grands ou du peuple, qui se flattait d'avoir découvert le tombeau de Laure dans l'église des frères mineurs d'Avignon, s'inspirait du penseur grec et proclamait en 458 dizains, dans sa ténébreuse *Délie*, que les beautés d'ici-bas valent seulement comme reflet de la suprême Beauté céleste. C'avait été déjà le thème de la *Parfaite Amie* d'Héroet, et ce fut le thème aussi, peu avant ou peu après, de dialogues comme les *Azolains* de Bembo, en réaction contre la lubricité ambiante, comme les célèbres *Dialogues d'Amour*, du juif hispano-italien Léon Hébrieu, traduits par Pontus de Tyard, Lyon, 1551 ; comme le *Commentaire de Marsille Ficin Florentin sur le Banquet d'Amour de Platon, fait français, par Symon Silvius*, Poitiers, 1546, ou comme les *Dialogues* enfin de Louis le Caron, dit Charondas, dont le dernier, *Claire ou de la Beauté*, se termine par la conclusion que « un corps, tant soit-il décoré sur tous les autres, n'est jamais rien davantage que l'ombre de la divine beauté » (1556).

Tous les genres d'amour étaient déjà représentés, et même l'amour honnête, témoin Salmon Macrin, de Loudun, grand ami de la nouvelle école et qui avait consacré des volumes de vers latins à sa Gélonis, la Souriante, laquelle, par merveille, n'était pas la femme d'un autre, mais la sienne. Il ne pouvait évidemment s'agir de sentier inconnu ; aussi Ronsard, dans le sonnet final à son livre, ne récla-

mait-il pas, cette fois, la couronne, mais seulement une couronne.

Dans les odes, il fallait égaler l'antiquité, dans les sonnets surpasser l'Italie. Par ses odes Ronsard avait tâché de donner à la France de l'Horace et du Pindare, par ses sonnets il voulut lui donner du Pétrarque et du Bembo[1], mais surtout il lui donna du Ronsard, et c'est alors qu'il fut le mieux inspiré.

Comme un album ouvert aux dessins d'un peintre — *Liber studiorum, Liber veritatis* — son recueil s'était rempli, au cours des mois, de sonnets de toute sorte, imités ou originaux, sincères ou précieux, chastes ou libres, commémorant des sentiments vrais et des scènes réelles ou développant les thèmes obligatoires de la liturgie amoureuse, encombrés de mythologie ou emplis de bouffées printanières véritablement respirées par sa jeune poitrine au creux des vallées vendômoises. Ombres et réalités s'y rencontrent : maints sonnets vantent les beautés de femmes quelconques qui étant toutes incomparables sont toutes semblables ; d'autres disent avec un accent bien différent des émotions éprouvées, des désirs ressentis, des espoirs persistants. Le meilleur de l'œuvre se groupait autour d'un nom, celui de la vignette au début du volume, le nom de Cassandre.

Longtemps Cassandre a passé pour un mythe ; les critiques les plus avisés, notant avec science les imitations, les développements de thèmes clas-

1. Ses exemplaires de Bembo et autres Italiens, propriété plus tard de Colletet, étaient, rapporte celui-ci, « en mille endroits marqués et annotés de sa main propre ».

siques, l'attirail mythologique, les contradictions des sonnets, avaient proclamé que nulle Cassandre n'avait existé jamais, comme s'il était impossible à un poète de mêler, en un même recueil (Gœthe a fourni la meilleure réponse), fantaisie et vérité. Mais douter a bon air. Divers travaux et spécialement ceux de M. Longnon ont fourni toutefois la preuve définitive que les sceptiques s'étaient trompés.

Dans une réunion à Blois où se trouvait Ronsard, le 21 avril 1546 (les critiques disent 1545, mais Ronsard dit 1546 [1]), une toute jeune fille, de beauté éclatante, prit son luth et chanta; Ronsard regarda, écouta, et de ce moment commença la grande passion de sa vie. Il s'enquit et eut moins de peine que nous à apprendre qui était la belle musicienne. Elle s'appelait Cassandre Salviati, de l'illustre famille des Salviati de Florence qui avait donné nombre de gonfaloniers à la ville, de cardinaux et de nonces

1. On objecte que Ronsard a dit ailleurs qu'il suivait alors la cour, et que celle-ci était à Blois (plus exactement dans la région) le 21 avril 1545 et non pas en 1546. Mais il mentionne la cour dans un passage fortement romancé du poème autobiographique à Paschal qui, si on le prenait à la lettre, reporterait la rencontre à 1541, Cassandre ayant alors onze ans. La date de 1546 est donnée expressément par Ronsard, en un sonnet écrit, dit-il, l'année d'après. Dans un autre sonnet qu'il publia en 1552, il dit qu'il aime depuis six ans, donc depuis 1546; dans un troisième, publié en 1553, qu'il aime depuis sept ans, donc aussi depuis 1546; dans un quatrième publié en 1555, qu'il aime depuis neuf ans, donc toujours depuis 1546. Dans deux autres sonnets il déclare qu'il devint, « sur ses vingt ans », « sur ses vingt et un ans », esclave de Cassandre. Le premier dire, avec son nombre rond, n'est que manière de parler; le second donne un chiffre précis : or en avril 1546, Ronsard, né en septembre 1524, avait vingt et un ans et quelques mois.

à l'Église, plusieurs fois alliée aux Médicis. Un Jacques Salviati avait épousé Lucrèce de Médicis, sœur de Léon X ; leur fille Marie était devenue, en 1516, femme du célèbre Jean des Bandes-Noires, autre Médicis ; veuve dix ans après, elle avait eu quelque temps la garde de la jeune Catherine, future reine de France. Le père de Cassandre, Bernard Salviati, « marchand » comme les Médicis même, était venu en France au début du siècle, avait épousé une Française et menait avec sa nombreuse postérité vie de riche seigneur au très beau château de Taley en Blésois[1] qui subsiste, toujours très beau.

Malgré sa surdité commençante, Ronsard, ému, ravi, conquis, pouvait espérer plaire. Il n'était pas sans ressemblance alors avec le portrait qu'il traçait, un peu plus tard, de l'amoureux parfait :

> Il aimait la vertu, il abhorrait le vice,
> Il aimait tout honnête et gentil exercice ;
> Il jouait à la paume, il ballait, il chantait
> Et le luth doucement de ses doigts retentait...
> Il était jeune et beau, d'un parler accointable,
> De taille belle et droite et d'un œil amiable.

Pontus de Tyard, écrivant après 1555, esquissait encore un portrait tout semblable de Ronsard, « dispos, jeune et beau ». Mais soit que le pratique Florentin trouvât peu pratique une idée d'union avec un pauvre cadet, sans avenir certain et qui n'était seigneur ni de la Poissonnière ni de rien autre, soit que le cœur de la jeune fille fût pris déjà, ou à moitié

1. Sur Taley, voir l'article illustre de M. Rocheblave, *Revue Hebdomadaire*, 4 juin 1910. M. Martellière a montré que Cassandre était cousine de Ronsard au 12e degré : *Annales Vendômoises*, n° 55, p. 179.

pris, Ronsard favorisé seulement, à ce qu'il semble, de quelques petites coquetteries qui achevèrent de l'ensorceler[1], fut éconduit. Peu de mois après la première rencontre, vers la fin de 1546, Cassandre épousait un gentilhomme de la région, Jean de Peigné, seigneur de Pray. Destinée, elle et les siens, à compter de bien des manières dans l'histoire littéraire de notre pays, elle donna le jour à une autre Cassandre qui épousa un autre gentilhomme du voisinage, Guillaume de Musset, seigneur du Lude, de la Courtoisie et de foule d'autres lieux, ancêtre en ligne directe d'Alfred de Musset. Jean Salviati, de Taley, frère de la première Cassandre, eut pour fille Diane qui fut la grande passion de d'Aubigné, et c'est une déclaration expresse du fameux huguenot qui a permis d'identifier l'admirée de Ronsard. Quand Ronsard parle de Cassandre comme étant de « lieu hautain » (Furetière en faisait, au siècle suivant, une cabaretière), il disait vérité.

Le prompt mariage de Cassandre enflamma, comme il arrive, la passion de Ronsard au lieu de l'éteindre. Le moindre incident, la moindre parole, le moindre regard prirent, en son souvenir, un caractère sacré, de signification profonde. Un sourire devint une promesse, un mot aimable un serment. Tous les songes qui, en ces courts instants, avaient traversé son esprit, se gravèrent en traits durables dans son cœur; et pendant des années ce

1. Il écrit bien plus tard (1569), ayant revu Cassandre :

> Toujours me souvenant de cette heure première
> Où jeune je perdis mes yeux en la lumière
> Et des propos qu'un sour nous eumes, devisant.

cœur aima redire les espoirs évanouis. Souvent, pour les amours de cette sorte, le temps, avant de guérir les blessures, les approfondit : un autre exemple est celui de Sully Prudhomme. Le mariage de Cassandre devenait une trahison; cette main donnée à un autre avait été « promise » au poète; des rêves charmants de vie heureuse et modeste, aux champs, parmi les paysans amis, et de tardive et douce vieillesse, exprimés probablement par le jeune homme, étaient attribués par lui à Cassandre même, qui sans doute, à les entendre, avait seulement hoché la tête et souri :

N'avais-tu pas promis qu'alors que les saisons
Feraient nos fronts ridés et nos cheveux grisons,
Qu'éloignés du vulgaire, irions par les vallées,
Par les monts, par les bois, par les eaux reculées,
Herbes, plantes et fleurs et racines cueillir?

Le tri des fleurs eût été fait au bord de l'eau, sous un chêne, au soleil couchant, et la moisson de simples destinés aux malades, eût été rapportée à la maison, le soir :

Non pas en un palais aux grands piliers d'airain,
Aux soliveaux dorés, mais en notre hermitage
Tapissé de lierre et de vigne sauvage,
Séjour plus gracieux que ces braves châteaux
Qui ont senti la scie et le fer des marteaux.
  Ainsi servant à tous par si belle pratique,
Eussions gagné les cœurs de la troupe rustique;
Et après que cent ans eussent nos yeux fermés,
De roses nos tombeaux eussent été semés.
  Mais tu ne l'as voulu.

Dans cette même pièce, publiée seulement vers la fin de sa vie et où un peu de faux, pour dérouter

les curieux, était, comme dans la série des sonnets, mêlé à beaucoup de vrai. Ronsard maudissait le jour où Cassandre, « en triomphe menée », était devenue la femme d'un autre. Dans plusieurs sonnets du début, il avait joué, au risque de se trahir, sur le nom de Cassandre « de Pray » : les plus beaux spectacles, disait-il, qu'offre le vaste monde,

> Tant de plaisir ne me donnent qu'un *pré*
> Où sans espoir mes espérances paissent,

et il avait décrit au vrai la belle demeure paternelle quittée par la jeune fille en se mariant, maison aux riches buffets chargés de vaisselle plate, aux tapisseries représentant « mainte histoire en fils d'or enlacée », morne maintenant, corps sans âme, *pré* sans fleurs :

> Veuve maison des beaux yeux de ma dame,
> Je t'accompare à quelque pre sans fleur,
> A quelque corps orphelin de son âme.

Puis, tout aussitôt, déroutant le lecteur, le poète étalait sa virtuosité, entassait souvenirs mythologiques et descriptions lascives, deux signes habituels d'une absence d'amour, et imitait, mais sans servilité, Pétrarque le « seul Toscan », Bembo, les élégiaques italiens et latins, se vantant, comme d'un mérite,

> d'avoir tant lu Tibulle,
> Gallus, Ovide et Properce et Catulle,
> Avoir tant vu Pétrarque *et tant noté*.

Il célébrait, à la suite des Platonistes,

> L'autre Beauté dont la tienne est venue,

et, à la suite des lubriques, d'autres beautés toute différentes. Comme aux poètes italiens, mais moins souvent qu'à eux et qu'à la masse de leurs imitateurs, il lui arrive de muer ses soupirs en aquilons, ses pleurs en cascades et d'annoncer un trépas que hâtera, comme plus tard pour Oronte, le conflit de ses espoirs et de sa « désespérance ».

Il décrivait indifféremment une Cassandre blonde et une Cassandre brune, signe certain qu'elle était brune. Depuis Laure toutes les aimées étaient tenues d'être blondes, avec, de préférence, des sourcils noirs. Quand un poète violait la règle, c'est qu'il aimait vraiment une femme vraiment brune. Dans son épithalame pour Madeleine de France, Marot tâche de l'excuser :

> Brunette elle est, mais *pourtant* elle est belle.

Ronsard était sûrement sincère quand il disait :

> Plutôt les cieux de mer seront couverts,
> Plutôt sans forme ira confus le monde,
> Que je sois serf d'une maîtresse blonde,
> Et que je serve une femme aux yeux verts.

Particulièrement sincère surtout et vrai poète dans les sonnets où il retraçait des émotions variables, tristes ou gaies, toutes réellement éprouvées : sonnets-madrigaux tendres, spirituels, caressants, où de la meilleure grâce et sans pointe à l'italienne, le cœur et l'esprit s'unissaient pour glorifier Cassandre, comme le délicieux sonnet, postérieur de quelques années :

> Je veux lire en trois jours l'*Iliade* d'Homère.

En opposition et non moins sincères, des sonnets pénétrés de tristesse, tel celui où le poète, qui reviendra sur cette idée plus tard, dit son regret d'avoir à porter le fardeau de la vie :

Heureux ceux-là dont la terre a les os!
Heureux ceux-là que la nuit du chaos
Presse au giron de sa masse brutale!

Ou cet autre, inspiré sans doute par quelque effort de Cassandre pour dessiller ses yeux et que l'impressionnable artiste transforme en sombre prophétie, digne de la Cassandre troyenne, sur les déchéances, les échecs et les malheurs qui l'attendent :

Avant le temps tes tempes fleuriront,
De peu de jours ta fin sera bornée,
Avant ton soir se clorra ta journée,
Trahis d'espoir tes pensers periront.
Sans me fléchir tes écrits flétriront,
En ton désastre ira ma destinée.
Pour abuser les poètes je suis née;
De tes soupirs tes neveux se riront.
Tu seras fait du vulgaire la fable,
Tu bâtiras sur l'incertain du sable,
Et vainement tu peindras dans les cieux.

Mais pouvait-il ne pas peindre? Se tournant vers son serviteur, aux journées de printemps, il s'écriait :

Enjonche la maison
Des fleurs qu'avril enfante en sa jeunesse,
Dépends du croc ma lyre chanteresse...
Donne-moi l'encre et le papier aussi;
En cent papiers témoins de mon souci,
Je veux tracer la peine que j'endure.

Les deux vies cependant s'écoulaient de plus en plus différentes et séparées, celle de Cassandre

en son manoir de Pray, sur la lisière du minuscule village du même nom, à quinze kilomètres de Vendôme, route de Blois. La demeure des seigneurs du lieu a été minutieusement détruite de notre temps et seul l'emplacement en est marqué encore par le tracé quadrangulaire des anciennes douves. Mais la très vieille petite église où venait prier Cassandre subsiste, menaçant ruine, étreinte d'un lierre qui, perçant la voûte, a poussé des rejetons à l'intérieur, et les souliers ferrés des campagnards achèvent, le dimanche, d'user une dalle funéraire où se voit le lion couronné des châtelains et où l'on peut lire avec peine les mots : « Jehan de Peigné, en son vivant, chevalier, s^r de Pray, lequel tres[passa]... » — Jehan, premier du nom, grand-père du mari de Cassandre et ancêtre d'Alfred de Musset. Dans le clocher aux ardoises disjointes, tinte encore, aux jours de fête, une cloche dont fut parrain, en 1643, François de Musset, seigneur de Pray, capitaine de cavalerie, arrière-petit-fils de l'aimée de Ronsard. Respectée de tous, marraine d'enfants de la région, très belle, très sûre de sa vertu, l'héroïne des sonnets, qui semble avoir eu maison à Vendôme, revoyait parfois le poète lorsqu'il revenait au pays et, nullement prude, le laissait la célébrer et décrire tant qu'il voulait, avec l'indiscrétion autorisée par les mœurs du temps et à l'abri de laquelle n'étaient pas les princesses même de la famille royale. Elle devait mourir fort âgée, vers 1606, quelque vingt ans après celui qui avait marié pour elle,

Aux myrtes de l'Amour le laurier de la Gloire.

(HEREDIA.)

Ronsard, de son côté, en pleine jeunesse, vivant beaucoup à Paris, loin d'une admirée dont il n'avait rien à attendre, menait l'existence plus que libre des jeunes gens de son temps. Il devait bien des fois, au cours des ans, changer d'idéal amoureux ; mais la première empreinte reçue demeura, jusqu'à la fin, la plus profonde. A l'improviste, un souvenir, une rencontre, une lecture, ravivait le passé, et il n'a rien écrit de plus sincère que les vers où l'amant de Marie, de Genèvre, de Sinope, le favori des rois, le « prince des poètes français », l'artiste littéraire le plus célèbre d'Europe, ayant, en cheveux gris, après des années, revu Cassandre, évoquait la radieuse image aux grâces enfantines qui lui avait pris le cœur jadis, lors de la première rencontre à Blois :

L'absence ni l'oubli, ni la course du jour
N'ont effacé le nom, les grâces, ni l'amour,
Qu'au cœur je m'imprimai dès ma jeunesse tendre,
Fait nouveau serviteur de toi, belle Cassandre....
Et si l'âge qui rompt et murs et forteresses,
En coulant a perdu un peu de nos jeunesses,
Cassandre, c'est tout un, car je n'ai pas égard
A ce qui est présent, mais au premier regard,
Au trait qui me navra de ta grâce enfantine...

Comme jadis, c'était un jour d'avril, comme jadis, il demeura muet :

Sans parler, sans marcher, tant la raison émue
Me gela tout l'esprit...
Ce fut en la saison du printemps qui est ore,
En la même saison je t'ai revue encore.

II

Les quatre années qui suivirent la publication des *Amours* furent pour Ronsard les plus fécondes de sa carrière littéraire. Elles virent paraître, sans parler de beaucoup de pièces éparses, les *Folâtries* en 1553, le deuxième *Bocage* et les *Mélanges* en 1554[1], la *Continuation des Amours* et le premier livre des *Hymnes* en 1555; le deuxième livre des *Hymnes* et la *Nouvelle Continuation des Amours* en 1556.

Les envieux maintenant se faisaient plus rares et les enthousiastes plus nombreux; la France entière se délectait à ces œuvres dont le nombre et les réimpressions se multipliaient, rajeunies chaque fois par les remaniements, suppressions et additions d'un écrivain, fort enclin à célébrer sa gloire, mais incertain cependant, à part lui, du mérite vrai de ses plus beaux poèmes. Plus d'un des meilleurs doit être recherché aujourd'hui dans les limbes des « pièces retranchées », où on le trouve avec surprise, victime d'un doute littéraire de l'auteur. Composant avec cette « ardeur et allégresse d'esprit » dont avait parlé du Bellay, d'une faconde nullement amortie ni par la demi-indigence où il vivait, ni par les dédains de Cassandre, ni par la maladie, il produisait volume sur volume, fier de sa variété de ton, beau-

1 Les *Mélanges* avec le millesime 1555, bien que le volume « Fut achevé d'imprimer le 22 jour de novembre 1554 ».

coup moins ferme sur les principes de la *Défense*, et faisant bien des concessions (qui à leur tour lui étaient reprochées) maintenant que la victoire était assurée. Quand le combat est fini, on peut s'éponger la face et enlever son corselet. En 1553 paraissait une deuxième édition des *Quatre premiers Livres des Odes*, une à part du cinquième livre et une des *Amours*. Ce dernier recueil était augmenté d'une quarantaine de sonnets, de l'ode de réconciliation à Saint-Gelais, d'une à Muret sur les « Iles Fortunées » et du célèbre « Mignonne, allons voir si la rose » qui donnait sa forme dernière à un thème traité par tous les poètes de l'Europe au cours du siècle :

Cogli la rosa, o ninfa, or ch'è il bel tempo,

avait déjà écrit Laurent de Médicis. Le volume était accompagné, en outre, de commentaires, non plus d'un Jean Martin, mais bien du fameux humaniste Marc-Antoine Muret qui, de la même plume dont il venait de rédiger ses scolies sur Aristote et Térence, en écrivait à présent sur Ronsard. « Plût à Dieu, disait-il en sa préface, que du temps d'Homère, de Virgile et autres anciens, quelqu'un de leurs plus familiers eût employé quelques heures à nous éclaircir leurs conceptions ». Il sacrait son ami classique et s'indignait qu'un poète si utile au renom du pays n'eût d'abord eu pour récompense « que le mépris des uns et l'envie des autres ».

Il est certain que la gloire était venue plus vite que l'argent ; les bénéfices attendus n'avaient pas été accordés, et les prédictions paternelles semblaient

vouloir se réaliser. Le poème des « Iles Fortunées » porte la trace de ces appréhensions : Ronsard rêve d'un voyage au bienheureux pays de Nulle Part, loin des besoins, des tristesses et des querelles d'Europe. On ferait signe à tous les amis, à toute l'enthousiaste brigade :

> Je vois Baïf, Denizot et Belleau,
> Baïet, du Parc, Bellay, Dorat et celle
> Troupe de gens qui court après Jodelle. .

Et avec eux Magny, des Autels, Tyard, Grévin, La Péruse, Tahureau, Cassandre, cela va sans dire, sera du voyage, et loin de tous « soucis, de soins et de remords », Muret lira à cette jeunesse amoureuse, mais studieuse aussi, les élégiaques, Anacréon, et surtout, d'une voix majestueuse, « un Homère plus brave ».

Mais si Ronsard faisait place dans ses vers à ses mécontentements et à ses mélancolies, comme il fit toujours fort amplement à toutes ses impressions, même les plus fugitives, sa bonne humeur naturelle reprenait vite le dessus — « Ta passion est gaie », lui disait Pontus de Tyard — et il rédigeait de la même plume, avec une égale sincérité à cette date, ses bacchanales, ses priapées, ses éloges du vin et de l'amour, même des plus basses amours, ses « gaietés », ses « folâtries ». Entre ces deux extrêmes, quantité de pièces représentant, au vrai aussi, ses goûts durables, ceux qui ne lui venaient pas par bouffées et accès, l'amour de la réflexion, de la solitude, de la vie aux champs, de l'étude, des conversations gaies ou sérieuses entre amis, et aussi cet amour du pays qui allait lui faire tenir peu

après aux rois un langage singulièrement audacieux. L'influence des trois maîtres qui avaient modelé son esprit se manifestait ainsi à la fois : Dorat, la nature, la cour où il avait été page.

Il traversait, dans ce moment, une crise d'obscénité, dont le paroxysme fut violent mais de courte durée, et il publiait en 1553, sans y mettre son nom, un *Livret des Folâtries*, dont tout n'est pas de lui et dont il n'avoua ni ne réimprima jamais les pires pièces, laissant ce soin à la « science » moderne. Il se flattait, d'ailleurs, que l'exemple des classiques latins et des néo-classiques italiens, auxquels il avait emprunté les plus abjectes de ses prétendues « gauloiseries »[1], était une manière de justification. L'opinion d'alors était peu sévère, les précédents étaient innombrables : tout ce qui était libre était appelé gaieté. « Elle fit, en ses gaietés, un livre qui s'intitule les *Nouvelles de la Reine de Navarre* », écrit Brantôme à propos de l'*Heptaméron*, et Pasquier disait du *Livret* : « Il serait impossible de vous en courroucer sinon en riant ». Ce ne sont rien que « sornettes », plaidait Ronsard. Ses meilleurs amis néanmoins jugèrent que, tout de même, il passait la mesure et qu'il y avait dans son écrit plus à blâmer qu'à rire. L'Hôpital, Jean de Morel, Pierre des Mireurs, furent unanimes ; ce dernier, l'un des joyeux compagnons du Voyage d'Arcueil, écrivant à Morel, trouvait toute de précédents pour excuser Ronsard, mais concluait : « Il est temps qu'avec ses rares qualités d'esprit il s'occupe d'autre

1. Vianey, *Pétrarquisme*, pp. 41 et s. ; Auge-Chiquet, *Baïf*, p. 104.

chose, et qu'il fasse aller de pair la pureté de ses œuvres et celle de ses mœurs »[1]. Le moins qu'on puisse conclure de ce témoignage est que, sans être, à dire vrai, bien vertueux, le poète, comme il l'assure à diverses reprises, était plus lubrique en paroles qu'en action.

L'an d'après, 1554, paraissaient simultanément, en novembre, les deux recueils de pièces nouvelles appelés l'un le *Bocage*, deuxième du nom, l'autre les *Mélanges*, tous deux étant des « mélanges », comme sont presque toujours, malgré l'ingéniosité des titres, les recueils où les poètes redisent leurs changeantes émotions. Formant de jolis volumes, grands de marges, très soignés, les deux collections, avec une prédominance de pièces sérieuses dans la première et de pièces gaies dans la seconde, avaient été fortement influencées par la récente découverte, due à Henri Estienne, des poèmes d'Anacréon ou imités de lui. Un nouvel idéal grec s'ajoutait ainsi à Homère et Pindare, propre à justifier de nouvelles amours et de nouvelles bacchanales : rien cependant qui ressemblât aux pièces les plus scandaleuses des *Folâtries*.

Dans le *Bocage* les épitaphes sont nombreuses : la fameuse, moins hostile qu'on ne prétend, sur Rabelais, où l'on voit cependant que Ronsard n'avait pas sur « la fange » les mêmes idées que le chantre de « Gargantue », du « grand Panurge » et de « frère Jean » ; le poème funèbre sur Louis de Ronsard ; d'autres sur des lettrés célèbres, le néo-grec

1. Lettre latine du 30 juin 1553, retrouvée par M. de Nolhac, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, VI, 356.

Marulle, le traducteur d'Homère Salel, l'historien Commines que lamente « la simple Vérité » :

> Il fut présent au fait, et n'a voulu recrire
> Sinon ce qu'il a vu, ne pour duc ne pour roi
> Il n'a voulu trahir de l'histoire la foi.

« Anacréon » a sa part dans cette collection, mais elle est sensiblement plus grande encore dans les *Mélanges* où Ronsard imite, comme toujours sans servilité (voir en particulier la jolie pièce : « Du grand Turc je n'ai souci »), le ton et la manière du modèle, ses indolences, ses craintes du lendemain avivant les jouissances présentes[1]. Il lui associe tout naturellement Horace et Catulle et compose plus d'une variation sur le thème célèbre :

> Vivamus mea Lesbia atque amemus...
> Soles occidere et redire possunt :
> Nobis, quum semel occiderit brevis lux,
> Nox est perpetua una dormienda.

Demandons au vin, dit le poète, l'oubli de la nuit prochaine, qu'il nous donne la gaieté et l'inspiration; buvons, nous autres de la « musine troupe », neuf fois en l'honneur des neuf Muses, neuf fois avait-il dit dans le *Voyage d'Arcueil*, pour les neuf

1. L'influence d'Anacréon sur Ronsard est certaine, mais a été exagérée, des conclusions excessives ayant été tirées de ses vers liminaires pour la traduction de Belleau (1556) où on le voit faire fi de tout ce qui n'est pas anacréontique, de tous « vers graves », bons pour les « maîtres d'école » et propres à « épouvanter les simples écoliers » : d'où il a été déduit qu'il s'était lui-même voué alors au poète de Téos, son vrai idéal. Mais c'est simple boutade, conforme aux règles du genre. Ses vers liminaires pour un Tite-Live traduit sont tout aussi partiaux pour Tite-Live.

lettres du nom de Cassandre : buvons au buveur de Téos et à Henri Estienne.

> Qui des enfers nous a rendu,
> Du vieil Anacréon perdu,
> La douce lyre téienne.

Boire était au nombre des thèmes d'obligation : Peletier, du Bellay et d'autres l'avaient traité avant Ronsard qui y revient souvent, mais parfois ne dissimule guère qu'il célèbre le vin peu sérieusement :

> L'homme sot qui lave sa panse
> D'autre breuvage que de vin
> Meurt toujours de mauvaise fin.

Il dit plus au vrai sa pensée quand, après avoir, l'an d'après, recommandé pour rire à Belleau, traducteur d'Anacréon, de boire le plus possible, il se reprend : « Mais non, ne bois point » : si tu veux gravir la montagne sacrée,

> Il vaut trop mieux étudier,
> Comme tu fais, que s'allier
> De Bacchus et de sa compagne.

Son épicuréisme était celui d'Épicure, modéré et permettant de faire vie qui dure, non celui de beaucoup de ses compagnons d'alors, tel ce riche Jean Brinon, à qui étaient dédiés les *Mélanges*, protecteur des poètes et les réunissant à sa table que présidait la belle Sidère, mais qui ne tarda pas, faute de mesure, à s'en aller « sous la lame » donner à Ronsard l'occasion d'une épitaphe de plus.

Ronsard répète volontiers qu'il ne tient pas à vivre vieux. Mais il ne tenait pas non plus beaucoup à mourir jeune, et ce n'était pas sans mélan-

colie que déjà il observait sur son visage les signes du passage du temps. La « fiévreuse maladie » lui renouvelait ses visites, les premiers cheveux blancs étaient venus. Il ressentait cette précoce, mais passagère mélancolie, familière aux poètes, exprimée en son temps par Shakespeare et de nos jours, juste au même âge que Ronsard, par M. Bourget :

Le fantôme est venu de la trentième année.

Dans quelques pièces parues peu de semaines après le *Bocage*, avec une troisième édition des *Odes*, Ronsard insistait : « Ma douce jouvence est passée », et s'adressant aux rochers éternels, aux arbres de Gâtine dont les verdures incessamment se renouvellent, aux antres et rochers immuables, il rajeunissait à miracle le thème éternel, qui devait dominer par la suite l'œuvre de Vigny et être repris par Hugo et Lamartine, de la pérennité de la nature et de la fragilité des vies humaines [1].

Le « fantôme de la trentième année » ne saurait s'établir à demeure, et quand il est parti, les poètes se reprennent d'habitude à chérir les beautés de la vie. Ainsi fit Ronsard qui, dans le même temps et pour les mêmes recueils, composait plusieurs des pièces où se reflète le mieux, avec assaisonnement, tantôt de mélancolie et tantôt de gaieté, l'enchantement que lui causait la libre vie aux champs, dans la familiarité des bêtes, des bois et des fleurs : charmants poèmes (du vieux type blason : descriptions minutieuses, accompagnées d'ordinaire de retours

1. Voir le texte de ce poème plus loin, p. 184.

sur soi, consacrés au rossignol, à la grenouille, au frelon, à la fourmi, à l'alouette, à une aubépine l'an d'après, et encore à l'alouette, et à tout le cortège ailé du printemps revenu. Dans d'autres on le voit, avec sincérité pareille, quitter ses livres pour s'ébattre au grand air, et quitter les champs pour retrouver à l'automne ses livres plus chers que les plus aimés des amis :

> Il est temps que je m'ébatte
> Et que j'aille aux champs jouer.
> Bons dieux! qui voudrait louer
> Ceux qui, collés sur un livre,
> N'ont jamais souci de vivre?
>
> . . . . . .
>
> Je te promets qu'aussitôt que la bise,
> Hors des forêts aura la feuille mise,
> Faisant des prés la robe verte choir,
> Que d'un pied prompt je courrai pour revoir
> Mes compagnons et mes livres que j'aime
> Plus mille fois que toi ni que moi-même.

Le champion bien évidemment se délassait; son corselet pendu au croc, en attendant les définitives batailles à la suite de Francus, il se reposait de ses rêves grandioses par la contemplation des humbles animaux des champs; couché sur l'herbe il observait les mouvements d'une grenouille dans l'eau ou ceux de fourmis transportant leurs provisions. Mais que diront ceux qui n'attendent rien de lui que du Pindare? « Que dira la France »? — Laisse, ô ma lyre, se répondait gaiement le poète,

> laisse à la France dire
> Ce que dire elle voudra;
> L'homme grave qui ne prendra
> Plaisir en si basse folie,
> Aille feuilleter la *Délie*.

Ronsard était, en effet, à ces moments-là, bien loin de Scève et du Ronsard des strophes, antistrophes et épodes. Le Ronsard mythologique subsistait néanmoins et il donnait signe de vie en publiant, les mêmes années 1555 et 1556, une fois de plus en beaux volumes, grands de marges, les deux livres de ces *Hymnes* si admirés alors, dédiés au roi et aux puissants du jour, comme avaient été maintes odes à qui elles formaient une sorte de pendant. C'étaient des poèmes, toutefois, non plus lyriques mais narratifs et semi-épiques, où Callimaque l'Alexandrin, « Apollonius en ses Argonautiques », Valerius Flaccus, Virgile servaient de modèles au lieu de Pindare. Le poète, qui ne dissimule pas plus qu'auparavant le caractère utilitaire de ces œuvres à effet, y raconte, pour la délectation de Coligny, l'histoire de Castor et de Pollux, pour celle de Marguerite de France, les aventures de Calaïs et de Zéthès fils de Borée. Pour charmer Henri II il le décrit au milieu de sa cour, et c'est de nouveau l'Olympe entier entourant Jupiter. Il se risque à traiter, à vrai dire sans profondeur, ces grands sujets pour lesquels eût convenu la plume d'un Dante ou d'un Vigny : l'Éternité, la Mort, la Justice, la Philosophie. Des portraits dignes du vrai observateur qu'était Ronsard (le cardinal de Lorraine en chaire, Henri II à table ou au Conseil), des traits de nature et des réminiscences personnelles, par exemple dans le très singulier hymne des Démons et dans celui de l'Or, sont, en cette série, ce qui aujourd'hui plaît davantage. Mais les habiles de jadis se complurent surtout aux parties mythologiques, avec leurs comparaisons à l'an-

tique : « Comme on voit bien souvent... Ainsi qu'un marinier... » Et Pasquier admirait par-dessus tous les Hymnes des Saisons (publiés seulement en 1563) où Ronsard se donne tant de peine pour empêcher son cœur de parler et pour décrire, sous forme d'accouplements ou querelles de dieux, ces phénomènes familiers dont il avait tracé ailleurs, d'après nature, de si délicieux tableaux. Aussi bien ne s'agissait-il pas là d'être naturel, mais mythologique : le champion songeait à sa troisième épreuve et se préparait par ces morceaux en style savant, où il se flattait d'avoir, selon le précepte de Dorat, « bien déguisé la vérité des choses », à la composition de son grand œuvre, la *Franciade*.

III

Au cours d'un de ses voyages aux champs, Ronsard fit une rencontre qui compta dans sa vie et compte aussi dans l'histoire des lettres françaises, celle, dit Baïf, d'une « simple païsante ». Les dédains de Cassandre, la banalité des amours vulgaires, la pensée de la jeunesse qui s'en allait, tout avivait en lui une grandissante impression de solitude. Était-il destiné à suivre, sans une main où mettre la sienne, le chemin de la vie ? « N'est-ce pas un grand bien », se disait-il,

quand on fait un voyage,
De rencontrer quelqu'un qui, d'un pareil courage,

Veut nous accompagner et comme nous passer
Les chemins tant soient-ils fâcheux à traverser?
Aussi n'est-ce un grand bien de trouver une amie
Qui nous aide à passer cette chétive vie,
Qui, sans être fardée et pleine de rigueur,
Traite fidèlement de son ami le cœur?

Il crut un jour que ce vœu, déjà exprimé et toujours cher à sa pensée malgré les priapées et les bacchanales qui avaient pu le distraire, allait se réaliser. C'était en avril : nécessairement; nul poète n'eût avoué un autre mois, l'année 1555, au village de Bourgueil, en Anjou, dont les blanches petites maisons entourent une vieille église romane-gothique au toit moussu et les restes d'une abbaye maintenant ruinée. Un des habitants du village, où Ronsard venait parfois chasser, avait trois filles dont l'une, « la petite », s'appelait Marie; elle aurait dû être blonde, mais elle était châtain; elle avait quinze ans, était souriante, gracieuse, avenante, de teint éclatant, aussi peu « hautaine » que possible. Voilà, se dit Ronsard en la voyant, celle que j'aimerai toute ma vie. Des Grieux pensa de même à la vue de Manon. L'apparition était délicieuse, et le charme en passa tout frais, et demeure tout frais encore après des siècles, dans les vers du poète. Un groupe charmant

De Grâces et d'Amours la suivaient tout ainsi
Que les fleurs le Printemps quand il retourne ici...
Marie, vous avez la joue aussi vermeille
Qu'une rose de mai.

Rose de mai, dit Laerte, en revoyant Ophélie. Et Ronsard, tout ému de l'événement, écrit la nouvelle, en un sonnet bien entendu, à du Bellay alors à

Rome au service de son cousin le cardinal. Il le prie de la donner à Olivier de Magny, aussi à Rome comme secrétaire de l'ambassadeur d'Avanson. Les deux amis ne manqueront pas sans doute de s'écrier, prévoit le poète :

> C'est grand cas que Ronsard est encore amoureux!
> Mon Bellay, je le suis et le veux être aussi.

C'était donc enfin la femme prévue, la femme attendue, l'inconnue à aimer, celle qui devait venir, et il ne se lassait point de la saluer de tous les titres qui montraient que c'était bien elle l'attendue, la désirée :

> Belle, gentille, honnête, humble et douce Marie...
> Bonjour, mon cœur, bonjour, ma douce vie...
> Mon doux printemps, ma douce fleur nouvelle...
> Ma toute simple et toute fine,
> Toute mon âme et tout mon cœur.

Et Cassandre? Son image est effacée, ou du moins il le croit; les poètes ont de ces croyances. Ronsard n'a, du reste, garde de s'en taire, il ne se tait jamais de rien. Il s'est lassé de sa belle Cassandre, « voyant que toujours elle marchait plus fière », sans accorder à son « pauvre cœur malade » même l'aumône d'un regard : et c'est faire le public aveu que toutes ces privautés dont il se targuait en vers n'étaient, comme nous nous en doutions, que rêverie, littérature et développement de thèmes acceptés.

Son aimée d'aujourd'hui différant en tout de la première, ses chants différeront aussi : le ton sera doux comme la jeune fille; plus rien, ou presque plus rien (car il faut cependant l'honorer un peu) d'une mythologie qu'elle ne comprendrait pas; au

lieu du vers de dix syllabes c'est l'alexandrin qui est mis à son service, ce qui nous surprend, et d'autant plus que Ronsard prenait soin de spécifier que c'était pour lui le « vers héroïque ». Mais beaucoup jugeaient alors, et Ronsard aussi par moments, que ce long vers se rapprochait assez de la prose (sans être prosaïque cependant ailleurs que chez les malhabiles) pour convenir aux amours plus tendres qu'exaltées. « Si quelqu'un », dit Belleau, porte-parole du poète et chargé du commentaire de ces nouvelles Amours, blâme les vers alexandrins « de sentir leur prose, ce n'est que faute d'être bien faits et bien prononcés ».

La fierté de pose du lendemain de la *Défense* a disparu. Loin de dissimuler l'humble rang de Marie, née « en petite bourgade, non de riches parents », Ronsard y insiste avec sa franchise usuelle, ainsi que sur le ton plus simple qu'il a volontairement adopté : plus d' « humeur pindarique », de « Muse hautaine », de vers débités d'une « bouche magnifique ». Mêlées aux sonnets, beaucoup de chansons où il souhaite qu'on remarque la trace des modèles antiques (signe de noblesse indispensable) ; mais, comme il le fait expliquer par Belleau dans la dédicace de ses notes de 1567 [1], il a pris, cette fois, aux anciens ce qu'ils ont « de plus vulgaire et de moins retiré ». Il s'est inspiré de leurs élégiaques, du néo-classique Marulle, Grec à la douce voix qui, dans ses

1. Le premier texte du Commentaire de Belleau, remanié à chaque édition, avait paru en 1560. Les suppressions et additions cessent d'être de lui à partir de 1577, date de sa mort.

poésies latines, « en pureté de langage, a presque égalé les plus anciens Romains ». Plus de « grave obscurité », dit encore Belleau : Amour veut, écrit Ronsard, « qu'on lui chante au vrai ses passions », et sa passion de maintenant commande le style des tendresses qui se murmurent et ne se clament point.

Dans sa *Continuation des Amours*, donc, parue en 1555, et dans sa *Nouvelle Continuation*, publiée l'année d'après et qui est encore une sorte de « Mélange », le trait dominant est, chez le poète, la tendresse, et chez l'aimée, la grâce juvénile et avenante, aussi égayée de sourires que sont d'ordinaire les « roses de mai ». Dans ses poésies où s'est beaucoup accrue la proportion des pièces câlines, en petits vers parsemés de diminutifs affectueux, le *pin* maintenant remplace le *pré*, d'où l'on peut conclure que Marie s'appelait probablement Marie Dupin, comme la première idole, Cassandre de Pray : « J'aime un pin de Bourgueil ». C'était manière de parler courante : « Rien que genne et tourment », disait, dans le même temps, Baïf à propos de sa Francine, en réalité Françoise de Gennes. Mêlées aux œuvres sincères, comme toujours aussi, diverses pièces toute littéraires, pièces passe-partout, à classer n'importe où, comme il advint aux éditions suivantes ; d'autres qui ont encore pour héroïne Cassandre, la soi-disant oubliée. Par-dessus tous brillent les vers où Marie figure dans le cadre champêtre de bois, de prés et de jardins où s'écoulait son humble vie :

Mignonne, levez-vous, vous êtes paresseuse,
Ja la gaie alouette au ciel a fredonné...

et c'est la description, reprise par un vrai poète, du matin de mai, égayé de chants d'oiseaux, à laquelle s'étaient exercés, de siècle en siècle, tous les rimeurs du moyen âge. Il envoie à Marie des cadeaux, modestes comme elle, une quenouille de Montoire, et se représente la jeune fille aux doigts agiles,

> Qui dévide, qui coud, qui ménage, qui file,
> Avecques ses deux sœurs, pour tromper ses ennuis,
> L'hiver devant le feu, l'été devant son huis.

De quoi ne manquèrent pas de rire les belles dames de la cour; mais Ronsard, intercalant par la suite quelques lignes dans le commentaire de Belleau, leur dit vertement leur fait[1]. Ronsard, du reste, ne l'avait-il pas remarqué lui-même? Toute beauté, quel qu'en soit le lieu, élève l'âme :

> O beaux yeux qui m'étiez si cruels et si doux!...
> Vous m'ôtâtes du cœur tout vulgaire penser.

C'était exprimer au vrai ce qu'il avait vraiment éprouvé et sans avoir besoin de se ressouvenir de Platon, ni savoir peut-être que Lancelot avait dit la même chose, presque en mêmes termes, à la reine Guenièvre. Ces vers rappelant sa tendresse du premier moment furent écrits par le poète bien plus tard, après la finale catastrophe. Car la fragile petite

1. Il semble bien que cette addition au commentaire primitif de 1560 soit de lui. La semonce, en tout cas, n'est pas de Belleau, à qui elle est d'ordinaire attribuée et qui, lorsqu'elle parut dans l'édition de 1578, venait de mourir : « Si toutes les dames qui se sont moquées du simple et peu riche présent du poète à une belle et simple fille bien apprise et non otieuse étaient aussi prudes femmes qu'elle, que notre siècle en vaudrait mieux »!

Marie, aussi coquette que jolie, se laissa bientôt tourner la tête par un « nouveau seigneur »; elle fut « d'un sot enamourée ». Dès la *Nouvelle Continuation*, on voit paraître, dans les vers dépités du poète, « ce sot de jeune homme ». Ronsard souffrit, revint à Marie, fit en compagnie de Baïf, afin de la revoir, ce « Voyage de Tours » si alertement conté, et il était, depuis des années, détaché d'elle quand la brusque nouvelle de sa mort vint lui apprendre, une fois de plus, combien il est difficile d'éteindre entièrement un feu d'amour qui a vraiment brûlé. Pétrarque même, l'admirable Pétrarque des sonnets « In morte di madonna Laura », n'a rien écrit de plus touchant que l'élégie où Ronsard, à l'exemple du modèle, dit sa détresse, se remémorant la dernière rencontre, la dernière sans qu'il le sût :

Helas où est ce doux parler,
Ce voir, cet ouïr, cet aller,
Ce ris qui me faisait apprendre,
Que c'est qu'aimer? Ha! doux refus,
Ha! doux dédains, vous n'êtes plus,
Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre...
  Si je n'eusse eu l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle et vive figure,
Oyant sa voix qui sonnait mieux
Que de coutume, et ses beaux yeux
Qui reluisaient outre mesure,
  Et son soupir qui m'embrasait,
J'eusse bien vu qu'elle disait :
Or, soûle-toi de mon visage,
Si jamais tu en eus souci;
Tu ne me verras plus ici;
Je m'en vais faire un long voyage...

CHAPITRE IV

LE PRINCE DES POETES FRANÇAIS

I

Publiées en 1555 et 1556, la *Continuation* et la *Nouvelle Continuation des Amours*, réunies en un seul volume, furent trois fois réimprimées en 1557, à Rouen, Paris et Bâle. La renommée du poète grandissait et débordait les frontières. Dès la publication des *Amours* il était, de l'avis unanime, le « Prince des poètes français »; en « passant par la rue, montré de tous », rapporte-t-il lui-même. « Nous vous avons nommé », lui écrivait, en août 1553, un non moindre personnage que l'humaniste Denis Lambin, « le bienfaiteur de la langue française, l'artisan d'expressions nouvelles, l'architecte de poèmes et de rythmes inconnus, le Prince des poètes français »[1]. A ces « Jeux floraux de Toulouse » où, selon la méprisante *Défense*, rien n'était couronné qu' « épiceries », l'églantine d'or fut, par

1 H. Potez, *Revue d'Hist. Lit. de la France*, XII, 498.

manière de démenti, adjugée, en 1554, à « Pierre de Ronsard pour son excellent et rare savoir et pour l'ornement qu'il avait apporté à la poésie française ». Nullement vindicatifs, les juges décidèrent, de plus, que, pour une si mémorable occasion, le prix serait « converti en une Pallas d'argent, qui lui fut envoyée de la part dudit collège et des capitouls ». La nouvelle en arrivait à Rome à du Bellay qui, guéri de sa sévérité, célébrait l'événement en six poèmes latins. Louis le Caron publiait en 1556 ses *Dialogues* dont le quatrième portait ce titre significatif : « Ronsard ou de la Poésie ». On y voyait Ronsard formuler des idées non moins ambitieuses que celles que Peletier, en attendant Victor Hugo, venait d'exprimer et selon lesquelles le poète ne doit jamais oublier qu'il est « la plus spectable personne du théâtre, et ce théâtre est l'Univers ». Dans le dialogue, Pasquier donne la réplique à Ronsard, « en la grand'salle du Palais-Royal de Paris [1], en laquelle souvent les compagnies d'hommes doctes s'assemblent et, se promenant, devisent quelquefois de choses graves et sérieuses ». Pasquier est représenté constatant l'influence du maître sur les jeunes, dont les poèmes « naissent aussi drus et fréquents » que jadis les hommes « des dents du dragon tué par Jason ». Rien n'était plus vrai : « O l'honneur du Vendômois », s'écriait en 1554 Tahureau, l'un de ces jeunes, je vais « suivant tes pas ». Beaucoup d'autres faisaient de même.

Active et féconde, la nouvelle école triomphait.

1. Aujourd'hui Palais de Justice.

Pontus de Tyard, gentilhomme-poète, astronome, futur évêque de Châlons, fidèle partisan de « Ronsard Vendômois et du Bellay Angevin, lesquels, disait-il, le Parnasse français reçut comme fils aînés des Muses », avait publié, de 1549 à 1555, ses *Erreurs amoureuses*, et avait exprimé, dans ses *Solitaires*, dialogues en prose du même temps, sa vénération pour les idées platoniciennes, son respect pour la haute mission du poète et son mépris pour « les pourceaux » qui vont « se touiller en la bauge de leurs ordes voluptés ». Il vénérait le Ronsard des *Odes* et ignorait celui des *Folâtries*. Son ami des Autels, comme lui du groupe lyonnais et comme lui plein d'admiration pour la « platonique hautesse et socratique gravité », d'horreur pour « les pourceaux épicuriens », dédiait à sa « Sainte » ses *Repos*, publiés de 1550 à 1553. Jodelle faisait représenter sa *Cléopâtre captive* en 1552 et les poètes ronsardisants l'honoraient de la fameuse « pompe du bouc » dont s'indignèrent si fort les protestants. Baïf, l'ancien compagnon des veillées de Coqueret, publiait ses *Amours* la même année, et sa *Françine* en 1555. Les *Œuvres poétiques* de la Péruse, l'*Art poétique* de Peletier, non traduit d'Horace celui-là, sont aussi de 1555; les *Amours*, les *Gaietés* (de très grosse gaieté) et les *Soupirs* du secrétaire d'ambassade Olivier de Magny sont imprimés de 1553 à 1557; Belleau donne son *Anacréon* et quelques Hymnes en 1556 et rime plusieurs morceaux qui prendront place par la suite dans sa *Bergerie*. Du Bellay compose à Rome et publie à son retour les recueils auxquels il doit le meilleur de sa renommée.

les *Antiquités de Rome*, les *Regrets*, les *Jeux rustiques*, 1558.

Autour de ces soldats de la première heure se multiplient des volontaires nombreux, trop même et parfois compromettants, cette « grande flotte de poètes » dont parle Pasquier dans ses *Recherches de la France* et que produisit « le règne de Henri second. Je compare cette brigade à ceux qui sont le gros d'une bataille (armée). Chacun d'eux avait sa maîtresse qu'il magnifiait, et chacun se promettait une immortalité de nom par ses vers; toutefois quelques-uns se trouvent avoir survécu leurs livres ». Une telle multitude inquiétait ceux mêmes qui avaient semé ces dents de dragon si prolifiques. Ronsard constatait avec émoi, dès 1556, dans ses vers liminaires pour l'*Anacréon* de Belleau, que :

> Une tourbe est venue...
> Se ruer sans égard, laquelle a tout gâté...
> Chétifs qui ne savaient que notre poésie
> Est un don qui ne tombe en toute fantaisie,
> Un don venant de Dieu.

Les vrais, ceux qui comptent, combien sont-ils? A en croire les dédicaces, les vers liminaires, les énumérations amicales et d'ailleurs variables qui pullulent chez Ronsard, ce nombre atteindrait bien vingt ou trente. Mais quand il se recueille et veut dire au vrai ce qu'il pense, il s'arrête d'ordinaire à six ou sept. Sous Henri, dit-il dans le même poème, nous étions « cinq ou six »; depuis nous avons eu Belleau qui vint

> en la brigade
> Des bons, pour accomplir la septième Pléiade.

Il emploie là le mot « brigade », comme presque partout dans ses vers, avec le sens qu'il avait alors de troupe quelconque et gardait encore au XVIIe siècle :

> Et partout des passants enchaînant les brigades,

dira Boileau. Une application spéciale du terme aux poètes de la « troupe gentille » fut cependant faite de leur temps, mais bien rarement. Une seule fois, en 1563, et sans lui donner, au reste, la majuscule qu'on trouve dans les éditions modernes, Ronsard employa le mot à peu près clairement dans ce sens :

> La brigade qui lors au ciel levait la tête...
> Lui fit présent d'un bouc, des Tragiques le prix.

Quant à « Pléiade », le vers ci-dessus est le seul aussi où Ronsard usa de ce terme; il le fit sans y attacher d'importance ni se douter de l'avenir réservé au mot. Nul de ses fidèles ne le reprit; mais les protestants, aux aguets, par la suite, de ce qui pouvait lui nuire, crièrent que là paraissait encore son immense orgueil. Leurs clameurs attirèrent l'attention, involontaire service d'ennemis qui rendirent classique et glorieuse une expression demeurée inaperçue. Elle ne devint, au reste, que bien plus tard d'usage courant. Henri Estienne l'emploie, par exception, en 1566, mais les poètes « de la Pléiade » n'en font rien. Pontus de Tyard donne leurs noms en 1573 : six noms en le comptant; il ajoute vaguement « et quelques autres », et ne dit mot de Pléiade. Aux yeux de Ronsard même, Brigade et Pléiade s'appliquaient si peu précisé-

ment à un groupe défini que lui qui a si souvent énuméré ses amis littéraires n'a jamais dressé deux fois la même liste, et dans l'unique occasion où il mentionne la Pléiade il n'en donne aucune. On peut se faire cependant une idée de ce en quoi consistait pour lui le groupe « des bons », au nombre de sept comme la Pléiade ptolémaïque. C'étaient, avec lui, chef reconnu, du Bellay, Baïf, Jodelle, Pontus de Tyard, compris dans toutes les énumérations, la liste étant complétée, selon le moment, par La Péruse, mort en 1554, des Autels, Peletier ou Belleau. Dorat, le prêtre du temple, le poète grec et latin, était considéré comme à part et n'y figure jamais.

II

Le Prince des poètes français avait, en tout cas, sa cour qui était fort brillante; ses revenus avaient moins d'éclat. « Quand l'avare enfouit ses richesses », avait écrit Pindare dans sa première *Isthmique*, « il ne songe pas qu'il lui faudra livrer à Pluton son âme privée de renommée ». Ronsard continuait, sans se lasser, et bien après l'époque de ses odes pindariques, de rappeler aux Hiérons de son temps cette importante vérité. Il adressait ses louanges intéressées aux rois, aux reines, aux princes, aux cardinaux, aux chefs d'armées, aux trésoriers de l'épargne. Non seulement il n'en avait point honte, mais il s'en vantait : aux princes parcimonieux

d'avoir honte : il leur faisait leur « Procès », et c'est le titre d'un poème où il rappelait au cardinal de Lorraine la série d'éloges impayés que lui devaient les Guises. Il imprimait ses suppliques en plaquettes, les réimprimait, les insérait dans ses œuvres, prenait le public à témoin. Célébrer en vers des protecteurs possibles ne lui semblait pas plus une humiliation que les trente-neuf visites propitiatoires n'en semblent une de nos jours aux candidats à l'Académie. Sa thèse était, d'ailleurs, de portée générale : il s'indignait de l'insuffisance des récompenses obtenues par autrui, par Jodelle, malgré sa « grandeur », par du Bellay, par Baïf ; il se félicitait que Salel eût donné le bon exemple

D'être mort riche poète et d'avoir par labeur,
Le premier d'un grand roi mérité la faveur.

Les princes qui dépensent tant d'argent pour leurs sculpteurs, leurs peintres, ces « étrangers », leurs architectes, ces « maçons », comme si l'on pouvait comparer l'art d'où sort un château destiné à la ruine et celui d'où sort un poème conférant l'immortalité, devraient, en bonne justice, récompenser les poètes spontanément, leur évitant le souci et l'ennui des sollicitations. Un Ronsard n'attend des grands rien que son dû, leur « donnant de mes biens », dit-il, puisque je leur donne mon chant ; c'est, ajoute-t-il, parlant au roi même, « troc pour troc », et ce sont les grands qui y gagnent,

Contre-échangeant la libéralité
D'une faveur à l'immortalité.

Les poètes sont clercs, c'est pour eux que sont

faits les biens d'Église. Ronsard en est si convaincu qu'il va jusqu'à plaindre ces pauvres « trépassés » dont les legs pieux sont employés à autre chose qu'à récompenser des lettrés. Il est rare qu'il en envisage, avant ses querelles protestantes, la possibilité de biens d'Église allant aussi à des gens d'Église.

Sur la louange des grands, limitée aux circonstances d'apparat, ses idées demeurèrent jusqu'à la fin telles qu'on les lui a vues au début. Dans les panégyriques, toutes les hyperboles qu'on voudra : il promettra au plus frêle l'empire du monde (Malherbe fera de même), sans plus de scrupule que les sculpteurs mettant le globe aux mains de toutes leurs statues royales; c'est de style. Mais le poète ne saurait renoncer au droit de conseiller et même juger ses protecteurs quand le moment vient d'être sérieux. A Henri II, qu'il avait tant loué et dont il avait tant besoin, il représentait énergiquement, vers la fin de son règne, qu'il fallait au pays la paix; ses guerres n'avaient pas toujours été heureuses; il serait temps de n'en plus faire :

> Il vaudrait beaucoup mieux, vous qui venez sur l'âge,
> La grison, gouverner votre royal ménage,
> Votre femme pudique et vos nobles enfants,
> Qu'acquérir par danger des lauriers triomphants...
> Pensez-vous être Dieu? L'honneur du monde passe,
> Il faut un jour mourir, quelque chose qu'on fasse;
> Et après votre mort, fussiez-vous empereur,
> Vous ne serez non plus qu'un simple laboureur.

« Pensez-vous être Dieu »? Cette remarque adressée au Jupiter des panégyriques est caractéristique de Ronsard : que le roi n'aille pas prendre

à la lettre des hyperboles obligatoires. L'année même où paraissaient ces vers, la lance de Montgomery, dans les fatales joutes de 1559, égalait le roi de France aux simples laboureurs. « Peu de personnes », disait Ronsard quelques années après, « ont commandement sur moi ; je fais volontiers quelque chose pour les princes et les grands seigneurs, pourvu qu'en leur faisant humble service je ne force mon naturel ». Ce qu'il appelait ne pas forcer son naturel c'était dire parfois à eux-mêmes, et toujours au public, ses vrais sentiments, particulièrement quand un ordre exprès ou les règles du genre lui en avaient fait exprimer d'autres. A Catherine de Médicis régente, dont il loue officiellement le gouvernement, il dit ailleurs ce qu'il pense de l'invasion du royaume par tous ces compatriotes à elle, ces « hommes étrangers », changeurs, usuriers, bouffons qu'elle attire, et généralisant sur le chapitre des rois, il lui écrit encore, dans la même pièce, aussitôt publiée :

> L'autre jour que j'étais au temple à Saint-Denis,
> Regardant tant de rois en sépulture mis,
> Qui naguère faisaient trembler toute la France...
> Et les voyant couchés, n'ayant plus que l'écorce,
> Comme bûches de bois sans puissance ni force,
> Je disais à part moi : ce n'est rien que des rois !

On verra tout à l'heure sur quel ton il donne de bons conseils à Charles IX et Henri III. Requis, comme tous les poètes du temps, de pleurer en vers le trépas de Quélus et Maugiron, il s'exécutera et remplira, en tant que poète royal, un devoir de profession, pareil à celui de quelque officier de cour

accompagnant le convoi. Mais comme homme, il avait déjà dit ce qu'il pensait au vrai des mignons :

> Si quelque dameret se farde ou se déguise...
> Atiffé, godronné, au collet empesé,
> La cape retroussée et le cheveu frisé...
> Qu'il craigne ma fureur!

Or c'est à Henri III lui-même qu'il avait adressé ces vers, dans une pièce écrite pour ses « Étrennes », et qu'il n'avait pas manqué, comme d'ordinaire, de rendre publique tout aussitôt.

Ce qu'il souhaitait n'était pas la grande richesse, ni ces amples récompenses, convenables, disait-il, à des généraux vainqueurs ou des ambassadeurs heureux :

> Non, non, je ne quiers pas ces publiques offices,
> Ces grasses évêchés, ces riches bénéfices.
> Tels biens sont dus à ceux qui le méritent mieux,
> A nos ambassadeurs, qui d'un soin curieux
> Veillent pour notre France, et pour ceux qui en guerre,
> Au danger de leur sang, augmentent notre terre.

Il avait « un peu de bien » à lui et en était fier, mais pas assez pour pouvoir « philosopher à son aise » : il aspirait à mieux que la médiocrité : n'était-il pas le Prince des poètes? Ses vœux furent remplis, mais moins vite et moins spontanément qu'il n'eût souhaité, ce qui le vexa extrêmement. « Ce grand roi Henri, disait-il plus tard, m'a honoré, non avancé ». Mais dès cette époque divers personnages prirent soin de sa fortune, surtout les deux célèbres cardinaux, frères des deux célèbres soldats, le cardinal de Châtillon, Odet de Coligny, frère de l'amiral, et le cardinal Charles de Lorraine, frère de François

de Guise, tous deux protecteurs d'un autre grand lettré du temps, Rabelais, qui avait dédié au premier le 4e livre de *Pantagruel* et qui voisinait à Meudon avec le second. Pour Odet, cardinal à dix-huit ans et archevêque de Toulouse à dix-neuf, qui devait adopter, par la suite, le protestantisme comme ses frères, se marier, combattre à Saint-Denis et mourir en exil, empoisonné, Ronsard avait une extrême sympathie qu'il n'étendait pas à l'Amiral. Il n'a pour ce dernier que les énormes louanges de style; pour le cardinal il a une tendresse qui survécut à son changement de religion. Il proclama alors, dans des vers qu'il ne cessa jamais de réimprimer, que, s'il blâmait son erreur, il demeurait fidèle à sa personne, ce qui était fort courageux :

> Je n'aime son erreur, mais haïr je ne puis
> Un si digne prélat dont serviteur je suis,
> Qui bénin m'a servi, quand Fortune prospère
> Le tenait près des rois, de seigneur et de père.
> Dieu préserve son chef de malheur et d'ennui!

Pour l'Amiral, à qui d'ailleurs il ne devait rien, nul sentiment semblable. Coligny est, lors des troubles, le chef des rebelles aux yeux de Ronsard qui souhaite ardemment leur destruction et la sienne.

Quant aux deux Lorrains, Ronsard les aima d'une affection égale; il ne se lassa pas de célébrer les vertus du prélat et la vaillance du soldat, l'habileté en affaires du cardinal et les exploits du défenseur de Metz. Comme rien de tel pour un haut sujet qu'une imitation de l'antique, il composa, sur cette fameuse défense et la retraite de Charles-Quint, un grandiloquent poème, « traduit en partie de Tyrtée

poète grec », ce qu'il signale comme un attrait, sans se douter que trois mots gravés sur la médaille du siège étaient plus émouvants dans leur brièveté que tout son pastiche : « Hæc tibi Meta », juste et spirituelle réplique à l'« Ultra » de la devise impériale.

Grâce à ses patrons, Ronsard reçut, à partir de 1553, un certain nombre de cures et de bénéfices ecclésiastiques, « en commende », système qui avait pris, après le concordat de 1516, un immense développement et selon lequel le meilleur du revenu allait à un laïque censé protéger la cure ou l'abbaye, et le reste à un religieux remplissant les devoirs de la fonction. Les biens d'Église récompensèrent ainsi des mérites qui n'étaient pas toujours fort édifiants, ceux de Pierre de Bourdeille, par exemple, abbé de Brantôme, ceux de Primatice, un de ces peintres étrangers jalousés par les poètes, dont plusieurs fresques à Fontainebleau furent détruites depuis pour cause d'obscénité, ou ceux encore de Larivey, le plus licencieux de nos dramaturges. Racine fut, en son temps, prieur de l'Épinay.

Trois prieurés surtout comptent dans la vie de Ronsard, parce que c'est là que, de plus en plus, il aima vivre, composa ses vers et se sentit chez lui : le prieuré de Saint-Gilles de Montoire, en Vendômois, dont la sombre chapelle du XIe siècle, aux antiques fresques représentant le Christ, le chevalier « Castitas », le chevalier « Prudentia », subsiste encore, celui de Saint-Côme-en-l'Ile, sur la Loire, près de Tours, obtenu en 1565, vaste établissement dans les ruines romanes duquel tout un hameau est mainte-

nant logé, ce même îlot, rattaché aujourd'hui à la rive, où s'était donnée six ans plus tôt la « noce gentille » et où Ronsard était venu voir danser Marie, et Baïf, Francine ; enfin en 1566 le charmant Croixval, pittoresque, écarté, silencieux, remontant au XII siècle, caché avec son vieux puits et ses fleurs en un repli de la forêt de Gâtine.

Ronsard était en outre, depuis la dernière année du règne d'Henri II, aumônier ordinaire du roi, avec pension de 1 200 livres. Il garda jusqu'à sa mort ces fonctions qui nécessitaient sa présence auprès du roi trois mois par an, lui valaient d'avoir « bouche à cour », c'est-à-dire prendre « son repas ordinaire en l'hôtel du roi », et pas plus que les autres n'imposaient la prêtrise. Les protestants accusèrent plus tard l'auteur de tant de vers d'amour d'être devenu prêtre. Il n'en existe pas la moindre preuve valable, il l'a toujours nié et nous pouvons l'en croire. Mort dans les idées les plus pieuses, il eût sûrement proclamé le fait, à la fin du moins, s'il eût été réel. Quant aux fonctions d'aumônier, elles ont été décrites tout au long par Guillaume du Peyrat, aumônier d'Henri IV, et nous savons exactement par lui ce que Ronsard avait à faire : « L'aumônier servant », c'est-à-dire servant son quartier, « se trouve de bon matin au Louvre ou ailleurs où Sa Majesté a couché et entre au cabinet du Roi, où il attend que l'habillement entre en la chambre et que le Roi se lève. Soudain que le Roi est habillé, s'il prie Dieu en son oratoire, il lui présente le carreau de velours sur lequel il s'agenouille. » Il prie à côté du roi, prend ses ordres pour la messe et les

transmet « au clère de la chapelle qui est tenu de l'attendre dans l'antichambre ». A la messe, il présente au roi ses heures et le roi lui baille à garder son chapeau et ses gants. Il distribue à la sortie les aumônes du roi « par quarts d'écus ». Rien en tout cela ne supposait la prêtrise, à la différence des fonctions de confesseurs ou chapelains. Ces derniers, au nombre de huit, « servent par quartiers » et disent devant le roi « les basses messes de l'oratoire ».

III

Après douze années d'un règne qui avait valu à la France, Boulogne, Metz, Calais, et pour un temps,

La belle île de Corse enlevée aux Génois,

Henri II était mort, le 10 juillet 1559, de la blessure reçue aux joutes pour les mariages de sa sœur Marguerite, la « Pallas de France » et protectrice de Ronsard, avec le duc de Savoie, et de sa fille Élisabeth avec Philippe II, roi d'Espagne. Le poète publiait, au milieu du deuil universel, les chants de liesse qu'il avait préparés pour la paix que scellaient ces unions. La partie éclatante du siècle était finie, celle où, avec tous leurs revers, les Français avaient vaincu à Ravenne, Marignan, Cerisoles, avaient forcé le Pas de Suse, conquis les Trois Évêchés, défendu Metz et pris Calais. La France avait été gouvernée par

des hommes, elle allait maintenant l'être par une femme et des enfants. Catherine et ses fils, les trois derniers Valois, instruits, courageux, mais dégénérés, François II, époux de Marie Stuart à quatorze ans, mort à seize, après un an de règne ; Charles IX, roi à dix ans, mort phtisique à vingt-quatre ; Henri III, roi des mignons, assassiné en 1589.

Les tristesses de la guerre de Cent Ans recommencent. Les bûchers allumés dès 1525, les massacres inaugurés dès 1544, avec l'horrible boucherie de Mérindol et Cabrières, les jugements de la « chambre ardente » n'ont pu avoir raison des protestants, dans un âge de libre examen, de curiosités déchaînées, d'individualisme poussé à l'extrême. Dans le royaume s'étaient multipliés ces « guerriers perpétuels » dont parle La Noue, aimant les querelles pour les querelles et la guerre pour la guerre, indifférents aux causes et conséquences des troubles, batailleurs et duellistes, « tout à eux, tant ils s'aimaient », comme dit, avec éloge, Brantôme, de son propre père, tout prêts pour toute guerre civile. Poussés d'un même esprit, catholiques et protestants jugent servir le Dieu de charité en égorgeant quiconque ne pense pas comme eux. Sur la nécessité de châtier les hérétiques, tous sont d'accord : chaque religion a les siens et ce sont tous les sectateurs de l'autre : des Adrets pend les catholiques et Monluc les protestants ; Calvin publie en 1554 sa *Defensio... ubi ostenditur hæreticos jure gladii coercendos esse.* Les protestants ont pour chefs les Coligny et les Bourbons, surtout le prince de Condé, oncle du futur Henri IV ; les catholiques, les Guises, Mont-

morency, la régente. En vain l'admirable Michel de L'Hôpital, chancelier du royaume, prêche la tolérance, la paix et rédige la fameuse ordonnance de 1561, aussi impuissant que Turgot à la veille de la Révolution. Ni tolérance, ni pitié; c'est une tuerie générale. En 1562 commence la première des huit Guerres de Religion, dont la dernière durait encore lorsque Ronsard mourut. Dès le lendemain de la première, le soldat-diplomate Castelnau, une des belles figures du siècle, ami de Ronsard qui lui dédia en 1563 le troisième livre de ses *Nouvelles Poésies*, trace le lamentable tableau de l'état de la France : « Les villes et les villages, en quantité inestimable, étant saccagés, pillés et brûlés, s'en allaient en déserts; et les pauvres laboureurs, chassés de leurs maisons, spoliés de leurs meubles et bétail, pris à rançon et volés aujourd'hui des uns, demain des autres, de quelque religion ou faction qu'ils fussent, s'enfuyaient comme bêtes sauvages, abandonnant tout ce qu'ils avaient, pour ne demeurer à la miséricorde de ceux qui étaient sans merci. Et le pis était qu'en cette guerre les armes que l'on avait prises pour la défense de la religion anéantissaient toute religion... Les églises étaient saccagées et démolies... et ce qui avait été bâti en quatre cents ans était détruit en un jour, sans pardonner aux sépulcres des rois et de nos pères ». Les catholiques jettent au vent les cendres des Bourbons à Vendôme, les protestants violent la tombe de Louis XI à Notre-Dame-de-Cléry et jouent avec son crâne à la « courte boule » ; ils crèvent les vitraux, abattent les statues et s'acharnent sur le « Trépassement de la

Vierge », chef-d'œuvre de Michel Colombe à Tours. C'est deux ou trois têtes à faire tomber, avait-on assuré à Charles IX, et à Paris seul il en tombe deux mille, le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy. Charles languit deux ans et meurt, répétant dans ses derniers jours : « Que de sang » !

« La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre », a dit Lamartine ; le poète qui n'est que poète et se désintéresse des luttes de son temps n'est qu'une « espèce de baladin... qu'on aurait dû renvoyer avec les bagages parmi les musiciens de l'armée ». Ronsard, fils de soldat et destiné d'abord aux armes, n'était pas homme à vivre en simple musicien. Peu de poètes se sont plus étroitement associés aux espoirs, joies et peines de leur pays. Quand la maladie l'avait contraint d'adopter la carrière des lettres, il y avait été encouragé par la pensée que, « d'honorer son langage », c'était comme de reculer par les armes les frontières nationales :

> Par ces deux points s'augmente la patrie.

Son sentiment pour le pays se confond beaucoup moins qu'on ne le répète parfois avec son sentiment de fidèle sujet pour son roi. La France est à ses yeux une entité à part, qui lui est chère en elle-même et lui est source d'inspiration. Il prie pour elle comme pour le roi, mais sans confondre l'un avec l'autre.

> Garde, grand Dieu, la française province,
> Garde le Roi.

Le Grec, disait-il encore, chante la Grèce, l'Italien l'Italie,

Mais moi, Français, la France aux belles villes.

C'est le pays sans pareil :

Soleil, source de feu, haute merveille ronde,
Soleil, l'âme, l'esprit, l'œil, la beauté du monde,
Tu as beau t'éveiller de bon matin et choir
Bien tard dedans la mer, tu ne saurais rien voir
Plus beau que notre France.

Des maux affreux l'atteignent, souvent causés par ses fautes; elle renaît de ses cendres, elle « rejetonne »; toujours féconde, elle continue à produire des paladins, et, comme preuve, le poète associe, à ceux de jadis, les compagnons d'armes de son père, dont il avait entendu conter les hauts faits dans son enfance, au foyer de la Poissonnière :

Roland, Renaud et Charlemagne aussi,
Lautrec, Bayard, Trémouille et La Palice.

Son ami Chasteigner a été tué au siège de Thérouanne, il l'en félicite : il est mort « pour sauver sa patrie », « pour l'honneur de France ». De telles fins seules justifient la guerre, car, sauf dans ses poèmes d'apparat, Ronsard ne cache pas qu'en son âme il est pour la paix. Son cœur saigne à la vue du malheur des humbles. De ce même Henri, dont il a loué les prouesses, il loue mieux encore la miséricorde :

Car tu n'es pas cruel et ta royale main
Ne se réjouit point du pauvre sang humain.

Ce fut la pitié qui, lors des grandes tempêtes, lui mit la plume à la main et inspira au chantre de

Cassandre, Sinope et Marie, ces extraordinaires Discours et Remontrances qui révélèrent à d'Aubigné sa voie :

> Voyant le laboureur tout pensif et tout morne,
> L'un traîner en pleurant sa vache par la corne,
> L'autre porter au col ses enfants et son lit,
> Je m'enfermai trois jours, refrogné de dépit,
> Et prenant le papier et l'encre, de colère,
> De ce temps malheureux j'écrivis la misère.

Il composa ainsi, coup sur coup, le *Discours des Misères de ce temps* (auquel répondait, la même année, un *Contre Discours des Misères*), puis la *Continuation du Discours*, enfin la *Remontrance au Peuple de France*, publiés tous trois lors de la première guerre civile, en 1562, le dernier de ces poèmes avec la date de 1563.

Depuis quelques années l'insurrection était imminente. En attendant un recours aux armes les protestants s'efforçaient de gagner des partisans et d'agir sur l'opinion publique, déjà puissante, par d'innombrables petits livres, pleins de verve railleuse, imprimés d'ordinaire à Genève et introduits en France par contrebande. Les catholiques avaient longtemps dédaigné ces écrits populaires, mais la cause des réformés progressait et l'on s'émut au camp des lettrés. Des Autels, fidèle à son rôle de précurseur, écrivit, dès 1559, une *Remontrance au peuple français*, suivie, l'année d'après, d'une *Harangue* au même peuple où, allant à l'autre extrême, il ne réclamait, comme contrepoison au libre examen, rien moins que la soumission aveugle au roi, quel qu'il pût-être, fût-il « Scythe barbare

et plein de telonie », à plus forte raison s'il s'agissait de rois de « race céleste », descendants d'Hercule, et en même temps « très chrétiens », comme ceux de France.

Ronsard approuva fort, non la thèse, mais la fin du silence, et dans une élégie à des Autels (1560), qui est en réalité le premier de ses Discours, il loua l'idée de répondre à l'ennemi et à ses livres par « la voix », par « vives raisons » et non par un violent recours aux « canons et harnois » :

Il faut, en disputant, par livres le confondre,
Par livres l'assaillir, par livres lui répondre.

Les torts des adversaires, qui ont le cœur allemand, anglais, genevois, sont criants, et il les énumère :

Ils faillent de laisser le chemin de leurs pères,
Pour ensuivre le train des sectes étrangères;
Ils faillent de semer libelles et placards...
Ils faillent de penser qu'à Luther seulement
Dieu se soit apparu...
Or nous faillons aussi.

Remarquable retour sur soi : indispensable, pense Ronsard, car il ne s'agit pas de louer un parti, mais de le sauver, et le pays avec lui. Du même style âpre, dans ces beaux alexandrins dont on n'avait jamais fait un tel usage et qu'il plie au sarcasme, à l'éloquence, à l'émotion religieuse, il apostrophe ses coreligionnaires :

Mais que dirait saint Paul, s'il revenait ici,
De nos jeunes prélats qui n'ont point de souci
De leur pauvre troupeau, dont ils prennent la laine,
Et quelquefois le cuir; qui vivent tous sans peine,

Sans prêcher, sans prier, sans bon exemple d'eux,
Parfumés, découpés, courtisans, amoureux?...

Que dirait-il de cette Église, « jadis fondée en humblesse d'esprit »,

Pauvre, nue, exilée, ayant jusques aux os
Les coups de fouet sanglants imprimés sur le dos,
Et la voir aujourd'hui, riche, grasse et hautaine,
Toute pleine d'écus, de rente et de domaine,
Ses ministres enflés, et ses papes encor
Pompeusement vêtus de soie et de drap d'or?

La vraie guerre cependant, avec « canons et harnois », ne pouvait tarder. Le 19 décembre 1562, la première bataille des guerres civiles, et l'une des plus sanglantes, donnait, à Dreux, l'avantage aux catholiques, six mille morts restant sur la place; au siège d'Orléans, où Coligny s'était retiré, François de Guise, le défenseur de la patrie, tombait assassiné par un protestant.

L'horreur et l'indignation grandissaient; il fallait répondre à la fois par le livre et par les armes; ainsi fit Ronsard, « gentilhomme de courage », écrivait d'Aubigné, « à qui les vers n'avaient pas ôté l'usage de l'épée », et qui prit part à quelques courses, aux environs d'Évaillé dont il possédait la cure en commende; il essuya quatre ou cinq coups d'arquebuse, mais de mauvais tireurs qui le manquèrent; surtout il publia ses Discours, de plus en plus éloquents et violents à mesure que les désordres s'aggravaient.

Le premier gardait encore des traces d'optimisme; dès la *Continuation* le ton change; ce ne sont plus des généralités, mais des imprécations directes contre les rebelles, nommés un par un, avec liste de

leurs méfaits, et la fameuse apostrophe à de Bèze :

> Ne prêche plus en France une évangile armée,
> Un Christ empistolé tout noirci de fumée,
> Portant un morion en tête, et dans sa main,
> Un large coutelas rouge de sang humain.

Le Christ n'est « que concorde », les réformés ne sont que division.

> Si bien que ce Luther, lequel était premier,
> Chassé par les nouveaux, est presque le dernier,
> Et sa secte qui fut de tant d'hommes garnie,
> Est la moindre de neuf qui sont en Germanie.

Aussi orgueilleux que les plus orgueilleux prélats, les docteurs de ces sectes diverses parlent en conseillers et secrétaires de Dieu :

> Ils ont la clef du ciel et y entrent tout seuls,
> Ou qui veut y entrer il faut parler à eux.

Mais la mesure est comble, l'avenir de la France est mis en jeu, comme celui de la religion héréditaire, par les méfaits de ces « reniés Français » qui ne répandent plus leurs doctrines par sermons et libelles, mais « par fer et par feu, par plomb, par poudre noire ». Il faut leur répondre de même et non plus « par la voix » ; ils veulent nous détruire, détruisons les. Le plus remarquable est qu'au milieu de ces violences Ronsard demeure clairvoyant et reconnaît, non seulement qu'il y a de mauvais catholiques, mais ce qui alors était plus méritoire, qu'il y a de bons protestants :

> Au reste je ne nie
> Qu'on ne puisse trouver dans leur tourbe infinie,
> Quelque homme juste et droit qui garde bien sa foi.

Et il recommence le procès de ses propres coreligionnaires, suppliant les princes et la reine-mère d'exclure des « dignités plus hautes » ces « importuns », ces « harpies », ces « éponges de cour », et de réaliser sans retard cette réforme intérieure de l'Église souhaitée par tous les fidèles de bonne foi et si nécessaire que, comme il le révèle, il avait incliné dans sa jeunesse vers le protestantisme, croyant que c'était de ce genre de réforme qu'il s'agissait. Elle est plus indispensable que jamais; se tournant en pensée vers les prélats français assemblés pour se rendre au concile de Trente, il les adjure d'y pourvoir :

O vous, doctes prélats, poussés du Saint-Esprit,
Qui êtes assemblés au nom de Jesus-Christ,
Et tâchez saintement, par une voie utile,
De conduire l'Église à l'accord d'un concile,
Vous-mêmes, les premiers, prélats, réformez-vous!
Et comme vrais pasteurs faites la guerre aux loups;
Otez l'ambition, la richesse excessive,
Arrachez de vos cœurs la jeunesse lascive,
Soyez sobres de cœur et sobres de propos...
Fuyez la cour des rois...
Allez faire la cour à vos pauvres ouailles.

C'est toutefois par un appel au Dieu vengeur de la Bible et non au Dieu d'amour de l'Évangile que Ronsard conclut, en vers tels que notre littérature n'en comptait encore point de semblables et qui, par l'énergie et l'ampleur de la période poétique, font songer à Corneille :

Dieu tout grand et tout bon, qui habites les nues
Et qui connais l'auteur des guerres advenues [1],

1. Certainement Coligny et non Condé.

Dieu qui regardes tout, qui vois tout et entends,
Donne, je te supplie, que l'herbe du printemps
Si tôt, parmi les champs, nouvelle, ne fleurisse,
Que l'auteur de ces maux au combat ne périsse...
Donne que de son sang il enivre la terre,
Et que ses compagnons, au milieu de la guerre,
Renversés à ses pieds, haletants et ardents,
Mordent dessus le champ la poudre entre leurs dents,
Etendus l'un sur l'autre; et que la multitude
Qui s'assure en ton nom, franche de servitude,
De fleurs bien couronnée, à haute voix, Seigneur,
Tout à l'entour des morts, célèbre ton honneur,
Et d'un cantique saint chante de race en race,
Aux peuples à venir, tes vertus et ta grâce.

Beaux vers, mais quelle belle parole aussi dans la prose évangélique : « Aimez-vous les uns les autres » !

Les attaques du « Prince des Poètes français », si écouté dans tout le pays et même toute l'Europe, irritèrent au plus haut point les protestants qui, en partisans du libre examen, tenaient fort à l'opinion publique. Les répliques se multiplièrent. Ronsard eût souhaité que quelque chef illustre du parti adverse, un de Bèze, comme lui gentilhomme et lettré, parût dans la lice, mais il n'eut affaire qu'à de médiocres insulteurs, combattant sous le masque, ne donnant pas leur nom, ni celui de leurs imprimeurs. Il crut seulement pouvoir en identifier un ou deux, et en particulier Grévin, dont il venait tout justement de présenter, en 1561, le *Théâtre* au public. Les attaques sournoises de ce « jeune droguer » (Grévin était médecin) lui causèrent une vive peine; il rompit avec lui et ne se réconcilia jamais : « J'ôte Grévin de mes écrits ».

L'année 1563 vit éclore en foule les pamphlets protestants contre Ronsard, vers et prose. « Vous

donc, quiconque soyez, écrivait-il à ses adversaires, qui avez fait un Temple contre moi, un Enfer, un Discours de ma vie, une Seconde réponse, une Apologie, un Traité de ma noblesse, un Prélude, une fausse Palinodie en mon nom, une autre Tierce réponse, mille odes, mille sonnets et mille autres fatras qui avortent en naissant, je vous conseille, si vous n'en êtes saouls, d'en écrire davantage ». Nous n'avons que quelques échantillons de ces factums dont beaucoup demeurèrent en manuscrit, « muettes copies, disait Ronsard, épandues secrètement de main en main[1] ». Ils sont bourrés d'injures et de lourdes et indécentes bouffonneries : Ronsard est un âne qui ne sait que « braire », un « pourceau », un ivrogne, un « lourdaud vanteur », une « grande bête » ; il est vieilli, « malade de la tête », sans aucun talent depuis « sa prêtrise » ; tout le monde se rit de lui et de sa Muse à la « trogne maussade », il a fait « un dieu de sa panse », et il a fait bien pire encore. Nul mérite littéraire dans aucune de ces diatribes, et là aussi le poète voyait une manière d'insulte : lui répondre, à lui, dans ce style! à quoi donc avaient servi ses enseignements? Il prend la peine de disséquer, au point de vue grammatical, un sonnet contre lui (celui où le mot Pléiade figure pour la deuxième fois dans les lettres françaises), montrant par là, comment il eût pu jouer au Malherbe s'il avait voulu, et il adresse aux « rimasseurs » qui l'attaquent, mauvais élèves d'un bon maître, l'apostrophe si souvent citée, mais à tort,

1. Plusieurs spécimens à la Bibliothèque Nationale, notamment dans le ms. Fr. 22560.

comme écrite à l'intention de tous les poètes contemporains :

> Vous êtes tous issus de ma Muse et de moi;
> Vous êtes mes sujets, je suis seul votre roi [1].

Il réfuta ses adversaires, en vers, dans sa *Réponse de Pierre de Ronsard, gentilhomme Vendômois, aux injures et calomnies de je ne sais quels Prédicants et Ministres de Genève*, dont il parut deux éditions en 1563, et en prose dans son *Épître par laquelle l'Auteur répond succinctement à ses calomniateurs*, publiée plus tard la même année. La *Réponse*, de plus de onze cents alexandrins, écrite de verve au lendemain de l'assassinat du duc de Guise, est de grande importance dans l'œuvre de Ronsard, par son ampleur, son éloquence, son intérêt biographique et historique, son extraordinaire sincérité. Quantité d'événements et de gens y sont représentés au naturel, mais nul plus au vrai, en une confession plus franche, que Ronsard lui même. Dépositaire de biens d'Église? certes : moins toutefois qu'il ne voudrait. Prêtre, futur évêque? non; s'il était prêtre, il serait déjà évêque. Poète, admirateur des anciens? oui, avec passion, et courtisan des Muses, d'Apollon et des dieux. Ami des femmes, amoureux de l'amour? certes oui, et de tout temps. Croyant quand même et chrétien de cœur? de tout temps aussi.

Il est si peu disposé à voiler ses penchants qu'il

1. Ces « poétastres, rimasseurs et versificateurs » se « sentent offensés », disait peu après Ronsard dans son *Épître* en prose, de la fin de 1563, « de quoi je les ai appelés apprentis et disciples de mon école » ; or tel d'entre eux (Grévin?) « m'a lu, relu, noté par lieux communs et observé comme son maître », m'avant « appris par cœur ».

les montre tous à la fois, en leurs contradictions, comme ils existaient dans son cœur et dans sa vie, sans rien voiler par pudeur ou atténuer par intérêt de polémique. Gardant, malgré l'indignation, sa maîtrise de lui, il ne peut s'empêcher, au milieu de ces graves discours, de rire si l'occasion s'en offre. Il n'eût pas eu plus franc parler si, au lieu d'un adversaire, il se fût adressé à un ami. Son histoire du bouc de Jodelle, avec l'appel aux Muses qui la précède, est contée d'aussi bonne humeur que s'il l'avait écrite pour le gros Bergier de Montembœuf; sa description de sa propre personne, la tête émergeant d'une chape, comme celle d'un escargot de sa coquille, n'est pas moins gaie. Il s'y amuse lui-même, et au lieu que ce soit en passant, il regarde à loisir son escargot, et le fait promener dans ses vers, aussi peu pressé lui-même en sa course que le « guerrier de jardins ».

Accusé de mal vivre, il va déclarer au vrai ce qu'il en est, et sans se préoccuper de concilier ses deux vies, trouvant apparemment naturel de les mener de front, il trace, comme s'il posait devant un miroir, le portrait de Ronsard homme du monde et de Ronsard homme d'Église. Le Ronsard qui est du siècle donne à l'étude ses matinées qu'il commence à l'aube, « composant et lisant quatre ou cinq heures » et fermant sa porte aux fâcheux. Il se rend un moment à l'église, fait « sobre repas », et la partie sérieuse de la journée est finie. Dans l'après-midi il se livre à de longues promenades « par les lieux solitaires et cois ». Ou bien, dit-il, s'il fait mauvais,

Je cherche compagnie et je joue à la prime (cartes),
Je voltige, je saute et je lutte ou j'escrime,
Je dis le mot pour rire et, à la vérité,
Je ne loge chez moi trop de sévérité.
J'aime à faire l'amour, j'aime à parler aux femmes,
A mettre par écrit mes amoureuses flammes;
J'aime le bal, la danse et les masques aussi,
La musique et le luth ennemi du souci.

Ne pas attacher du reste, et c'est sa seule précaution oratoire il prit plus tard celle de supprimer quatre de ces vers dont on avait abusé contre lui, trop d'importance à de simples propos amoureux, à tels ou tels poèmes composés en gaieté, « en riant », et que ce serait folie ou malice de prendre à la lettre :

Ainsi tu penses vrais les vers dont je me joue?...
En riant je compose.

En pendant, le Ronsard homme d'Église, qui n'était pas encore prieur commendataire, mais était titulaire d'une stalle de chanoine au Mans, et qui, en temps voulu, vêtait le surplis, la chape, l'aumusse :

Je ne perds un moment des prières divines;
Dès la pointe du jour je m'en vais à matines,
J'ai mon bréviaire au poing, je chante quelquefois,
Mais c'est bien rarement, car j'ai mauvaise voix.

Répondant à l'accusation de paganisme et d'athéisme, il formule son Credo, et c'est encore, par sa fermeté et son accent, un morceau sans analogue dans la littérature française antérieure. Il croit en ce Christ qui vint sur terre sauver les hommes,

Et sans péché porta de nos péchés la peine;
Publiquement au peuple en ce monde prêcha...
Et sans conduire aux champs ni soldats ni armées,
Fit germer l'Évangile aux terres Idumées.

Il fut accompagné de douze seulement,
Mal logé, mal vêtu, vivant très pauvrement,
Bien que tout fût à lui de l'un à l'autre pôle...
Aux morts il fit revoir la clarté de nos cieux...
Il arrêta les vents, il marcha sur les ondes,
Et de son corps divin, mortellement vêtu,
Les miracles sortaient, témoins de sa vertu.

Contre la sincérité d'un tel Credo, plusieurs fois affirmé au cours de la polémique, et qui n'était que la répétition de celui de l'*Hymne de la Mort* (1555) —

Beaucoup, ne sachant point qu'ils sont enfants de Dieu,
Pleurent avant partir, et s'attristent au lieu
De chanter hautement le péan de victoire,
Et pensent que la Mort soit quelque bête noire
Qui les viendra manger

les protestants s'étaient élevés avec vigueur, faisant de Ronsard un athée, un païen, un sacrificateur de boue, et dénonçant le ton dans lequel il avait écrit son poème religieux le plus célèbre, l'*Hercule chrétien*, dédié au cardinal de Châtillon en 1555, où mythologie et religion sont si étrangement associées. Mais c'était oublier, et plus d'un moderne a fait de même, qu'un tel mélange n'avait rien alors de singulier et était au contraire d'usage courant, en art comme en littérature, par tout pays et chez les poètes de toute religion : c'était orner et honorer le sujet, le traiter en artiste. Les puritains anglais Giles Fletcher et George Wither prenaient des libertés tout aussi grandes. Marot, dont on sait les tendances protestantes, avait représenté le Dieu des chrétiens « sous la personne de Pan, dieu des bergers ». Si nous sommes surpris de voir Ronsard découvrir dans les travaux d'Hercule une préfigura-

tion de ceux du Christ, il ne faut pas oublier que les mêmes travaux faisaient, aux mêmes fins, le principal ornement du célèbre jubé érigé en 1533 par l'évêque et ambassadeur Jean de Langeac dans la cathédrale de Limoges.

Cette guerre « par livres » sévit deux ans, se calma, et Ronsard put croire un moment à une paix définitive pour lui comme pour le reste du royaume :

> Morts sont ces mots papaux et huguenots :
> Le prêtre vit en tranquille repos,
> Le vieil soldat se tient à son ménage,
> L'artisan chante en faisant son ouvrage.

Mais ni lui-même, ni le royaume de son vivant, ne devaient voir « reluire le vieil siècle d'Astrée ». Plus tolérant avec les années, pardonnant à Florent Chrestien, un de ses insulteurs avérés, il déconseilla de plus en plus les mesures de rigueur et plus d'une fois rendit encore hommage à la sincérité et au savoir des meilleurs d'entre ses adversaires :

> Je ne dis pas que maint et maint ministre
> Ne soit savant, ne fasse honneur au titre,
> Qui pour leur secte ont doctement écrit.

La vraie paix cependant ne vint jamais. Pour le peiner, ses anciens ennemis réimprimèrent, à la veille de sa mort, ses *Folâtries*, pendant que lui, dans des vers posthumes, marquait son horreur pour les « mensonges des nouveaux fols », comme il avait exprimé, dès ses débuts de 1550, son aversion pour ce qu'il appelait leurs « sectes dissolues ».

IV

« Il est aussi peu en la puissance de toute la faculté terrienne », écrivait, en 1575, l'Estoile, à la première page de ses Mémoires, « d'engarder la liberté française de parler, comme d'enfouir le soleil en terre ou l'enfermer dedans un trou ». Ni l'étiquette naissante, ni le poids des idées traditionnelles, ni la crainte des disgrâces ou des bûchers n'empêchèrent, au cours du siècle, Rabelais, Calvin, Montaigne, d'Aubigné et Ronsard même, tout poète de cour qu'il était, de dire ce qu'ils pensaient. « Aumônier et conseiller » des rois, Ronsard les conseille parfois sur un ton qu'après toutes nos révolutions nul écrivain n'oserait employer, aujourd'hui, en public surtout, vis-à-vis d'un chef d'État dont il serait l'ami. Sur le trône de France un enfant était assis. Que serait cet enfant? l'avenir du pays en dépendait. Sa mère, en attendant, gouvernait le royaume et lui. Mère « ardente en son courage », disait Ronsard, comme elle avait été épouse aimante, Catherine n'avait qu'une idée : maintenir l'État uni sous la sujétion de ses fils, indifférente aux moyens à un degré qui eût ravi son compatriote Machiavel. Tolérance ou intolérance, fêtes ou massacres, c'est tout un pour elle, ce ne sont que des moyens; si les premiers manquent leur effet, les seconds seront essayés; il n'y a que le but qui compte.

Les premiers vers adressés par Ronsard à l'enfant

couronné. Charles IX, qui allait régner quatorze ans, débutent ainsi :

> Sire, ce n'est pas tout que d'être Roi de France :

et non sans assaisonner ses leçons des indispensables prédictions flatteuses, le poète tient au prince un très rude langage. Qu'il travaille et s'instruise, c'est peu que d'être habile aux exercices et d'apprendre la guerre :

> Les rois les plus brutaux telles choses n'ignorent.

C'est le savoir, par-dessus tout, qui importe, l'habitude de la réflexion, la connaissance des hommes, l'aptitude à gérer les affaires par soi-même, et non par « un commis ». Si vous voulez « vous garder sans archers de la garde », c'est-à-dire éviter la perpétuelle appréhension de l'assassinat, faites-vous aimer de vos sujets, ne les rançonnez pas de tailles, soyez compatissant, vous êtes fait de même boue qu'eux :

> Car comme notre corps votre corps est de boue.

Nul, sur terre, ne peut châtier un roi, mais Dieu le peut :

> Or, Sire, pour autant que nul n'a le pouvoir
> De châtier les rois qui font mal leur devoir,
> Punissez-vous vous-même, afin que la justice
> De Dieu qui est plus grand vos fautes ne punisse.

A ces débuts succéda, entre le poète et le roi, une étroite amitié, jamais démentie. Avec son esprit ouvert, sa bonne grâce, son goût pour les arts et la poésie, son habileté à la chasse et aux exercices

physiques, si importants aux yeux de Ronsard, aspirant lui-même au renom

Qui s'acquiert par la plume et par l'encre animée,

laissant un traité sur la chasse, versifiant, capable même de prendre au sérieux Francus, le jeune Charles avait tout ce qui pouvait plaire au poète vieillissant, qu'attendrissait encore la pensée des dangers entourant son maître. Jamais Ronsard ne fut mieux en cour, mieux écouté, choyé, récompensé, encouragé à écrire. C'est « grand heur », disait Marguerite de Savoie à son neveu le roi de France, « d'avoir durant votre règne un tel personnage auprès de vous, car à la vérité c'est le premier de notre temps ». Charles écrivait, en 1570, au cardinal-infant de Portugal, afin d'obtenir la croix de l'ordre du Christ pour son poète, « personnage très excellent en savoir et qui nous a fait de grands et signalés services en l'honneur de nous et de la république française ». Ronsard est le « poète français du Roi », comme on lit dans un des reçus de sa pension d'aumônier, 8 octobre 1563. Il est associé aux deuils comme aux fêtes, nombreux les uns et les autres. Dans cet extraordinaire voyage de plus de deux ans, du 24 janvier 1564 au 1er mai 1566, organisé pour montrer au prince, « ses bons et loyaux sujets et pour soi donner à connaître à eux », comme dit Abel Jouan qui en a laissé le récit, Ronsard qui assista à une partie des réjouissances, fut largement mis à contribution. La paix protestante signée à Amboise en 1563 et la paix anglaise à Troyes en 1564, Catherine comptait que tant de fêtes où tout

le monde viendrait, Guises et Bourbons, éteindraient les discordes, et ce fut une interminable succession de bals, comédies, joutes, entrées solennelles, visites de monuments romains à Saint-Remi, Nîmes, Arles, Saintes, avec danses de belles filles du pays dans les costumes du lieu, pèlerinage à la Sainte-Baume qui est, comme on sait, le lieu « où sainte Madeleine faisait pénitence », combats de taureaux, passage de défilés « très fâcheux », de ponts « très fâcheux », et vers de Ronsard à Fontainebleau, Troyes, Bar-le-Duc, Bayonne, cartels, mascarades, bergerie, pour que le souvenir de ce royal tour de France se grave dans les esprits et aille à la postérité.

Toute à son premier moyen, Catherine expérimentait l'effet des largesses, des festivités, des sourires. La poésie était une des splendeurs dont elle comptait charmer le royaume et Ronsard était si célèbre, à l'étranger comme en France, que, pour se mieux concilier la reine d'Angleterre, elle fit réunir par le Prince des poètes français toutes ses récentes poésies de commande en un recueil dédié à Élisabeth. C'est le beau volume, *Élégies, Mascarades, Bergerie*, de 1565, dont l'exemplaire « pour Mr. de Fictes », Trésorier de l'Épargne, est à la Bibliothèque Nationale, avec des corrections, à ce que je crois, de la main de l'auteur. Dans l'épître liminaire en prose, Ronsard faisait comprendre à Élisabeth qu'il agissait par ordre de Catherine ; et très certainement par ordre de celle-ci, bien faite pour suggérer de telles attentions, il célébrait dans ses vers, outre l'incomparable reine, belle à rendre la Cyprine jalouse, « Mylord Robert Du-Dlé comte de

L'Encestre », comme il appelait Leicester, « ornement des Anglais... merveille du monde ». Élisabeth fut ravie : elle envoya, en reconnaissance pour la paix, la Jarretière à Charles IX, et pour le volume, un diamant à Ronsard.

Dans ses vers de fête, cartels, mascarades, à-propos divers, Ronsard a recours à la fois aux dieux de l'Olympe et aux chevaliers de roman, Jupiter, Vénus, Mercure, et aussi la fée Urgande, le roi-géant fils d'Arcalaüs et autres personnages des *Amadis*. Les défis, les promesses de ces chevaliers, la protection qu'ils accordent aux demoiselles malheureuses, leurs châteaux enchantés, la vie errante qu'ils mènent,

Accompagnés d'un nain cherchant leurs aventures,

font songer à la *Reine des Fées* du compatriote d'Élisabeth, Spenser : et bien qu'il ne s'agisse que de vers de commande pour des fêtes d'un jour, Ronsard en écrit, ne pouvant faire autrement, où se retrouve la main du vrai poète qu'il était.

La *Bergerie*, très spécialement écrite par ordre, fut représentée, au cours du voyage, par les princes mêmes à qui s'adressaient les leçons dont elle est pleine : Orléantin, le duc d'Orléans ; Guisin, Henri de Guise ; Navarrin, le futur Henri IV. C'est, sous couleur d'églogue, et à la manière dont on entendait l'églogue, une pièce toute politique, faite pour enseigner l'amour de la paix et de la concorde, écrite en style harmonieux par un poète très maître de sa langue, grand admirateur de Virgile et de Sannazar, qui excelle aux descriptions de l'âge d'or, à l'éloge

passionné de sa patrie et non moins aux conseils de sage gouvernement, réitérés avec l'approbation de la reine, mais avec une vigueur toute ronsardienne, au jeune Carlin, « de tant de pasteurs maître », le petit roi Charles IX :

> Porte dessus le front la honte de mal faire,
> Aux yeux la gravité et la clémence au cœur,
> La justice en la main, et de ton adversaire,
> Fût il moindre que toi, ne sois jamais moqueur.

La cour étant arrivée, le 20 novembre 1565, au Plessis-lez-Tours, l'ancienne demeure de Louis XI, dont quelques restes se voient encore, le roi, sa mère, le duc d'Anjou futur Henri III, s'en furent visiter Ronsard, alors en son prieuré de Saint-Côme tout voisin. Le Prince des poètes fit les honneurs du lieu aux grands de ce monde, leur offrit des fruits et des melons d'un jardin dont il était fier et commémora cette rare circonstance en sonnets où la gratitude ne lui fait pas oublier qu'il est, en vérité, le Prince des poètes. « Vous n'êtes pas », disait-il au frère du roi,

> Vous n'êtes pas en ces palais de France,
> Chez les seigneurs richement habitants,
> Qui de plaisants et divers passetemps
> Vous ont montré toute magnificence.
> Voici le lieu des peuples séparé,
> Mal accoutré, mal bâti, mal paré :
> Et toutefois, les Muses y demeurent.

Tout le règne ces relations amicales durèrent, mêlées de tendresse de la part de Ronsard, de respect pour cet « esprit grand et haut » de la part du roi qui le lui signifiait en vers pas mal tournés,

auxquels le poète répondait. Ronsard lui en adressait d'autres encore, de toute sorte, où paraît leur intimité; de comiques sur ses chiens, sa « Courte sans queue et sans oreilles », d'affectueux pour sa fête, la Saint-Charlemagne, d'émus sur le vif sentiment que Charles IX, à vingt ans, éprouva pour Mlle d'Acquaviva dont il se déclara cavalier servant. En quelques pièces où les beaux vers abondent, le poète s'applique à bercer et, semble-t-il, à bercer pour l'endormir, la passion naissante du roi. Il le plaisante de souffrir d'un mal commun au dernier de ses sujets, et de n'avoir pas, du moins, la consolatrice à qui un Ronsard peut demander l'oubli de ses peines, cette confidente secourable, cette amie de sa vie entière, sa plume, qui « emporte dans le vent » ses passions :

> Je lui dis mes secrets, je la trouve fidèle...
> La Muse est mon confort, qui de sa voix enchante,
> Tant son charme est puissant, l'Amour quand elle chante.

Et, au milieu de badinages parfois peu austères, toujours la note sérieuse revenant, et le refrain : ce n'est rien d'être roi, il faut être un grand, un bon roi. Quant vint la Saint-Barthélemy, plus d'un des poètes courtisans loua l'horrible massacre. Le « Poète du Roi » se tut et tout le monde entendit ce que son silence voulait dire. L'an d'après, et Charles n'ayant plus qu'une année à vivre, Ronsard lui adressait, le cœur serré, sa plus rigoureuse semonce. Elle n'était certainement pas inspirée par Catherine qu'il recommande à Charles d'honorer, mais dont il faut chasser les Italiens et arrêter les

dépenses aux Tuileries. L'heure est grave, une réforme des mœurs s'impose, « des grands jusqu'aux petits », aux juges, aux prêtres, aux soldats, à ces « dames et cardinaux », dont la cour est encombrée, et surtout au roi même : « Rompez votre sommeil » ! Par devoir, Ronsard adressa ces vers au roi ; par amitié et pitié, cette fois, il ne les publia point. A la mort de Charles, le chagrin du poète fut profond ; il pleura en vers émus, parfois cornéliens, la brève existence, troublée par les trahisons et les « civiles fureurs », de ce jeune prince né avec d'heureuses dispositions, jouet de circonstances atroces, mûri avant le temps, car, dit-il, en un vers qui aura son écho dans le *Cid*,

Les vertus nous font l'âge et non pas les années.

V

Dès la première année du règne, riche déjà de gloire, mais peu d'argent, Ronsard avait jugé le moment venu de donner une édition de ses œuvres réunies. Il la publia en quatre volumes de petit format, dans les derniers mois de 1560, chez Gabriel Buon, excellent libraire parisien qui, à dater de ce moment, devint son éditeur en titre. D'autres suivirent en 1567, 1571, 1572, 1578, 1584, six en tout avant sa mort. Il corrigeait ses épreuves avec soin, rentrait à Paris pour surveiller l'impression ; une note à la fin du premier volume de 1567 spécifie, par

exception, que les fautes dans ce tome ont été causées par « l'absence de l'auteur ». Chaque édition contenait d'ordinaire une quantité de pièces non encore publiées : les anciennes étaient classées dans un ordre nouveau ; les dédicataires de plusieurs étaient changés, ce dont on ne se faisait pas scrupule alors : Belleau transfère à Ronsard un poème dédié d'abord à Baïf, tous deux vivants. Des variantes innombrables étaient introduites dans le texte, bon nombre de pièces étaient entièrement rejetées. Le Prince des poètes français agissait vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis des grands de la terre : dans les circonstances d'apparat il prenait, comme il leur donnait, pose de dieu mythologique et il se mettait en main, à lui aussi, la boule du monde. Dans l'intimité de sa chambre d'étude, comme dans la familiarité de ses avis sérieux aux princes, il en allait différemment ; il leur disait leur fait et se le disait aussi et, comme toujours, s'empressait de mettre le public au courant.

Ce « poète orgueilleux » devenait humble alors, anxieux de mieux faire, consultant de moindres que lui : « Mon art grièvement me tourmente », avait-il dit à Grévin : écrire était pour lui une jouissance, mais qui l'usait : à suivre les Muses, il le répète souvent, il a maigri, pâli, vieilli. Jusqu'à la fin il était repris de doutes : au plus fort de sa gloire il craignait encore de n'être que « demi-poète », que cette immortalité dont il avait parlé d'un ton si assuré ne fût qu'un leurre :

Nous devons à la mort et nous et nos ouvrages :
Nous mourons les premiers : le long repli des âges,

En roulant, engloutit nos œuvres à la fin
Ainsi le veut Nature et le puissant Destin.

Le beau avant tout, avant son orgueil même; il se remettait à la tâche et à l'école, aimant toujours, écrivait-il encore en 1573, « au premier admonestement d'un homme docte, non passionné et bien versé en la poésie, recevoir toute amiable correction ». Il élague, polit, rejette et n'hésite pas, s'il croit pouvoir mieux faire, à contredire le Ronsard d'auparavant. Beaucoup de pièces sont écartées comme étant mal venues, banales, développant la même idée qu'une autre, parfois comme étant trop indécentes (sans aller jamais, il s'en faut, jusqu'à une purification complète). Des vers sont refaits en quantité, pour éviter les cacophonies, l'obscurité, les chevilles, supprimer ou diminuer les hiatus; beaucoup, nous ne comprenons pas pourquoi; de même que pas mal de pièces admirables et de ses meilleures (*la Grenouille*, le « Je veux lire en trois jours », et bien d'autres), disparaissent sans cause connue.

Il avait craint, comme il le dit à son ami L'Huillier, que, passé quarante ans, la Muse ne le visitât plus; mais il franchit ce tournant et l'on ne vit nulle différence. L'inspiration, ce qu'il appelait « la fureur », continuait à lui venir. Quand d'aventure elle manquait il n'était demande de prince qui pût lui mettre la plume en main; son incapacité d'écrire était absolue, et par là encore se révélait le vrai poète :

Et à tous coups la verve ne me prend,
Je bée en vain et mon esprit attend.

Tantôt six mois, tantôt un an, sans faire
Vers qui me puisse ou plaire ou satisfaire.

Brusquement la « fureur » revenait, débordait « sans raison ni conseil » :

Elle me dure ou le tour d'un soleil,
Quelquefois deux, quelquefois trois, puis morte
Elle languit,

le laissant glacé, « ébahi », comme Boileau plus tard, de la facilité de ceux qui peuvent, à tout moment, « verser des vers quand il leur plaît ».

En outre des éditions de ses œuvres avec tout ce qu'elles renfermaient de nouveau, de ses *Elégies et Mascarades*, de vers liminaires pour des amis, et de plaquettes contenant soit des appels aux grands ou des vers pour eux, soit ses polémiques protestantes, Ronsard publia encore, dans la même période, ses *Trois livres du Recueil des Nouvelles Poésies*, 1563, un volume de *Poèmes*, 1569; enfin, en 1572, la fameuse *Franciade*.

Dans la masse de ses poèmes divers du temps de Charles IX, se continue, quelque peu assagi et de plus en plus maître de son art, le Ronsard d'autrefois, le cœur ouvert à toutes émotions et les redisant telles quelles, sans chercher à les concilier, ici tragique, là frivole. Les vers pour des admirées sont tout aussi nombreux et pour des femmes tout aussi nombreuses qu'auparavant, plus peut-être. Vivant beaucoup alors dans le milieu élégant de la cour, où toutes les dames, parées, pimpantes, souvent lettrées, ambitionnaient l'honneur d'une déclaration du Prince des poètes, maintes avances lui étaient faites et il y répondait par des protestations magnifiques.

composées dans la réalité « en riant », comme il dit; mais parfois vraiment émues, comme celles adressées à cette belle Sinope, d'illustre parenté, écrit Belleau, « aimée par le poète d'une affection presque furieuse », et qu'il rêva même, un moment, d'avoir « pour sa chère épousée ». Beaucoup de tendresse aussi dans l'histoire de la belle et fort accessible Genèvre, prestement narrée, avec un très léger vernis mythologique ne diminuant nullement l'accent de vérité, car c'est ainsi que le poète voyait et sentait. Scènes à la cour, alors à Saint-Germain, où Ronsard, arrivé bride abattue et qui comptait y réciter des vers, perd « langue, esprit et parole » tant l'apparition de la Beauté l'a ému et où tout le monde devine son secret et le roi l'en plaisante; duos d'amour où les amoureux ne se dissimulent rien de leurs passions précédentes; soirées solitaires de Ronsard en son logis, songeant à Genèvre, lisant sans comprendre ce qu'il lit, couché presque de force par ses valets qui lui remontrent que « la chandelle est faillie » et le déshabillent à minuit passé, très désireux surtout d'aller dormir eux-mêmes, enfin rupture au bout d'une année entre deux êtres qui croyaient s'aimer l'un l'autre et n'aimaient que l'amour : tout cela est conté en vers aussi coulants et habillant aussi exactement les réalités qu'eût pu faire la prose de Boccace.

Parmi les écrits de cette période figurent, comme auparavant, foule de poèmes mythologiques, *Le Cyclope amoureux*, 1560, les *Hymnes des Saisons*, *Adonis*, *Orphée*, 1563, *Le Satyre*, *Hylas*, 1569; de plus, des élégies qui n'ont rien de funèbre et traitent

de « divers sujets », qui auraient dû être brèves, explique Ronsard, mais qu'il a faites longues, les composant à la demande de personnages « qui ne trouvent jamais rien de bon ni de bien fait s'il n'est de large étendue » (dont l'une toutefois, qui n'est ni brève ni de commande, est la violente satire contre le Mignon); un « chant triomphal » pour la victoire de Jarnac, un poignant « Discours » de plus, à Julian Chauveau, sur les troubles civils[1], 1569; des églogues où, dans un paysage comme Poussin en devait peindre, des princes, des hommes d'État, des poètes fameux, recommandent à leur chien Harpaut de veiller au loup, et pendant que le chien fait son métier et le leur, parlent politique ou célèbrent leur mie, déplorent sa dureté et comparent ses charmes à toutes les fleurs du printemps. L'églogue politique, funéraire, baptismale, transposition du goût médiéval pour les allégories, faisait rage à ce moment. Tout le monde, pour des mariages, des baptêmes, des funérailles, peu importe quoi, voulait des vers de Ronsard. François de Noailles envoie à l'un de ses frères, en 1563, une épitaphe pour un autre frère et écrit : « Je n'en ai point fait faire d'autre à Ronsard parce que je ne l'ai point vu et aussi que je pense qu'il n'en ferait rien pour moi, parce qu'il a tout son entendement diverti à autres affaires ».

1. Et « l'altération et changement des choses humaines » : les plus puissants empires ont leurs maladies; ils grandissent, souffrent et meurent. Le Turc même, si redouté, qui du vivant de Ronsard avait assiégé Vienne,

> Le Turc, seigneur de tant de villes fortes,
> De tant de mers, de ports et de rivières,
> Qui osa seul une Europe assaillir,
> Doit quelque jour s'amoindrir et faillir.

Ce qui compte le plus dans cette quantité d'écrits est, comme dans l'histoire de Genèvre, les scènes de la vie réelle et les fragments de récit autobiographique. Ils abondent : les poèmes de sollicitation de Ronsard sont précieux par là, on y voit au naturel solliciteur et sollicités : ces derniers, cardinaux, Secrétaires d'État, Trésoriers de l'Épargne, dans la splendeur de leur vie mondaine, leurs riches atours, la presse des quémandeurs qui les assaille, leur souci des grandes affaires ; et la nature humaine est si bien prise sur le vif que ces descriptions semblent d'hier. Voici du Thier, Secrétaire d'État, dont « les clercs » décachètent le courrier et à qui il dicte les réponses, mais qui, lorsque l'affaire est grave, doit prendre la plume en personne et s'enfermer « en son étude » pour « cautement répondre », qui souvent déchiffre lui-même :

> Secret, tu déchiffres,
> Dedans ta chambre, à part, les énigmes du chiffre
> Que te baille un courrier nouvellement venu.

Il reçoit force étrangers, passe partie des nuits à « veiller avec la plume », se rend le matin à l'audience du roi, assailli de gens à placets, de malcontents vexés de ce qu'on ne leur a pas encore répondu :

> Une tourbe de gens frémit toute après toi.

Le solliciteur est mieux décrit encore. Tout son passé revient à l'esprit de Ronsard, poétisé par le temps et la distance ; son enfance vendômoise, ses projets de vie active, puis la maladie, l'étude, les premiers sourires de la Muse, les services rendus

aux lettres françaises, les amours, la gloire ; et maintenant son existence, longtemps médiocre, partagée entre la cour et les champs, ses courses à cheval à Saint-Germain, passant quatre fois la Seine, pour rejoindre le roi, les vers qu'on lui fait réciter, de préférence des vers d'amours, sa présence aux fêtes,

> Quand pour baller les dames arrivaient,
> Qui de clarté paraissaient des étoiles,

avec leurs robes « flambantes d'argent et d'or » ; puis ses promenades par les rues de ce Paris où s'élevaient tant d'« excellents bâtiments, faits à la romanesque, à la grecque et à la moderne » que, disait naïvement Gilles Corrozet, « il semble que Paris ne sera jamais achevé ». Les siècles lui ont donné raison. Ou bien, « solitaire et pensif », Ronsard errait « sur les bords de Seine... sans mule et valets et laquais ».

Quand il n'était pas à la cour, il habitait, sur le haut de la colline Sainte-Geneviève, une maison de la rue des Morfondus, aujourd'hui rue Rollin, en bon air, hors des murs, avec un agréable jardin, condition pour lui indispensable, orné comme celui de Shakespeare d'un grand mûrier, et propriété plus tard d'un de ses derniers admirateurs du XVIIe siècle, Colletet : celui qu'aima Richelieu, non celui que vilipenda Boileau. Cette demeure, comprise dans les limites de l'ancien faubourg Saint-Marcel, alors à moitié champêtre, formait l'angle de la rue et, sur un de ses côtés faisait face aux fossés Saint-Victor et à la vieille enceinte de Philippe-Auguste, hérissée de tours et coupée de portes monumentales. A quelques pas, peut-être avec jardin contigu, s'élevait,

sur la même contrescarpe des fossés Saint-Victor, la belle maison aux inscriptions grecques construite par l'ambassadeur Baïf et occupée alors par son fils le poète, l'ami des jeunes années. L'ancien compagnon de Coqueret y avait fondé, avec l'encouragement du roi, une *Académie de Poésie et de Musique*, « dressée à la manière des anciens », disent les lettres patentes de 1570, et qui n'en fut pas moins un premier essai d'Académie Française. Il s'agissait surtout de donner corps à deux idées chères à Baïf et qui n'étaient pas neuves : unir la musique à la poésie, et propager la poésie en vers métriques, mesurés par longues et brèves à la mode antique. La première idée devait survivre seulement à l'Opéra et la deuxième pas du tout, les essais de Turgot en ce genre, que Voltaire prit pour de la prose, ne pouvant compter. Chez Baïf, toutefois, et à l'occasion de ces concerts minutieusement réglementés dans les statuts (il était interdit de se quereller pendant leur durée jusqu'à cent pas de la maison), Ronsard se retrouvait avec plaisir parmi les amis des Muses, ceux de jadis comme Dorat, Belleau, Henri Estienne, ou les nouveau-venus comme Desportes et de Thou. Helléniste de savoir reconnu, il certifiait, après six jours d'audition, en compagnie de Baïf, Belleau et de cinq professeurs au Collège Royal, qu'un candidat à la chaire de grec, Goullu, gendre du vieux Dorat, était digne d'admission, et le certificat, daté du 15 septembre 1567, avec appréciations et signatures autographes de Ronsard et des autres, se voit de nos jours au Collège de France. Une étroite affection se formait entre lui et

le savant Jean Galland, principal du collège de Boncourt tout proche mais en dedans des murs ; il se liait aussi avec Claude Binet, l'avocat, qui devait être son premier biographe.

Mais de plus en plus, maintenant surtout qu'il était nanti de ces beaux prieurés de Montoire, Croixval et Saint-Côme, il retournait aux champs et y faisait de longs séjours. Prenant fort au sérieux ses fonctions de prieur commendataire qui l'obligeaient à protéger la maison, il la protégeait en effet, se montrait sage bâtisseur, engageait des procès, avec le teinturier Fortin par exemple, qui avait établi « ses chaudières » sur la Choisille, polluait ce cours d'eau appartenant à Saint-Côme et prétendait s'y maintenir sous prétexte d'utilité publique. La lettre de Ronsard (17 juillet 1568) aux maire et échevins de Tours a une vivacité d'allure et un ton d'ironie qui fait penser aux lettres d'affaires de cet autre rimeur d'épopée, Voltaire. Ronsard sollicitait les gens de loi, à la mode du temps, mais le faisait d'habitude en vers ce qui n'était pas pour nuire. La différence était frappante, assure Critton, entre les édifices ruinés qu'il trouva et les monuments ornés et restaurés qu'il laissa. Ses moines étaient enchantés de leur prieur.

A Croixval et Saint-Côme il jardinait beaucoup, fier de ses fleurs et de ses fruits, aimant à « semer, enter, planter », tenant en faveur les herbes demi-sauvages :

J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage.

Charles IX le plaisantait en vers sur tant de temps

qu'il passait à « faire son ménage ». Beaucoup des poèmes de Ronsard où le charme de la nature est le mieux exprimé sont de cette époque : poèmes sur les herbes et les animaux des champs, sur le souci « étoilé des parterres », le pin au « hérissé feuillage » de son jardin de Saint-Côme, les divers aspects du ciel et du sol au cours du jour et au renouvellement des saisons. Les rhétoriqueurs de jadis n'avaient connu que le printemps ; Ronsard est sensible aussi à la poésie des déclins de l'année, à celle de l'heure où les forêts montrent leurs « têtes effeuillées », à celle des nuits d'hiver,

> Ces longues nuits d'hiver où la lune oiseuse
> Tourne si lentement son char tout à l'entour,
> Où le coq si tardif nous annonce le jour,
> Où la nuit est année à l'âme soucieuse.

Les moindres spectacles, les jeux de lumière et d'ombre d'un feuillage ensoleillé penchant sur une fontaine, enchantent son regard et il s'arrête à les peindre :

> Un ombre lent, par petite secousse,
> Errait dessus, ainsi que le vent pousse,
> Pousse et repousse, et pousse sur les eaux
> L'entrelacure ombreuse des rameaux.

Sa maladie le reprenait, la fièvre, la goutte pour laquelle il savait par Ovide qu'il n'est point de remède :

> Tollere nodosam nescit medicina podagram.

Il ne pouvait, par moments, quitter le lit, et c'est aux Muses encore, plus qu'aux médecins qu'il demandait de le distraire de son mal : « Ayant tout,

sans elles je n'ai rien ». Son recueil de 1569 est plein de poèmes composés au lit, quelques-uns décrivant ce qu'il pouvait voir sans en bouger, un tableau par exemple que le conseiller Belot lui avait envoyé et qui représentait un cheval, « ombre de cheval », écrivait Ronsard, plus utile qu'une vraie monture à un malade perclus. Puis se sentant mieux, las de drogues et d'apothicaires, il s'échappait par les champs et, en compagnie de son page et élève Amadis Jamyn, allait cueillir cette fraîche *Salade*, contraire au régime prescrit et immortalisée en un de ses plus charmants poèmes. Sauté du lit, jamais le poète ne s'était senti de meilleure humeur, ni plus jeune :

> Lave ta main, blanche, gaillarde et nette,
> Suis mes talons, apporte une serviette,
> Allons cueillir la salade, et faison
> Part à nos ans des fruits de la saison.

Il s'agit d'une salade sauvage ; il faut chasser, fureter, choisir, se rappeler à quoi chaque herbe est bonne, quêter « d'un vague pas » et chacun de son côté, afin de mieux explorer quelque « champ en paresse laissé ». On rentrera lentement, lisant Ovide : on lavera les herbes, on y mettra les condiments voulus. Espiègle, heureux, reverdi, le poète fait de son écrit une petite comédie où, jouant les deux rôles, il parle pour Jamyn et pour lui-même, discute s'il a raison de vivre aux champs, philosophe sur la courte vie humaine, et interrompant brusquement les sages conseils qu'il attribue à Jamyn, échos sans doute de ceux qu'il entendait dans la réalité, s'écrie :

C'est trop prêché, donne-moi ma salade.
Trop froide elle est, dis-tu, pour un malade?
He quoi Jamyn, tu fais le medecin?
Laisse-moi vivre au moins jusqu'à la fin
Tout à mon aise, et ne sois triste augure
Soit à ma vie ou à ma mort future;
Car tu ne peux, ni moi pour tout secours,
Faire plus longs ou plus petits mes jours.

C'est dans ce même temps que Ronsard revit Cassandre, l'aimée des jeunes années, toujours belle, élevant près d'elle la nouvelle petite Cassandre et menant en son manoir de Pray une existence tranquille et respectée. Le recueil de 1569 contient le touchant poème : « L'absence, ni l'oubli... » et une nouvelle série de sonnets inspirés par cette rencontre et par les visites qui s'ensuivirent, et dont nul ne pouvait plus prendre ombrage. Ronsard mit, par la suite, ces sonnets à leur place au premier livre des Amours — roses d'automne.

VI

Restait toujours, pour le champion de jadis, sa troisième épreuve, annoncée dès son entrée en lice, ce « grand œuvre », avait dit Sibilet, ce « long poème français », comme l'appelait du Bellay, cet « œuvre héroïque », avait écrit Peletier, « qui donne le prix et le vrai titre de poète », cette épopée nationale dont tant de Français rêvèrent de doter leur pays, dans la crainte superstitieuse qu'une littérature sans épopée fût une littérature secon-

daire : Chapelain après Ronsard, Voltaire après Chapelain, Chateaubriand avec ses *Martyrs* après Voltaire, tous aussi loin les uns que les autres de se douter que la France avait déjà son épopée, guerrière et humaine, merveilleuse et réelle, digne du pays et de la race, « grand œuvre », « long poème français », « œuvre héroïque », la *Chanson de Roland*.

Le labeur est « quasi de la vie d'un homme », avait dit du Bellay. Celle de Ronsard s'était remplie de bien d'autres choses, persuadé qu'il était que, puisqu'il s'agissait d'une œuvre nationale, la nation, c'est-à-dire le roi, devait le renter, faute de quoi sa dignité comme son intérêt lui commandaient de s'occuper autrement : ce que, pendant vingt ans, à partir de 1550, il ne se lassa pas de répéter, sur tous les tons, au prince et au peuple, menaçant même de suivre l'exemple de « la colère Sibylle ». Mais Henri II persista jusqu'à sa mort à ne pas s'émouvoir de l'exemple de la Sibylle.

Renté enfin comme il souhaitait, il se remit à ce travail depuis si longtemps annoncé par lui et ses amis, prôné d'avance par les fidèles du champion :

> Place Romains, place écrivains Grégeois;
> Voici venir devers le Vendômois,
> Je ne sais quoi plus grand que l'*Iliade*.

disait, dès 1553, des Autels, qui jugeait inutile de descendre lui-même dans l'arène et de continuer la composition de son *Chaos*, puisque la *Franciade* était sur le métier. Ronsard avait commencé son épopée en alexandrins, « lesquels, disait-il, j'ai mis, comme

tu sais, en vogue et en honneur », et dont un échantillon subsiste, cité par Robert Estienne dans sa *Précellence*. Mais on était maintenant sous Charles IX et ce jeune roi, qui se piquait de littérature, préférait l'ancien vers de dix syllabes, le « vers commun », à cet alexandrin dont son poète avait cependant révélé l'incomparable puissance et souplesse. Ronsard, qui assurait volontiers Charles que sa royale prose valait mieux que celle d'Amyot, et ses vers que ceux de Ronsard, ne put qu'obéir, ce qui fut un premier malheur. En 1569, un obscur admirateur, reprenant le thème de des Autels, annonçait la prochaine apparition de l'œuvre qui laisserait « un Virgile et un Homère arrière ». Ronsard, vers le même temps, offrait au roi, comme échantillon, une copie du livre II, exécutée par lui-même, en sa magnifique écriture d'apparat[1]. En septembre 1572 enfin, Gabriel Buon publiait, en un mince et beau volume in-quarto : *Les Quatre premiers Livres de la Franciade : Au roi très chrétien.*

Francus avait, aux yeux de Ronsard, tous les avantages : c'était un sujet à la fois national et troyen. Il *fallait* être troyen, tous les peuples d'Europe se flattaient de l'être; même les chiens des rois de France avaient été amenés de Troie, assure du Fouilloux, et une gravure de sa *Vénerie*, de 1563, les représentait en bateau faisant le voyage. Le sujet de

1. Conservée à la Bibliothèque Nationale (ms. Fr. 19 141) dans sa belle reliure de parchemin aux armes du roi. Sur ce texte, certainement autographe, et sur les variantes qu'il offre, voir E. Faral, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1911, p. 685.

Francus permettait encore au poète de réunir en une seule œuvre, à l'exemple de Virgile, une *Odyssée* et une *Iliade*, grâce à un héros voyageur d'abord, batailleur ensuite. L'ancienne légende de ce prétendu fils d'Hector, de qui seraient descendus les Français, avait reçu au XVIe siècle de nouvelles et éclatantes consécrations. Le renommé bénédictin Tritemius, qui ne comptait pas moins de quarante-deux rois avant Pharamond, avait fait de Francus, dans son *Compendium* latin, le dix-septième des souverains français; Lemaire de Belges, dans ses *Illustrations de Gaule et singularités de Troie*, 1512, largement mises à profit par Ronsard, avait conté, en alerte style de roman, et nul ne pouvait mieux convenir, les mirifiques origines des Français se rattachant d'un côté à Francus, Hector et Priam, et de l'autre à Hercule, fils de Jupiter, « autrement dit Osiris » et mari de « la belle Galatée, fille de Celtes, roi de Gaule ». Jean Bouchet, dans ses *Anciennes et modernes Généalogies des Rois de France*, 1527, qui eurent un immense succès (douzième édition en 1545), confirmait Tritemius. Non moins affirmatif, l'ancien vice-roi du Piémont, Guillaume du Bellay, remontant jusqu'au « renouvellement du monde après le déluge universel », racontait à son tour, dans son *Epitomé de l'Antiquité des Gaules*, 1556, les aventures de Francus et des siens, lues maintenant par tous avec autant d'intérêt que celles d'Amadis à qui elles ressemblaient.

Enfin parut la *Franciade*. L'attente avait été immense; l'échec fut complet.

La cause principale en est qu'ici Ronsard débutait

de nouveau. Devant les anciens, il se sentait aussi peu libre en s'essayant dans l'épopée, que jadis dans l'ode; moins même, car le genre est plus haut encore. Dans l'ode il se laissa aller assez vite à sa nature, et au lieu de nous donner du faux Pindare, du faux Horace, il nous donna du vrai Ronsard. Ici, à quelques vers près, jamais. Il reste fidèle à cette malencontreuse idée que, pour que la France ait une *Iliade*, une *Odyssée*, une *Enéide*, il est indispensable et il suffit de copier de près l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Enéide*. On ne peut lire cent lignes, qu'un texte fameux, écrasant pour l'imitateur, ne revienne à la mémoire. Comme chez les anciens, les dieux prennent parti, conseillent, prédisent, empruntent les traits de quelqu'un d'autre; les comparaisons classiques, d'un littéraire voulu et glacé, abondent, de même les scènes historiques sculptées, peintes, brodées, tissées sur tout objet ou surface qui s'y prête. Ulysse ayant eu maille à partir avec un cyclope, il en est de même pour Francus; Énée ayant été favorisé de visions infernales, Francus l'est aussi; tous deux abandonnent la princesse qui les aime, parce qu'ils savent tous deux par des prédictions qu'ils en doivent épouser une autre. Nous avons encore la scène des funérailles, les courses et les jeux, la métamorphose prescrite par les dieux, l'inévitable tempête et foule d'autres épisodes déjà vus. Et comme il n'y a là nulle vraie inspiration, que tout est copié, qu'on passe sans cesse d'une imitation à une autre, d'un épisode à l'antique à un autre épisode à l'antique, d'un casier à un autre de cette interminable marqueterie, il semble au lecteur fatigué et finale-

ment irrité qu'il se trouve en présence d'une sorte de « Royal jeu de l'Oie renouvelé des Grecs ».

Cette marqueterie est bien, toutefois, ce que Ronsard avait voulu faire; il erra les yeux ouverts, et, selon son ordinaire, le proclama, plaçant en tête de sa révision de 1578 le quatrain constamment cité comme se rapportant à l'ensemble de son œuvre, mais qui ne vise et ne pouvait viser que la *Franciade* :

> Les Français qui mes vers liront,
> S'ils ne sont et Grecs et Romains,
> En lieu de ce livre ils n'auront
> Qu'un pesant faix entre les mains.

A ceux qui ne se plaisaient pas à son poème, il ne reprochait pas un défaut de sens littéraire, mais, rapporte Binet, leur « ignorance ».

Une ou deux fois seulement, la griffe du maître paraît, mais alors nul doute n'est possible, c'est bien celle d'un maître : dans le duel avec le cyclope par exemple où, une fois de plus, Ronsard se montre cornélien, et l'on croit entendre un premier écho du défi de Rodrigue : même ardeur chez le « jeune Hectoride » — « Je suis celui que ton orgueil méprise » — même répugnance chez le cyclope, au « front tout allumé de honte », à combattre ce frêle jouvenceau : même consentement final, sur la pensée que le Troyen peut rechercher, par sentiment d'honneur, une mort glorieuse. Va, dit Francus,

> Va étonner de tes paroles fières,
> Vieillards, enfants et pauvres filandières,
> Qui tout le jour tirant le fuseau plein,
> Gagnent leur vie au labeur de leur main...

Approche donc, tu as trouvé partie
Qui sait comment les vanteurs on châtie...
— Jeune garçon, on ne combat ici
Pour remporter à sa mère la gloire
D'un vert laurier : le prix de la victoire
N'est un taureau n'un cheval belliqueur,
Le sang vaincu est le prix du vainqueur,
Et la cervelle en cent lieux épandue,
Les os semés et la tête pendue.
Donc, si tu as quelque pitié de toi,
Pauvre garçon ne t'aheurtes à moi :
Mieux te vaudrait, à voir ta contenance,
Faire l'amour ou mener une danse,
Ou des bouquets cacher dedans ton sein
Que de tenir les armes en la main...

et le reste du morceau (texte autographe du manuscrit 19141). On reconnaît encore la main du maître au ravissant passage, qui n'a rien d'antique, où le poète décrit le silencieux émoi de deux amoureux, seuls pour la première fois :

Ils sont longtemps sans deviser ensemble,
Tous deux muets l'un devant l'autre assis;
Ainsi qu'on voit deux pins, qui vis-à-vis
D'un beau ruisseau sont plantés au rivage,
Ne remuer ni cime ni feuillage,
Cois et sans bruit en attendant le vent;
Mais quand il souffle et les pousse en avant,
L'un près de l'autre, en murmurant se jettent,
Cime sur cime et ensemble caquettent :
Ainsi devaient babiller à leur tour
Les deux amants dessous le vent d'amour.

Ronsard s'affligea du mauvais accueil fait à son œuvre; sensible comme toujours à « l'admonestement » d'autrui, il crut de bonne foi que c'était simple question de « changer, muer, abréger, allonger ». Ne s'était-il pas exactement conformé aux meilleures recettes pour épopées? Il s'en expliqua

dans trois préfaces successives, donna en 1573 et 1578 des textes remaniés, s'efforçant toujours de mieux suivre la recette et sans se douter jamais qu'il aurait dû, au contraire, s'en écarter pour émouvoir et réussir. L'applaudissement de quelques passionnés admirateurs des classiques, Robert Estienne, Roville ou Pasquier, ne suffit pas à masquer l'échec. Ronsard qui s'était promis de reprendre son œuvre et de la faire un jour « marcher à la cadence alexandrine », s'en abstint et ne la termina jamais, s'en tenant aux quatre premiers livres ou chants, au lieu des vingt-quatre qu'elle devait avoir à l'exemple de l'*Iliade*. Des imitateurs, des continuateurs, Pierre Delaudun en 1603, Claude Garnier en 1604, écrivant d'autres *Franciades*, achevèrent de déconsidérer le genre et l'échantillon que Ronsard en avait donné.

Il devait être réservé à ce classique attardé, officier d'artillerie à la Révolution, académicien, pair de France, contemporain des Encyclopédistes et des Parnassiens, M. Viennet, de nous donner une dernière *Franciade*, en alexandrins celle-là, toute pareille à la première par l'imitation des anciens, avec même recours au merveilleux mythologique et, en un sens aussi, œuvre « quasi de la vie d'un homme », car, commencée sous le premier Empire, alors que, dit l'auteur, « la grande nation réclamait son *Énéide* », elle fut achevée sous le second. — « Je chante cet enfant... O Muse des héros, dis-nous... » Mais Francus n'était pas destiné à porter bonheur à ses poètes ; la préface de la nouvelle épopée en est la meilleure partie, et l'échec de M. Viennet ne fut pas moins complet que celui de Ronsard.

CHAPITRE V

SOIR DE VIE

Dans les dernières années du règne de Charles IX, Ronsard, tout gris, souvent malade, vieilli avant l'âge et d'ailleurs n'étant plus jeune en réalité, mais gardant sa belle prestance et surtout son auréole de gloire, éprouva un sentiment nouveau, très différent des autres, qui lui fit reprendre la plume et donner place dans les lettres françaises à une troisième héroïne, demoiselle d'honneur de la reine, jeune, belle, instruite, pensive, « la docte de la cour », disait Brantôme, la « vertu de notre âge », dit Ronsard. En elle brillait

> Un respect de l'honneur, une peur d'infamie...
> Bienheureux qui l'adore et qui vit de son temps!

Ce furent d'abord simples causeries, propos littéraires sur la façon dont se traduisent en vers les « plaintes des chétifs amoureux », puis naquit entre eux une sorte d'amitié amoureuse, plus proche de l'amour que de l'amitié ; elle fière et ravie d'avoir conquis l'illustre poète, lui non moins d'avoir,

« grison et maladif », touché le cœur de la femme qui lui fit entendre, pour la dernière fois, les mots si doux : « Je vous aime Ronsard » ; d'autant plus ému de ce bonheur que, mieux que personne, il savait que, d'ordinaire, selon le train du monde :

> Être beau, jeune, riche, éloquent, agréable,
> Non les vers enchantés, sont les sorciers d'amour.

Le poète célébra, dans ses deux derniers « livres de sonnets », publiés en 1578, ce sentiment public, avoué, qui échappait à la médisance ; c'est pourquoi ne craignit-il pas de donner, en cette unique occasion, le nom comme le prénom de son amie, Hélène de Surgères.

Plus encore que dans les autres, ce qui domine dans cette série est le naturel, le ton de vérité :

> Comme je le sentais, j'ai chanté mon souci.

Ronsard vieillissant, de renom assuré, n'a pas à gêner sa veine ; s'il n'écarte pas tous ressouvenirs des élégiaques d'autrefois ou des sonnettistes italiens, il sait très bien aussi qu'il est, lui-même, de ceux qu'on imite [1]. Il est de plus, cette fois, dans son milieu : rien d'inaccessible ni de lointain ; plus de Cassandre fière, mariée à un autre, châtelaine de province ; plus de Marie distante par son origine, son ignorance, son infidélité, chérie pourtant. Hélène

1. Le commentaire de Nicolas Richelet, paru dans l'édition des *Œuvres* de 1597, contient bon nombre de rapprochements, mais fort souvent tout à fait superficiels et propres à mettre en lumière plutôt l'érudition de l'exégète que de vraies imitations de la part de Ronsard.

est proche de lui par sa naissance, son savoir, son rang à la cour. Ils se voient constamment, vivent dans le même monde, assistent aux mêmes fêtes, s'intéressent aux mêmes incidents, ayant même aversion pour ces moqueurs, ces médisants, exécrés de Ronsard et qui jouaient grand rôle dans une cour brillante et dépravée. La vraie vie et les vrais sentiments du poète et de la jeune fille sont exactement reflétés dans les sonnets, tout pénétrés d'un charme spécial, nouveau dans l'œuvre de Ronsard et même dans la littérature du temps, le charme de l'intimité. Ces poèmes sont du style le plus simple et le plus direct, aussi éloigné de l'enflure que de la vulgarité, de ton bien plus respectueux que les autres, et dépouillés, ou peu s'en faut, de ces gaillardises et de ces mythologies, indispensable piment ou ornement naguère. Le poète eût sans doute jugé blessant de n'en pas mettre du tout.

La part de vérité était grande dans les sonnets antérieurs, unique même à cette époque; mais ici elle remplit toute l'œuvre. On y voit Hélène et Ronsard se rencontrer au Louvre tout au haut duquel logeait la jeune fille; le pauvre poète arrive fort essoufflé :

> Tu loges au sommet du palais de nos rois,
> Olympe n'avait pas la cime si hautaine...
> J'ai la sueur au front.

Ils mènent la vie de cour, vont au bal, Hélène porte le masque, figure dans des ballets, croqués par Ronsard sur ses tablettes poétiques avec son exactitude d'observateur incomparable :

Le ballet fut divin qui se voulait reprendre,
Se rompre, se refaire, et tour dessus retour,
Se mêler, s'écarter, se tourner à l'entour,
Contr'imitant le cours du fleuve de Méandre.

Puis ce sont des bouffées d'air du dehors quand ils s'accoudent à la fenêtre, regardant Montmartre du haut du Louvre, ou quand ils sortent ensemble dans le coche d'Hélène, ou à pied et « raisonnent » en se promenant dans le jardin des Tuileries, témoin de leurs premiers aveux de tendresse :

« Vous me dites, maîtresse, étant à la fenêtre,
Regardant vers Montmartre et les champs d'alentour,
La solitaire vie et le désert séjour
Valent mieux que la cour; je voudrais bien y être.

Elle se livrerait à la dévotion et défierait les traits de l'Amour. Mais, répond Ronsard en très beaux vers, vous avez tort de croire

Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de cendre,
Sur les cloîtres sacrés la flamme on voit passer,
Amour dans les déserts comme aux villes s'engendre.
Contre un dieu si puissant qui les dieux peut forcer,
Jeûnes ni oraisons ne se peuvent défendre.

Ils échangent de petits cadeaux; d'Hélène à Ronsard, une couronne de myrte et de laurier. Ils ont de menues querelles, moues, bouderies, fâcheries. Des envois de fleurs sont notés en sonnets, une lettre en retard, la tristesse de trois jours sans se voir. Hélène dresse sur sa table un petit autel d'Amour, et ils se jurent une foi éternelle.

Le poète se plaît à peindre son amie douce et souriante dans leurs causeries, digne et réservée dans les salles d'apparat :

Seule, sans compagnie, dans une grande salle,
Tu logeais l'autre jour, pleine de majesté.

Puis ce sont des madrigaux aussi pimpants, modulés d'une voix aussi chantante, révélant des sentiments aussi tendres qu'au temps des jeunes années et, ce qui en fait le rare mérite à cette époque d'italianisme grandissant (sonnets de Desportes, 1573), presque toujours sans trace de préciosité. Veut-elle mettre fin à cet excès de soins qui, peut-être, parfois l'importune? Otez, alors.

Otez votre beauté, ôtez votre jeunesse,
Otez ces rares dons que vous tenez des cieux,
Otez ce docte esprit, ôtez-moi ces beaux yeux,
Cet aller, ce parler dignes d'une déesse...

Puis le ton s'élevait; la pensive jeune fille et le pensif poète songeaient au mystère de la fragile vie humaine, aux tristes approches du soir et thésaurisaient des souvenirs : « Quand vous serez bien vieille »...

L'amour, sans doute, ressemble beaucoup à l'amour et la tendresse à la tendresse; dans la série des sonnets pour Hélène le fond constant du thème éternel reparait, rénové toutefois par la proportion inaccoutumée de vérité vraie, d'incidents réels, de détails caractéristiques notés, « à la volée », par le poète. Il faut comparer pour s'en rendre compte, et l'on remarquera combien l'on *voit* mieux les aimées de Ronsard, et celle-ci surtout, que celles de beaucoup d'autres poètes, modernes même. L'objet des admirables vers de Sully Prudhomme fut une femme réelle, mais elle demeure à nos yeux quasi impersonnelle, c'est l'aimée en général.

Un jour vint dont le soir fut le soir des adieux. Dans les poèmes que publie Ronsard au temps d'Henri III, les adieux se multiplient, nombreux à partir de l'édition de ses Œuvres de 1578, adieux à toutes ces joies de la vie dont il avait goûté et dont, reconnaissant, il rendait grâces à la destinée :

J'ai vécu, Villeroy, si bien que nulle envie,
En partant je ne porte aux plaisirs de la vie.
Je les ai tous goûtés et me les suis permis
Autant que la raison me les rendait amis,
Sur l'échafaud mondain jouant mon personnage,
D'un habit convenable au temps et à mon âge.
J'ai vu lever le jour, j'ai vu lever le soir...
J'ai couru mon flambeau.

Sur la route les ombres grandissaient : un à un les compagnons des anciennes luttes, La Péruse, du Bellay, Jodelle, des Autels, avaient disparu ; Belleau, l'un des plus aimés, venait d'être porté en terre, écrit Colletet, « sur les pieuses épaules de ses doctes et illustres amis », Ronsard, Baïf, Desportes, Jamyn, « chose fort extraordinaire et fort remarquable » (1577). Avant que vint l'heure grise du crépuscule sans lendemain, arrivé « aux faubourgs de vieillesse », il faut prendre congé du monde, et surtout de ce dieu, « le dieu de joie et de pleurs », comme l'appelait des Periers. Maintenant c'est fini, et Ronsard consacre à une « Magie ou délivrance d'Amour » une ode dont le rythme même, comme l'idée enchâssée dans chaque strophe, donne une impression d'évanescence, de déliement, de libération :

Vents qui soufflez par cette plaine,
Et vous Seine qui promenez
Vos flots par ces champs, emmenez
En l'Océan noyer ma peine...

Laisse dans ce genièvre prendre
Un feu s'enfumant peu à peu :
Amour! je ne veux plus de feu,
Je ne veux plus que de la cendre...
Viens donc, ouvre cette cage,
Et laisse vivre en liberté
Ces pauvres oiseaux arrêtés,
Ainsi que j'étais, en servage.
Passereaux, volez à plaisir,
De ma cage je vous délivre,
Comme désormais je veux vivre
Au gré de mon premier désir.
Vole, ma douce tourterelle,
Le vrai symbole de l'amour;
Je ne veux plus, ni nuit ni jour,
Entendre ta plainte fidèle...
Adieu, Amour...

Adieu, poésie amoureuse, fêtes, plaisirs mondains (et il se sert là du vers « saphique » de onze syllabes) :

Donc, sonnets, adieu! adieu douces chansons!
Adieu danse! adieu de la lyre les sons!
Adieu, traits d'Amour! Volez en autre part
Qu'au cœur de Ronsard.
Je veux être à moi, non plus servir autrui.

Il faut renoncer aux « ardents baisers » d'autrefois, à « ces mots délicieux... ma vie... ma chère âme », écarter la pensée des trois aimées qui avaient rempli le meilleur de sa vie :

Cassandre me ravit, Marié me tint pris;
Là grison à la cour, d'une autre je m'épris.
Si elles m'ont aimé, je les ai bien aimées.

La terre natale l'attire de plus en plus, avec ses arbres, ses « taillis, verte maison des cerfs », ses oiseaux, et sa solitude et son silence, préliminaires de la solitude et du silence qui ne finiront jamais :

J'ai fui les pas presses du méchant populaire.
Et les villes où sont les peuples amassés :
Les rochers, les forêts déjà savent assez
Quelle trempe a ma vie étrange et solitaire.

Dans ses longs séjours à Montoire, Croixval ou Saint-Côme, il se repliait sur lui-même, réfléchissait, relisait les philosophes et les dramaturges grecs, Aristote, Platon, Euripide, ses « bons hôtes muets », observait les plantes, les fleurs, les étoiles maîtresses de nos destinées, confidentes de Dieu.

De plus en plus respecté dans le pays, « honneté », de tous, il était sollicité par la ville de Tours de l'aider à solenniser, en 1576, la venue du frère du roi, et prié par ses compatriotes, comme Shakespeare à Stratford, et Cassandre à Vendôme, d'être le parrain de leurs enfants. Les registres baptismaux le qualifiaient magnifiquement d'« Aumônier du roi notre sire et son premier poète en ce royaume » (Montoire, 1583).

Aussi touché que jamais de la misère des humbles, il composait pour eux, un hymne litanique à saint Blaise supplié de les protéger contre tant de maux qui les menacent, peste, saison contraire, loups, renards, sorciers, procès, et surtout guerre. Il traçait, dans le style des *Syracusaines* de Théocrite, mais d'après nature, le tableau d'un pèlerinage paysan à une de ces chapelles de Saint-Roch dont tant de nos villages sont encore munis. Dans une pièce fameuse, l'une des plus belles qu'il écrivit et qui est de ses dernières années, il protestait contre le désastre de sa chère Gâtine, en vers dont l'harmonie rappelle la poésie de Lamartine et la prose

de Chateaubriand, vers pénétrés de tendresse pour les arbres séculaires, ces amis qui vont mourir :

> Tu deviendras campagne et en lieu de tes bois,
> Dont l'ombrage incertain lentement se remue...

Et à travers une succession de périodes évocatrices des solitudes ombreuses asile des nymphes, ou descriptives des jeux de lumière et d'ombre de la Gâtine réelle qui « perdra son silence », la plainte grandissante, partie d'une apostrophe isolée contre le tueur de forêts, monte de ton et finit dans le retentissement universel du mémorable vers où s'enchâsse une pensée antique :

> La matière demeure et la forme se perd.

Le roi d'alors n'éprouvait pas l'inclination qu'avait eue son frère pour Ronsard qui ne chercha guère à se le ramener. Aux éloges d'obligation et aux complaisances attendues d'un poète royal il mêla, au contraire, une dose plus forte qu'avant de rudes leçons, et cela dès le début, avant même d'avoir revu Henri III rentrant de Pologne. Sur ce qu'il fallait au pays, Ronsard avait des idées arrêtées. D'autres poètes en avaient aussi, mais ils les exprimaient mollement, lui avec vigueur. Il fallait redresser, soulager, pardonner, non pas tuer :

> Non d'un bras violent corriger le défaut,
> Mais par simple douceur, douceur qui soit sévère,

une sévérité qui ramènerait l'ordre, et une bonté qui ramènerait les cœurs. Le pays sera ce que le roi sera lui-même; à lui de choisir :

Vous êtes la lumière assise au front du temple
Si elle reluit bien, votre sceptre luira;
Si elle reluit mal, le sceptre périra —

ce qui était annoncer, dès 1574, la catastrophe de 1589. Point n'est besoin du reste de longs sermons : vous ne pourrez pas ne pas entendre :

La complainte du peuple et vos propres affaires
Vous prêcheront assez.

Pour lui, poète, il a confiance que le roi prendra en bonne part les avis d'un ami de son trône, car, dit-il, et c'est encore un vers cornélien,

L'honneur aime l'honneur, la vertu la vertu.

A diverses reprises Ronsard s'exprima ainsi, montrant parfois à ce roi, « de même peau que nous », ce qu'il devrait être, en faisant semblant de louer, dans des vers de fête, ce qu'il était. Il parlait du même ton aux ministres royaux, au Grand Chancelier Hurault de Cheverny, par exemple : que ce tout-puissant personnage diminue les impôts, obéisse à sa conscience et à l'honneur plutôt qu'à un « mandement du roi » — avis audacieux que le poète osa non seulement donner mais tout aussitôt publier. Il vaut mieux perdre la faveur du prince qu'être « sifflé » du peuple. Que le Chancelier soit bon aux humbles, non morose conseil fréquent, jamais dédaigneux :

Je n'aime point ces dieux qui font trop grands leurs temples;

et l'on peut imaginer par là ce qu'il pensait de la nouvelle étiquette quasi idolâtrique inventée par

Henri III. Ce n'est rien que d'édicter des lois; la justice consiste,

> Non pas à faire pendre ou rompre sur la roue,
> Jeter un corps au feu dont la flamme se joue,
> A faire une ordonnance, à forger un édit
> Qui souvent est du peuple en grondant contredit;
> C'est la moindre partie où prétend la justice :
> La justice, crois-moi, c'est d'amender le vice.

Nul conseil ne fut entendu par le roi; il en prenait le contre-pied. Il faut, lui avait dit Ronsard en son langage péremptoire, « adoucir les tailles », ce qui était plus net que le « terrasse l'aveugle avarice » des poètes courtisans ordinaires, tel Baïf; il faut pacifier le pays, « ne jamais maçonner », éviter les dettes, « être sobre en habits », n'avoir « ni flatteurs ni menteurs à sa table », s'entourer d'hommes sages. Henri ne voulut ni voir ni comprendre, et le résultat dernier fut qu'il tint en défaveur la personne de Ronsard dont cependant il aimait la poésie et eut pour son « bien-aimé et familier poète », Desportes dont la souple personne lui plaisait, mais non les vers. « Je suis las », déclarait Henri, au témoignage de d'Aubigné, « de tant de vers qui ne disent rien en belles et beaucoup de paroles; ils sont si coulants que le goût en est aussitôt écoulé... J'aime bien ces vins qui ont corps ». Bon juge en cela seul, il allait entouré de ses jeunes favoris, les célèbres mignons, « frisés et fraisés », dit l'Estoile, « diaprés et pulvérisés de poudres violettes »; avec cela des manières « badines et hautaines » et, il faut le reconnaître, une bravoure à toute épreuve, mourant tous de mort

violente. Quélus et Maugiron en duel, Joyeuse et Grammont en guerre, Saint-Mégrin assassiné. Le peuple ployait sous le poids d'impôts sans cesse accrus afin de pourvoir aux « dons immenses et libéralités que leur faisait le roi », et celui-ci se mettait la conscience en paix par des pénitences publiques, des pèlerinages à pied qui achevaient de le déconsidérer, des visites aux églises pour gagner des pardons, « tenant en sa main, de grosses patenôtres et les allait disant et marmonnant par les rues ». Avant sa mort, Ronsard avait reconnu que rien ne pouvait être espéré d'un tel prince, heureusement sans enfant, dont le dernier frère venait par bonheur de mourir, si bien que la couronne revenait au chef de cette famille de Bourbon-Vendôme, suzeraine des seigneurs de la Poissonnière. Cet héritier de fait des Valois proches de leur fin est, disait le poète,

haut de courage,
Prompt et actif, il est caut, il est sage...
Or, s'il advient, cette saison dorée,
Qui fut jadis par le monde honorée,
Refleurira; tous vices périront;
Sans coup férir les erreurs s'en iront...
Je l'ai connu dès sa première enfance,
Comme ayant pris mon être et ma naissance
Dans le pays qui fléchit à sa loi;
Rien n'est meilleur, rien plus doux que ce roi,
Rien plus humain, rien n'est de plus affable.

Le meilleur de ces prédictions allait se réaliser sous le règne, que ne verrait pas Ronsard, du jeune prince qui serait Henri IV.

Dans ses séjours à Paris, de plus en plus espacés, Ronsard figurait parfois aux réunions de l'Aca-

démie « du Palais » qui avait remplacé celle de Baïf, se réunissait au Louvre en présence du roi et dont les membres étaient nommés par lui. C'étaient, avec Ronsard et Baïf même, Pibrac, du Perron, Desportes, Jamyn, le vieux Pontus de Tyard, le protestant d'Aubigné, divers seigneurs, quelques dames « qui avaient étudié ». Le roi, à l'esprit de qui d'Aubigné rend un hommage non suspect, proposait des thèmes de philosophie morale à discuter, et, comme dans les académies italiennes, on se partageait les rôles, plusieurs parlant dans chaque sens. Deux discours de Ronsard, d'autres par Desportes, Jamyn, Pibrac, du Perron, etc., nous sont parvenus. Ceux de Ronsard ont pour sujet : « Quelles vertus sont plus excellentes, les morales ou les intellectuelles » et « De l'Envie et des mœurs contraires à icelle ». Dans leur style singulièrement « académique » déjà, avec les excuses attendues sur l'insuffisance de l'orateur, dont « le principal métier a toujours été la poésie » (Lamartine s'excusera de même à ses débuts comme prosateur), ils sont remarquables par le ton de fermeté hautaine que garde dans la prose le Prince des poètes. On y voit l'auteur de tant d'œuvres intellectuelles, mais aussi du *Discours des Misères*, se prononcer en termes énergiques pour la supériorité des vertus morales et demeurer, d'ailleurs, seul de son opinion : « Voyez-vous pas nos laboureurs qui n'ont jamais appris que l'art de la charrue? Toutefois ils vivent en gens de bien et d'honneur... Que sert la contemplation sans l'action? De rien, non plus qu'une épée qui est toujours dans un fourreau ou un couteau qui ne peut

couper ». Le rôle de musicien de l'armée ne lui convenait décidément pas.

De plus en plus lié avec Galland, c'est au collège de Boncourt, à côté de Saint-Étienne du Mont, qu'il descendait maintenant à ses voyages de Paris dont l'un des derniers fut causé par la publication de ses œuvres formant l'énorme et magnifique in-folio sur deux colonnes de 1584. C'est le dernier texte qu'il revit, y introduisant foule de corrections heureuses, d'autres pour nous inexplicables, et rejetant quantité de pièces par des motifs tantôt évidents, tantôt incompréhensibles. Ce fut aussi, croit-on, la seule édition pour laquelle il obtint, ou du moins réclama, un paiement du libraire, « soixante bons écus pour avoir du bois pour s'aller chauffer cet hiver avec son ami Gallandius », écrivait-il à Galland lui-même, chargé de la négociation. Les jardins du collège devenaient, dans ces occasions, selon la *Laudatio funebris* de Velliard, de vrais jardins d'Académus. Les écoliers suivaient les pas de l'illustre poète dans les allées ; il prenait ses repas en commun avec eux, les appelait « mes enfants » et se plaisait à leur donner des conseils moraux ou littéraires, reçus par eux « comme des oracles ». Des étrangers venaient le voir de très loin, parfois aussi des fâcheux que Galland éconduisait, fussent-ils de la plus haute noblesse, « viros apprime nobiles ». « Lorsqu'il composait, a écrit Binet, il ne voulait être importuné de personne, se faisant excuser librement, même à ses plus grands amis s'il ne parlait à eux ».

En février 1585 Ronsard visita Galland une dernière fois, mais si malade qu'il ne put quitter le lit.

Incapable de monter à cheval, il fit faire un « coche » pour retourner à Croixval, où il revint en juin, et à partir de ce moment ce fut une longue agonie, douloureuse et sans sommeil.

Je ne crains point la mort, mon cœur n'est point si lâche,

avait-il écrit. Il l'eût toutefois souhaitée prompte :

Je te salue, heureuse et profitable mort [1],
Des extrêmes douleurs médecin et confort!
Quand mon heure viendra, Déesse, je te prie,
Ne me laisse longtemps languir en maladie,
Tourmenté dans un lit.

Ce vœu ne fut pas exaucé. Il languit six mois, se faisant transporter tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ses prieurés, à la manière des malades qui espèrent toujours que le mieux est ailleurs, souffrant tellement en toutes ses jointures que lorsqu'il se rendit, pour la dernière fois, de Croixval à Saint-Côme, comme les tempêtes de décembre rendaient impossible le départ au moment fixé, il resta trois jours et trois nuits tout habillé pour éviter la torture de se vêtir de nouveau. La Muse qui avait veillé sur son berceau veillait encore à son chevet. Poète jusqu'à la fin, il composait la nuit ses derniers vers, aussi énergiques en leur tristesse résignée que ceux de jadis en leur « ardeur et allégresse », se regardant mourir, notant ses impressions variables avec son exactitude coutumière, suppliant la mort de hâter son œuvre, le pavot de clore ses yeux et d'endormir sa peine — « endors mes pauvres yeux » — décrivant, avec son réalisme habituel, son corps

1. Je te salue, ô mort, libérateur céleste. (LAMARTINE.)

décharné, disant le final adieu à ses amis, à la plaisante lumière du jour :

Ha mort! le port commun, des hommes le confort,
Viens enterrer mes maux, je t'en prie à mains jointes...

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, dénervé, démusclé, dépoulpé,
Que le trait de la mort sans pardon a frappé;
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble...
  Adieu plaisant soleil...
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.
Quel ami, me voyant à ce point dépouillé,
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
Me consolant au lit et me baisant la face,
En essuyant mes yeux par la mort endormis?...
Adieu, chers compagnons, adieu, mes chers amis!

Puis, de la même plume dont il avait écrit un tragique « Heureux qui ne fut onc », il se dépeignait redressé, rasséréné, affermi dans sa croyance :

Quoi, mon âme, dors-tu, engourdie en ta masse?
La trompette a sonné, serre bagage et va
Le chemin déserté que Jésus-Christ trouva,
Quand, tout mouillé de sang, racheta notre race.
  C'est un chemin fâcheux, borné de peu d'espace,
Tracé de peu de gens, que la ronce pava,
Où le chardon poignant ses têtes éleva;
Prends courage pourtant et ne quitte la place...

C'est fait, j'ai dévidé le cours de mes destins.

Le 27 décembre 1585, étant à Saint-Côme, le fidèle Galland se trouvant auprès de lui, il rendit l'esprit « à Dieu, ayant, dit Binet, les mains jointes au ciel qui en tombant firent connaître aux assistants le moment de son trépas ». Il avait soixante et un ans. Seuls de l'ancienne Pléiade, Baïf et Pontus de Tyard lui survivaient : Calvin était mort

depuis vingt et un ans. Rabelais depuis trente-deux. Montaigne avait encore sept ans à vivre. L'avenir était représenté par Desportes, dont les sonnets précieux, coulants, volontiers lubriques, intensément italiens, avaient commencé de paraître avec un prodigieux succès en 1573; par l'honnête, placide et monotone Bertaut, dont les vers circulaient en manuscrit, et par du Bartas qui s'était assigné dans sa *Semaine* (1578) un immense sujet, sans se douter que son emphase le rapetissait, et que le génie d'un Dante ou d'un Milton, dont il était dépourvu, y était indispensable. Malherbe n'avait rien écrit encore que d'insignifiant, mais il avait trente ans; les beaux jours de la Pléiade étaient finis. Ceux qui l'aimaient s'en rendaient compte : Ronsard est mort, écrivait L'Estoile dans son journal, « le premier et le dernier de nos poètes français ».

Ronsard avait souhaité des funérailles simples, suivies de ses seuls amis, excluant tout sépulcre pompeux, « operosius extructa sepulchra » (Critton). Il fut enterré à gauche du chœur à Saint-Côme, où l'un de ses successeurs, Joachim de la Chétardie, lui fit élever en 1607 un tombeau transféré à Tours lors de la suppression du prieuré en 1744 et détruit à la Révolution, mais dont il reste un dessin. Le monument était surmonté du remarquable buste exécuté, semble-t-il, du vivant du modèle et reproduit en tête de ce volume, d'après le moulage de Blois; l'original a été perdu au siècle dernier. Il représente un Ronsard quinquagénaire, aux traits accentués, aigus et fins, aux lèvres serrées et volontaires, mais

en même temps spirituelles et qui devaient être promptes à se desserrer, aux solides épaules d'ancien athlète, avec, toutefois, une inclinaison raide et comme rhumatismale du cou. La tête porte le laurier des poètes; c'est la plus sincère et vivante image qui nous reste de Ronsard. A Paris, des obsèques solennelles furent célébrées, par les soins de Galland, dans la chapelle de Boncourt où un Requiem en cinq parties, première œuvre importante de Jacques Mauduit, fut exécuté avec le concours de la Musique du roi. Les cérémonies durèrent un jour entier, le 24 février 1556, anniversaire de cet autre deuil national, la bataille de Pavie; l'éloge du Prince des poètes fut prononcé en vers et en prose, en latin et en français; en latin par deux professeurs de Boncourt, Jacques Velliard et l'Écossais Critton (Crichton, plus tard professeur de grec au Collège de France), en français par du Perron, futur cardinal, au milieu d'une « si grande affluence de peuple que plusieurs princes et grands seigneurs furent contraints de s'en aller pour n'avoir pu entrer » (Binet).

Ronsard laissait le souvenir d'un très grand poète dont le renom avait pénétré, dit Velliard, « jusqu'aux solitudes les plus reculées », lu et imité par toute l'Europe à un degré que des travaux tels que ceux de M. Laumonier et de Sir Sidney Lee, commencent seulement à nous faire connaître, bienveillant aux jeunes, tels de Thou, Binet, Bertaut et, ce qui est plus caractéristique, le fougueux protestant d'Aubigné; « libéral et magnifique en la dépense des biens qu'il avait », car, disait-il, Calliope regarde

Celui d'un mauvais œil qui trop chichement garde
Quelque trésor moisi dans un coffre rouillé;

capable, avec toutes ses complaisances professionnelles, de faire la leçon aux rois mêmes dont il dépendait, ami des humbles qu'il voyait, le cœur serré, « moissonner d'une main affamée », ayant des préférences et des animosités prononcées, hostile aux gens de loi qui vendent « leur caquet », aux architectes par trop dépensiers, aux farceurs, railleurs, moqueurs, qui ont pour métier d'entraver, abaisser, avilir, détourner la pensée du sérieux de la vie; hostile encore à tout ce qui est méchant, hargneux, refrogné; recommandant aux rois, aux poètes, à tous honnêtes gens de garder l'esprit ouvert, gaillard et avenant; ami du plein air, de tous les jeux d'exercice, incapable de provocation, mais intrépide dans la riposte, de cire devant la Beauté, toujours prêt à aimer et à confesser publiquement ses changeantes tendresses, comme d'ailleurs tous ses sentiments; épris d'art, de musique, du beau littéraire, de la Muse,

Le seul confort qui mes tristesses tue,

gardant enfin au premier rang de ses passions, du matin au soir de la vie, l'amour de ce pays de France qui paraît sans cesse à la veille de sombrer dans « la mer des malheurs », mais qui ne mourra point :

C'est la mère fertile, abondante en la race
D'hommes mâles esprits.

CHAPITRE VI

LES THÉORIES, LA POÉSIE ET LA RENOMMÉE DE RONSARD

I

Ronsard était, au moment de sa mort, le lettré le plus illustre d'Europe. La poésie française allait bientôt s'engager dans des voies différentes et il s'en doutait; rien, disait-il, ne naît que pour mourir,

Naissance et mort est une même chose.

Sa popularité et celle de son œuvre demeuraient toutefois intactes, et pendant quarante ans et plus ses écrits allaient continuer d'être réimprimés comme de son vivant. Avant sa mort, six éditions avaient paru en vingt-cinq ans; après sa mort, le même nombre d'éditions parut dans le même nombre d'années. Sa grandeur était reconnue de tous. « Et pour venir à nos poètes français, quel homme, écrit Brantôme, a été M. Ronsard! Il a été tel que tous les poètes qui sont venus après lui, ou qui viendront, se peuvent dire ses enfants et lui leur père, car il les a

tous engendrés ». « Surtout, disait Pasquier, on ne peut assez haut louer la mémoire du grand Ronsard... Jamais poète n'écrivit tant comme lui... et toutefois, en quelque espèce de poésie où il ait appliqué son esprit, en imitant les anciens, il les a ou surmontés ou pour le moins égalés. Car, quant à tous les poètes qui ont écrit en leurs vulgaires, il n'a point son pareil ». « C'est le premier poète de ce siècle », écrit du Verdier, en 1585, « l'Arioste, Tasso et Bartas, qui tiennent les premiers rangs des modernes... ne lui sauraient ôter ni emporter cet honneur ». Les chercheurs de nouvelle voie lui rendaient eux-mêmes humble hommage, Desportes tout le premier, du Bartas dans sa *Seconde Semaine*, Bertaut dans un Éloge funèbre où il représentait les pèlerins littéraires venant de tous les coins du monde au tombeau de Ronsard, ne fût-ce qu'afin

De pouvoir s'en vanter et de dire : je l'ai vu.

Si ces poètes nous donnèrent autre chose que du Ronsard, la principale raison ne fut pas que le goût en était passé ou qu'ils fussent « retenus », comme se le figura Boileau, par le trébuchement d'un écrivain qui n'avait aucunement trébuché, mais bien qu'ils n'étaient pas des Ronsard.

Du jour où sa vocation s'était décidée, le Prince des poètes avait été poète et rien autre chose. Il avait joué dans cette époque troublée son rôle de citoyen, mais il l'avait joué en poète, ce qui n'était pas en diminuer le danger, conseillant les rois et se lançant dans la querelle protestante. La poésie était pour lui un sacerdoce, mais un sacerdoce mili-

taire, il était religieux à la manière des Templiers. L'art littéraire, infiniment supérieur, pensait-il, à tous ces autres arts qu'il voyait s'épanouir sous ses yeux, l'art de « la médaille morte ou la peinture vaine », ou celui par lequel se transforme « une roche en maisons », fut le centre de ses pensées pendant les quarante ans qu'il servit les Muses.

Le résultat de ses réflexions a été consigné par lui en quantité d'écrits, préfaces (les trois pour la *Franciade* en particulier), poèmes autobiographiques, essais divers et notamment son *Abrégé de l'Art poétique Français*, en prose, rédigé en quelques heures pour l'instruction d'un apprenti-poète de ses amis et publié en 1565. Tous ces avis, en vers et en prose, sont donnés dans le style net et souvent péremptoire qui lui était habituel : non qu'il n'hésitât jamais ou ne modifiât jamais ses jugements, mais quand il le faisait il le proclamait aussi sans ambages. Ses conclusions, moins dogmatiques à mesure qu'il avait grandi en autorité et en expérience, sont le résultat de beaucoup de réflexion, beaucoup d'étude, d'une longue pratique et d'un grand bon sens.

Le fond de sa doctrine finale est la règle : « plutôt moins et mieux faire », ce qui était à peu près la devise de son ami de jeunesse Peletier : moins de poètes, mais mieux doués ; moins d'écrits, mais meilleurs. Quantité de ses dernières corrections dans ses propres œuvres consistent à supprimer : « élaguant, dit-il lui-même, l'inutile, comme fait le bon jardinier pour les branches ». A tout vrai poète deux avantages sont, d'après Ronsard indispensables, et

sur ce point il ne s'écarta jamais des théories de la *Défense* : le don naturel, le savoir. Rien sans peine, et rien sans le « don de Dieu ». Il s'agit d'un sacerdoce, non d'une vocation quelconque; il faut s'y livrer tout entier, cœur et esprit, tenant les « Muses en révérence », recherchant surtout les « conceptions hautes, grandes et belles », ornant le temple (par la splendeur du style : images, comparaisons, sentences, souvenirs mythologiques) comme les artistes des Valois ornaient « de marbre, jaspe et porphyre, de guillochis, ovales, frontispices et piédestaux, frises et chapiteaux », la façade des palais des rois. L'objet du labeur, les livres saints de la littérature, sont les ouvrages des anciens; nul soin ne doit être négligé pour en pénétrer le sens et comprendre ce qui en fait la beauté. Ce labeur, toutefois, sera vain si le don initial manque; les anciens vous enseignent à vous lever de terre et à marcher, de belle allure certes et le chant aux lèvres, mais c'est l'esprit divin qui montre aux prédestinés où il faut qu'ils aillent : « Les vers viennent de Dieu », dit-il plus d'une fois.

Le poète sera « endoctriné » et rejettera la « vieille ignorance de nos pères », mais leur ignorance seulement; Français, il exprimera en français des sentiments français; il ne « latinisera » point comme font tant de néo-classiques; il ne ressemblera point à « un perroquet en cage enclos ». « Comment veux-tu qu'on te lise, latineur, quand à peine lit-on Stace, Lucain, Sénèque, Silius et Claudien qui ne servent que d'ombre muette dans une étude, auxquels on ne parle jamais que deux ou trois fois en sa vie,

encore qu'ils fussent grands maîtres en leur langue maternelle?... D'une langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plaît à l'arrêt du destin et à Dieu qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient éternelles comme lui ». C'est imiter les anciens que d'être de son pays : Homère a fondé son *Iliade* sur « quelque vieil conte de son temps, de la belle Hélène », qui était pour lui ce que sont pour nous « des contes de Lancelot, de Tristan, de Gauvain et d'Artus ».

Des deux points, le principal est le don, l'inspiration, ce que Ronsard appelait la « fureur », le « ravissement »; malheur aux versificateurs, si habiles qu'ils soient, qui n'ont qu' « un peu de vie », qui n'ont pas été touchés par « l'âpre aiguillon » de Phébus. Ils ont beau versifier aussi exactement que les vrais poètes, ils ne sont pas plus de leur lignée qu'un Hercule de tragédie n'est Hercule pour avoir acheté « la peau d'un lion chez un pelletier, une grosse massue chez un charpentier et une fausse perruque chez un attifeur ». C'est tout juste l'équivalent de ces achats que vaudra au simple versificateur l'étude acharnée des anciens. Les poètes-nés sont tout autres; ils sont « remplis de divinité », épris de poésie « ardentement »; êtres à part et supérieurs,

Ils ont les pieds à terre et l'esprit dans les cieux.

De là de très importantes conséquences au point de vue des théories et de la pratique de Ronsard. Il connaît et approuve à peu près toutes les règles que Malherbe et Boileau (plus téméraires qu'Aris-

tote de qui nous tenons de simples conseils) allaient transformer en dogmes hors desquels point de salut. Il recommande de les observer, mais les subordonne à une autre qui les domine : plutôt violer toutes les prescriptions de toutes les prosodies et de toutes les grammaires que d'entraver l'élan poétique : aux prédestinés, tout est permis : ils participent de la toute-puissance des dieux. Dangereux conseil assurément qui, poussé un peu loin, a plus de chances d'encourager le sans-gêne des incapables que de renforcer l'élan des inspirés. Ce fut, en tout cas, chez Ronsard, une idée arrêtée[1] : par crainte d'écarter la flamme poétique aussi capricieuse, dit-il, qu'un feu follet aux nuits d'hiver, il laisse à son vrai poète toute liberté. Ce favori des dieux n'est pas tenu de « se soucier beaucoup des règles de grammaire » (et sur ce point Spenser en Angleterre, Lamartine et Musset en France, furent, comme leur pratique le montre, d'accord avec Ronsard) : il observera l'alternance des rimes masculines et féminines « tant qu'il lui sera possible » ; sa rime sera « riche », avec la consonne d'appui, mais « tu seras plus soigneux de ta belle invention et des mots que de la rime laquelle vient assez aisément d'elle-même après un peu d'exercice et de labeur ». Si elle ne vient pas de bonne grâce on peut la violenter, dire Callioupe pour Calliope ; Ronsard rime même inutiles à abortits, écrivant sans scrupule inutis et abortis ; il rime

1. Timidement indiquée aussi par Boileau (chant IV), mais qui veut qu'on ne cède à ce « transport heureux » que sur l'avis d'un « censeur solide et salutaire », ce qui était se faire une singulière idée de ces « transports ».

aussi Parnase à Pégase. Que faire du mot hymne qui ne rime à rien? Il en faisait hinne; mais bientôt le mot se redressait comme une plante foulée et non tuée, et c'est hymne qui a survécu. Les hiatus sont à éviter, mais seulement « autant que la contrainte de ton vers te le permettra »; de même pour l'élision, y compris celle des *o* et des *u*, et pour quantité de licences orthographiques, que Ronsard tolère s'il y a « contrainte », « nécessité »; il admet donra pour donnera. Il dit lui-même « a' vous point vu »? pour « avez-vous », et se fait justifier par Muret d'après le *sis* pour *si vis* des Latins. Mieux vaudrait un vers « merveilleusement rude » qu'un qui dirait mal ce qu'il aurait à dire.

Il accepte et pratique, après des hésitations momentanées, les enjambements; il est hostile, mais ne l'était pas d'abord, aux inversions. « Il faut dire : Le roi alla coucher à Orléans, et non pas : A Orléans le roi coucher alla », ce qui eût ravi le professeur de M. Jourdain, en d'autres termes, Molière.

De plus en plus, avec les années, le bon sens prédomina dans les théories de Ronsard. Il se déclara pour la simplicité, la brièveté, la justesse des termes. Il faut « resserrer ta main qui bouillonne d'écrire », qu'avec toute sa « fureur » le poète veille à la composition et « fasse que la fin de son ouvrage, par une bonne liaison, se rapporte au commencement », comme le veut Horace. Il insiste sur le danger des extrêmes : ne pas « affecter *par trop* le parler de la cour », user des circonlocutions, mais « sagement... autrement tu rendrais ton ouvrage plus enflé et bouffi que plein de majesté », éviter du même soin

platitude et enflure et, reprenant, dans la troisième préface de la *Franciade*, des idées exprimées déjà par lui en divers morceaux, vers et prose, où le coulant Desportes et le grandiloquent du Bartas eurent soin de ne pas se reconnaître, il disait : « La plupart de ceux qui écrivent de notre temps se traînent énervés à fleur de terre comme de faibles chenilles... les autres sont trop emportés et presque crevés d'enflure, comme hydropiques, lesquels pensent n'avoir rien fait d'excellent s'il n'est extravagant, creux et bouffi, plein de songes monstrueux et de paroles piaffées... Si tu veux démembrer leurs carmes, tu n'en feras sortir que du vent ». Visait-il réellement du Bartas? On ne sait. Il est certain que lorsque celui-ci essaye de décrire le chaos, ou se pose la question : que faisait Dieu, au cours de l'éternité, avant la création du monde? et se répond qu'il avait pour occupation, d'abord de s'admirer, ensuite de bâtir l'enfer, à « démembrer » de tels passages, on n'en fait « sortir que du vent ». « Ni trop haut ni trop bas », avait écrit Ronsard dès 1556, car « ce n'est pas le tout que d'ouvrir le bec grand ». Tout à la fin de sa vie il répétait encore : « Ni trop haut ni trop bas », prenant soin de montrer toutefois, comme on a vu, que le trop haut exclu par lui est la fausse grandeur des faux poètes, « trop ampoulés et presque crevés d'enflure ».

Le peintre a pour outil son pinceau, le graveur son burin, le poète la langue qu'il parle. Perfectionner l'outil, c'est rendre possibles des œuvres plus parfaites ; son importance est donc certaine. De là ces innombrables écrits qui, à partir de 1510, date

du « Prologue » de Seyssel[1], traitèrent de l'enrichissement, de la grammaire et surtout de l'orthographe de la langue française. Cette dernière question se posait exactement comme de nos jours, avec ardentes disputes entre partisans et adversaires d'une orthographe phonétique, de la suppression des lettres non prononcées, d'une réforme de l'alphabet pour obtenir une figuration plus exacte de sons sur la valeur desquels personne, au reste, n'était d'accord. Les arguments étaient les mêmes, y compris celui tiré de l'intérêt des étrangers : ceux qui veulent apprendre seraient encouragés par la réforme — mais ceux qui savent déjà, répondait-on, découragés. Tout cela n'aboutit à rien, et ce qui en resta de plus durable fut le souvenir de disputes aussi furieuses qu'entre catholiques et protestants. « Que les géomètres sont heureux ! a écrit Sully Prudhomme : leurs querelles ne sauraient durer, celles des artistes sont interminables ». Celle-ci, en effet, dure encore.

Ronsard, avec sa tendance générale à favoriser les réformes, avait, au début, pris parti pour le système orthographique de Meigret, et ce n'était pas mal choisir ; mais voyant la confusion grandir, et craignant que ces nouveautés n'ajoutassent à l'obscurité qu'on lui reprochait, il s'inclina, dit-il ironiquement, devant « l'opiniâtre avis des plus célèbres ignorants de notre temps », se bornant à un petit nombre de simplifications qu'il s'abstint,

1. Publié seulement en 1559, en tête d'une traduction de Justin. Voir Brunot, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, I, 72.

d'ailleurs, de toujours observer rigoureusement.

Les langues anciennes passaient pour riches, les modernes, ou comme on les appelait, les vulgaires, pour pauvres. Il fallait donc les enrichir; on s'en était occupé dans le même temps par tous pays. Plus une langue aurait de mots, pensait-on, plus elle serait supérieure aux autres et honorable pour la nation. On faisait étalage, en nouveaux riches, de ses richesses; de là ces kyrielles de vocables chez Rabelais et parfois chez Ronsard qui, dans son *Hymne des Astres*, a quatre lignes de mots pour énumérer les diverses influences des étoiles. On ne pouvait imaginer danger venant de redondance, crudité, encombrement. « On n'appelle pas, disait Henri Estienne, un homme riche, qui n'a que ce qui lui est nécessaire, mais faut aussi qu'il ait des choses dont il n'a point besoin et desquelles il se pourrait bien passer; et quant aux nécessaires, il lui en faut avoir de rechange ».

Ronsard s'était mis avec ardeur à la besogne et garda jusqu'à la fin sa foi dans l'enrichissement de la langue : « Plus nous aurons de mots en notre langue, disait-il avec conviction, plus elle sera parfaite ». Seulement il faut demeurer français et extraire le plus possible nos richesses de notre propre sol. Fuyons les latinismes dont abusaient « nos devanciers » (savoir les rhétoriqueurs; lui-même ne suivit pas trop bien son précepte), mais empruntons « aux dialectes de notre France », et il tirait vanité de ses mots vendômois — astelle, éclat de bois, par exemple — les défendant avec âpreté contre les railleurs. Malgré ses efforts cependant, aucun de

ces mots n'a survécu. Empruntons aussi aux artisans de tous métiers, surtout aux « artisans du feu... et de là tireras maintes belles et vives comparaisons » ; au vieux français : « Tu ne rejetteras point les vieux mots de nos romans, ains les choisiras avec mesure et prudente élection ». Là encore ses efforts demeurèrent à peu près inutiles, et ce fut en vain qu'il prononça pour nombre de ces vocables le *Veni foras* de la résurrection. Enfin, et c'était là le plus original de son système, il faut recourir à ce qu'il appelle, dans la troisième préface de sa *Franciade*, le *provignement*. C'est la méthode si commode des pays de langue anglaise qui tirent couramment un verbe d'un nom ou d'un adjectif : d'horrible Ronsard fait ainsi horribler « horriblant ton corps de la peau d'un tigre » ; de source, sourcer « de cheval « qui fit sourcer le mont » ; de fantastique il fait fantastiquer ; de valet, se valeter. Il dit, mais non couramment, en-eauer, en-fouer, et que Cérès est bledtière, prenant soin, dans ces cas extrêmes, d'expliquer en marge que cela veut dire : « tourner en feu et en eau », « qui préside aux blés » [1]. Il croit aux mots composés : le procédé est antique, mais la pratique doit être française. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que, contrairement à ce qui a été si longtemps répété, il ne fit qu'un usage très modéré de ce genre de mots et presque toujours pour qualifier des personnages classiques. Jupiter est

1. *Continuation des Amours*, 1555, p. 34 ; *Nouvelle Continuation*, 1556, fol. 15. Il recommande à ses imitateurs de l'imiter aussi en cela et de « coter » en marge leurs mots nouveaux, avec indication du sens (*Art Poétique*).

« tue-géant »: Pégase est « dos-ailé »; Aquilon est « le chasse-nue et l'ébranle-rocher, l'irrite-mer », Pan est un « dieu chèvre-pied ».

Quant aux diminutifs, il se plaisait à en trouver l'exemple dans Catulle et à oublier que c'était chez nous un reste du moyen âge :

> Me levai par un matinet
> Et entrai en un jardinet...
> Si trouvai une sentelette,
> Pleine de rosée et d'herbette,

écrivait, au XIVe siècle, Machault dans son *Dit du Vergier*. L'usage fait par Ronsard de ce procédé, plus restreint aussi chez lui qu'il n'est cru d'ordinaire, ne fut pas toujours heureux. Il lui arriva de donner ainsi un ton de fadeur à ses mignardises, d'atténuer le sens de mots qu'il n'y avait nulle raison d'affaiblir et aussi de se faciliter la rime, ce qui n'est guère pardonnable à un poète surtout à qui elle obéissait si volontiers. Par ce moyen tout mot peut rimer avec tout autre, onde avec Cassandre, fleur avec tendre, jolie avec verte. Il suffit de dire, comme Ronsard, ondette, Cassandrette, fleurette, tendrette, joliette, verdelette. Gambade rime très richement à herbe, pourvu qu'on dise, avec lui, gambelette et herbelette. Parfois le diminutif est un vrai contresens : Vénus, à la mort d'Adonis, verse des « larmelettes »: tout porte à croire que ce furent de vraies larmes. Par bonheur ces gentillesses faciles sont rares et le devinrent de plus en plus chez Ronsard; Cassandre en inspira un certain nombre, Hélène à peu près point.

Jusqu'à la fin, Ronsard demeura fier des services qu'il se flattait d'avoir rendus au vocabulaire :

> Je fis des mots nouveaux, je rappelai les vieux,

disait-il en 1563 ; il répète la même chose, dans les mêmes termes, en 1584. Cependant le doute l'avait pris et l'abbé Froger a montré comment, revisant ses hymnes la même année, il supprimait maints archaïsmes, remplaçant parforcé par maîtrisé, siller par voiler, etc.

Ronsard voulait une langue riche, et que le poète eût, par préférence, des conceptions hautes, mais il ne voulait pas un vocabulaire différent pour la prose et pour les vers. Ce qu'il demande aux mots est de représenter exactement la pensée, nobles ou non suivant le cas, mais toujours « signifiants ». Il n'est pas de point sur lequel il insiste davantage : les termes nobles ont leur place à eux, mais ne sont pas toujours de mise, « car bien souvent la matière ni le sens ne désirent pas telle haussure de voix ». Ce qu'il faut ce sont des expressions vives et qui portent ; n'admettez que les épithètes « significatives et non oisives, c'est-à-dire qui servent à la substance des vers » ; ne dites pas la « rivière courante », la « verte ramée », la rivière étant trop habituellement courante et la ramée verte pour qu'il vaille de le rappeler. Fuyez ces longs mots termes qui remplissent « languidement le vers », ceux en *ion* surtout, « comme abomination, testification ». S'il s'était pénétré de ce précepte, Boileau nous eût épargné le distique :

Soyez vif et pressé dans vos narrations,
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.

Il n'est guère de mots qui fassent peur à Ronsard. Non seulement ses bergers ne s'appellent pas « Lycidas », ce dont frémit Boileau, mais dans ses vers, Mémoire enfante les neuf Muses d'une « ventrée » ; ses sorcières ont « le poil hérissonné » ; ses dépensiers sont « embouffis de bombance ». Molière même n'eût pas mieux résumé tout Tartufe d'un mot que n'a fait Ronsard à propos des faux puritains de son temps : méfiez-vous d'eux, ils se faufilent à vos foyers avec leurs bons conseils, « mais n'ont le cœur châtré ». L'anoblissement méthodique de familles de mots, avec ces excessifs privilèges qui devaient avoir les conséquences de tous les privilèges excessifs et conduire au premier Dictionnaire de l'Académie, si bien expurgé, aux circonlocutions pour dire canon, porc ou chien, et à la Révolution romantique, date de l'âge suivant.

II

Ronsard a été qualifié de « maître des charmeurs de l'oreille » par un maître, Sully Prudhomme. Comme technicien du vers c'est son grand mérite. Il employa une quantité sans exemple de strophes et mètres différents, prenant un plaisir par moments excessif à associer longs et petits vers, rimes alternées, embrassées, combinées de mille manières,

ne reculant pas devant le vers « impair » (vers de neuf syllabes, vers de onze) remis en honneur par nos modernes symbolistes, étalant cette virtuosité qui devait éblouir sinon dévoyer Banville et qui parfois, mais rarement, brille chez lui à contretemps et détourne l'attention de la gravité du sujet. Bien qu'on répète encore quelquefois le contraire, tout de même que Victor Hugo, il n'inventa qu'assez peu de mètres nouveaux[1] et ne se faisait là-dessus nulle illusion. Lui si fier de son rôle d'initiateur est muet sur ce prétendu mérite. En réalité il prit de toutes mains, de Lemaire de Belges, de Marot, des rhétoriqueurs même, la majorité des agencements de vers que son génie rendit fameux. Il n'importe guère. Ce qui importe est l'usage fait de ces moyens d'expression. Qui inventa le ciseau dont se servait Michel-Ange? C'est l'emploi qui compte.

Mais sourd et cependant passionné de musique, tel Beethoven, Ronsard toucha comme personne n'avait su avant lui dans notre pays les multiples claviers des grandes orgues poétiques, tendre, tumultueux, gracieux, grandiose, épandant en larges phrases lyriques les sonorités de sa parole altière, ou traduisant en sourdine le faible bruissement des fon-

1. M. Martinon (*Les Strophes*, 1912, pp. 42, 43, 45, 46) attribue à Ronsard « tout au plus une quinzaine de formes non réalisées avant lui » (c'est encore quelque chose), dont notamment le quatrain, « sa plus heureuse trouvaille », employé dans l'ode *De l'élection de son sépulcre* (trois vers de six pieds, un de quatre, *aabb*), le sixain (deux alexandrins et un vers de six pieds deux fois répétés, *aabccb*) employé dans la *Complainte de Glaucque à Scylle* : « Les douces fleurs d'Hymette »; le septain (*aabcbcb*) de l'ode : « O fontaine Bellerie ».

taines fuyant parmi les rochers « d'un glissant pas ». C'est un souci d'harmonie et de variété dans l'harmonie qui lui fit imposer, par l'exemple presque constant qu'il en donna après les incertitudes initiales, l'alternance des rimes masculines et féminines, connue dès le XVe siècle, mais qui n'était pas régulièrement pratiquée et que du Bellay recommandait encore de ne pas observer « superstitieusement ». Ronsard, comme on l'a vu, n'alla pas jusqu'à la superstition.

Sur l'importance des sons Ronsard insiste; ils ont une vertu propre et évocatrice, supérieure à leur valeur harmonique; ils s'accordent ou non avec les sentiments à exprimer, on doit donc en tenir grand compte. La valeur des lettres mêmes est à considérer. Il faut « prendre garde aux lettres », dit-il, et faire « jugement de celles qui ont plus de sons et de celles qui en ont le moins. Car A, O, U, et les consonnes M, B, et les S S finissant les mots, et sur toutes les R R qui sont les vraies lettres héroïques, sont une grande sonnerie et batterie aux vers ». Il donne, quant aux R, un exemple tiré de Virgile et se conforme à son propre précepte dans la *Franciade*, mais non de manière à donner envie de l'imiter :

> D'on le rouant et tournant de maint tour,
> En tourbillons d'un bras armé le rue,
> Pied contre-mont, sur le dur de la rue.

Son désir de charmer l'oreille le pousse, en d'autres occasions, à ajouter aux sonorités de la rime, souvent très riche, le bercement de mots volontairement répétés :

Et en toute saison, avec Flore y soupire,
D'un soupir éternel, le gracieux zéphire.

Il va si loin, par moments, qu'il fait songer aux « pantoums malais » de Leconte de Lisle. Décrivant le monument, maintenant au Louvre, où était enfermé le cœur d'Henri II, il dit :

Par une Reine où sont toutes les grâces,
Trois Grâces sont mises dessous ce cœur,
Cœur d'un grand prince, invincible vainqueur,
Qui fut l'honneur des vertus et des Grâces.

Aux idées arrêtées qu'il avait sur l'étroite union de la poésie et de la musique est due la constance, avec laquelle il pratiqua le sonnet parfaitement régulier, dans un temps où la liberté italienne tendait à prévaloir. Ne pouvant attendre des compositeurs un air spécial pour chacun de ses innombrables sonnets, il les rima de manière qu'un même air à toutes fins (au risque très grave d'unions mal assorties) fût adaptable à quantité d'entre eux, la majeure partie offrant d'identiques agencements de rimes masculines et féminines. Ce n'est certainement pas là que Ronsard, « réglant tout, brouilla tout », puisque les préceptes que son exemple imposa sont ceux mêmes que Boileau attribue à « ce dieu bizarre », Apollon.

L'importance attachée aux sons par Ronsard, lui fit insister sur l'obligation de rimer richement ce vers bien connu déjà, mais qui ne devint cependant qu'après lui, et grâce aux modèles que, dès ses débuts de 1550, il commença d'en donner, le grand vers français définitif, celui de Malherbe, Racine, Corneille, Molière, Voltaire, celui de *Jocelyn*, *Rolla*,

la Maison du Berger, comme il avait été celui des Hymnes, des Sonnets à Marie et à Hélène et des Discours de Ronsard, l'alexandrin. Il faut, pensait-il, une forte sonorité finale pour marquer la cadence d'une si longue suite de syllabes ; mais là aussi ce fut moins par ce soin, chez lui très remarquable, moins par sa théorie que par son exemple, que Ronsard montra la vertu d'un tel vers et l'étendue de son champ d'action : il le fit, tour à tour, tendre, intime, passionné, « altiloque », raisonneur, descriptif, oratoire, indigné. Il pouvait se vanter justement de l'« avoir remis le premier en honneur ». D'autres avaient pu s'y essayer, mais ce fut lui qui, ici encore, détermina le mouvement.

Ronsard n'est pas seulement un métricien, c'est un styliste. On ne peut guère ouvrir un de ses volumes, au hasard, sans être frappé de ses bonheurs d'expression et de la pittoresque justesse de ses images. Songeant à ses longues peines d'amour, il dit :

> Pour avoir trop souffert, le mal m'est familier ;
> Comme un habillement, j'ai vêtu le martyre.

En dehors des cas où, par studieuse imitation des anciens, il s'en tient aux comparaisons classiques (Ainsi qu'on voit... Ainsi...), ce à quoi tout le monde peut s'exercer, il est métaphorique d'instinct : au lieu de deux images côte à côte, les deux sont chez lui superposées, ce à quoi un vrai artiste peut seul réussir, bon juge du degré de conformité et de dissemblance entre les deux termes d'où résultera une intime fusion, évocatrice et non déconcertante, de la

poésie et des réalités. Sa métaphore, en un seul mot, sur les faux puritains est caractéristique. Il invoque, en sa maladie, le secours du pavot « et de son rameau teint dans le ruisseau d'oubli », et une vision grise du souterrain Léthé passe devant le regard. L'Hiver lui apparaît tout blanc,

> Perruqué de glaçons, hérissé de froidure.

Il a plus d'un paysage romantique de monts et de précipices à qui, longtemps avant Hugo, sa verve lyrique prête vie : Alpes hautaines,

> Qui soutiennent le ciel de leurs croupes chenues,
> Nourrices de maints fleuves, à qui les grands torrents
> Du menton tout glacé jusqu'aux pieds vont courants,
> Qui portent en tout temps, sur leurs dos solitaires,
> Les neiges, les frimas, les vents héréditaires.

Si son laisser-aller, privilège pensait-il du poète-né, ses digressions, les terres vagues par lesquelles il nous mène, le banal de sa route, lassent parfois et indisposent (il semble, par moments, qu'il passe la main à autrui et ne tient plus sa propre plume), sa maîtrise n'est pas longue à se réaffirmer. Il a des vers cornéliens, grands de pensée, épigrammatiques de forme, où tous les mots portent, qui demeurent clairs en leur brièveté, simples, directs, faits pour se graver dans la mémoire. Dans ses Discours abondent, plus encore que dans ses Hymnes et ses Odes, les grandes périodes lyriques, riches en incidentes, ouvrant sur les deux côtés de la route des perspectives lointaines, cadencées d'un rythme qui presse le lecteur en avant et l'empêche de s'arrêter ou s'égarer, conduisant enfin l'esprit à une conclusion

qui justifie l'ampleur des préparatifs et brille comme la pierre de l'anneau. Il a le souci de l'effet et sait, quand il veut, le ménager, non par simple amour de l'effet, mais parce que sa peinture cadrera mieux avec les réalités tragiques et inattendues qu'il n'a que trop souvent à décrire, telles les fêtes nuptiales et les fêtes de la paix où Henri II fut blessé à mort :

Jà l'olivier tenait la place des lauriers
Aux portaux attaché; au croc pendaient les armes,
Et la France essuyait ses plaintes et ses larmes;
Jà le palais était pour la noce ordonné,
Le Louvre de lierre et de buis couronné;
Déjà sa fille au temple épouse était menée,
On n'oyait retentir que la voix d'hyménée,
Hymen! hymen! sonnait par tous les carrefours;
Partout on ne voyait que Grâces et qu'Amours;
Mars banni s'enfuyait aux régions barbares,
Quand, entre les clairons, trompettes et fanfares,
Au milieu des tournois, au chef il fut blessé...

Avec cela des douceurs de parole qui déjà font songer à Lamartine, par exemple ses nombreuses descriptions de l'âge d'or, ou tels passages, d'un charme pénétrant, tirés d'une de ces mêmes églogues où Boileau remarqua seulement que les bergers ne s'appelaient pas Lycidas :

Là, s'il te plaît venir, tu seras la maîtresse...
Nous vivrons et mourrons ensemble, et tous les jours,
Vieillissant, nous verrons rajeunir nos amours.

On notera la coupe originale et moderne de l'alexandrin. En théorie Ronsard était pour que la césure fût « toujours » au sixième pied; mais on sait qu'à ses yeux il n'y avait pas de « toujours » pour

le poète-né, et son vers est fort souvent cet alexandrin « libéré », mais après lui enchaîné, pour la délivrance de qui Victor Hugo dut livrer plus tard de si furieux combats.

Parfois Ronsard se plaît à rendre la main-d'œuvre apparente et à permettre de constater, par une brève récapitulation, la justesse de sa série d'images finalement liées en faisceau, ainsi qu'on peut voir dans la première phrase de son poème « Comme un beau pré », sur le départ de France de la princesse qu'il admira le plus, Marie Stuart, ou encore dans l'admirable sonnet « Ciel, air et vents » : là l'effet est produit par une seule pensée que chaque vers, chaque mot fortifie, et le tout forme pour l'aimée, au dernier tercet, un enchanteur fond de tableau où l'on voit ciel, monts, forêts et plaines, la nature entière inclinée devant la beauté, disant les mots qu'à l'heure du partir le poète n'avait su prononcer[1]. Ou, poussant plus loin encore le souci de la régularité visible, il annonce, dès la première strophe d'une ode à Cassandre, le sujet de chacune des suivantes, récapitule exactement ces mêmes sujets dans la dernière et, sans qu'il demeure la moindre apparence de contrainte, conclut sur une pensée saisissante, conséquence logique de tout le reste, et inattendue cependant :

1. D'après une note de Blanchemain, I, 39, un sonnet semblable serait dans l'Arioste, mais il n'en est rien ; M. Vianey (*Pétrarquisme*, p. 153) a signalé le vrai original qui est de Bevilacqua ; Ronsard toutefois, comme c'est souvent le cas, ne doit au modèle qu'une simple indication de thème (encore il le modifie), mais rien de ce qui fait le mérite hors pair de son sonnet.

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendômois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remords et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes.
Rochers, bien que soyez âgés
De trois mille ans, vous ne changez
Jamais ni d'état ni de forme,
Mais toujours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit
De jeune en vieillard me transforme.
Bois, bien que perdiez tous les ans,
En l'hiver vos cheveux mouvants,
L'an d'après qui se renouvelle
Renouvelle aussi votre chef,
Mais le mien ne peut derechef,
Ravoir sa perruque nouvelle.
Antres, je me suis vu chez vous
Avoir jadis verts les genoux,
Le corps habile et la main bonne,
Mais ores j'ai le corps plus dur,
Et les genoux, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.
Ondes, sans fin vous promenez
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne séjourne,
Et moi, sans faire long séjour,
Je m'en vais, de nuit et de jour,
Au lieu d'où plus on ne retourne.
Si est-ce que je ne voudrais
Avoir été ni roc, ni bois,
Antre, ni onde, pour défendre
Mon corps contre l'âge emplumé,
Car, ainsi dur, je n'eusse aimé,
Toi qui m'as fait vieillir, Cassandre.

Selon Ronsard une qualité importante dans l'œuvre d'un poète est l'ampleur, la variété. Il faut qu'il traite :

Mille sujets de mille et mille modes,
Chants pastoraux, hymnes, poèmes, odes.

Interprète du monde sensible et supra-sensible, il doit pouvoir comprendre et traduire tout sentiment, tout spectacle, toute beauté, vibrant et impressionnable, harpe éolienne, cloche suspendue tout au haut de la tour, dont le sonneur terrestre ne tirerait d'en bas que des notes banales, mais qui vibrera, divine, au souffle de la Muse. Doué à souhait quant à lui, c'est très spécialement encore par l'ampleur et la variété de son œuvre, en même temps que l'exactitude de son observation des réalités morales ou matérielles, que Ronsard frappe quiconque le fréquente. Les autres poètes de son temps s'occupent aussi de maintes choses, mais fort souvent ils effleurent les sujets ; lui les traite. Au carrefour des multiples routes en étoile, eux font quelques pas sur chacune ; lui fournit une longue carrière. Dans le domaine dramatique seulement ses projets demeurèrent des projets : il rêvait « d'animer l'échafaud par une tragédie sententieuse et grave ». Il aimait cet art et avait sur lui des idées arrêtées, voulant que tragédie comme comédie fussent « didascaliques et enseignantes ». D'innombrables allusions dans ses vers montrent combien il s'intéressait aux choses de la scène, allusions aux tréteaux et aux costumes, aux bons acteurs, aux mauvais,

Sans grâce, sans maintien, sans geste, sans parole,

au rôle d'Hercule, à celui d'Oreste « vu ès vieilles tragédies », à ceux aussi de farceurs, de « Janins », à la joue « pleine de farine », aux auteurs « tout craintifs » un jour de première représentation et tremblant que l'œuvre nouvelle ne soit pas « du

peuple bien reçue ». La fréquence avec laquelle, chez lui, le monologue ou le récit se change en dialogue (dans la *Salade* par exemple, dans ses hymnes, élégies et épîtres, souvent dans la *Franciade*) permet mieux encore que sa *Bergerie*, qui fut réellement jouée, et que ses vers pour cartels ou mascarades, de concevoir ce qu'eût été Ronsard poète dramatique. Mais il ne laissa aucune tragédie ou comédie et le fragment de *Plutus* qui lui est attribué est certainement apocryphe [1].

Tout ce qui est humain est source de poésie pour le vrai poète, et le fut pour Ronsard : ce qu'avaient chanté déjà les Grecs, les Latins, les Italiens, et aussi ce qu'il voyait sous ses yeux, éprouvait, savait, connaissait, Gâtine, Cassandre, les guerres civiles, les destinées du royaume, les menus incidents de la vie quotidienne, les animaux, les plantes,

Feuilles, tiges, rameaux, espèces et couleurs.

Vrai poète, il l'est jusque dans ces pièces de commande desquelles d'ordinaire, le roi ayant lui-même donné l'ordre, la Muse se désintéresse, et l'on est surpris du nombre de beaux vers perdus dans ses cartels, mascarades ou bergeries. C'est dans l'épilogue de la comédie jouée à Fontainebleau, lors du grand voyage, qu'il exprime avant Shakespeare la pensée shakespearienne (et antique) : « All the world's a stage ». —

1. La démonstration de M. Laumonier, dans son édition de Binet, p. 102, semble définitive.

Le monde est le théâtre et les hommes acteurs...
En gestes différents, en différents langages,
Rois, princes et bergers jouent leurs personnages,
Devant les yeux de tous sur l'échafaud commun.

Les échappées lyriques et les pensées de sombre mélancolie que nous qualifions volontiers de shakespeariennes ne sont pas plus rares chez lui que les vers cornéliens : pensées sur la fragilité des brèves vies humaines : « Notre vie est seulement un songe » ; il contemple d'aussi près qu'Hamlet, mais d'un cœur plus ferme parce qu'il est Ronsard et non Hamlet, la triste demeure qui nous attend « sous la terre si noire » ; il songe, comme le Danois, à ce « long voyage d'où plus on ne revient », à cette destinée commune aux hommes et aux empires, à la nuit éternelle qui enveloppera « la bière sommeilleuse » quand chacun de nous y dormira pour jamais,

Locatif décharné d'un vieil tombeau reclus.

Nous ne pouvons entendre ce que murmurent les astres, étant, dit Ronsard, « chargés de terre et du trépas », à cause, dit Shakespeare, de « this muddy vesture of decay ». Une des idées de Ronsard sur la musique était tellement shakespearienne que Shakespeare l'a répétée mot à mot, se bornant à traduire.

Ronsard a contre lui, pour le lecteur moderne, son langage qui a un peu vieilli, la part trop grande à notre goût faite par lui aux ressouvenirs classiques, aux épisodes et à l'ornementation mythologiques, les longueurs que ses révisions ne firent pas toutes disparaître ; les incertitudes de sa grammaire, venant d'usages mal fixés de son temps, et qu'il

aggrave par les libertés qu'il se donne, ajoutant encore au nombre des mots dont le genre était douteux et leur attribuant n'importe lequel, selon sa fantaisie ou sa nécessité; ses rimes, facilitées par toutes les tolérances admises de son temps (rimes par diminutifs, par barbarismes dont il se vante, rimes du simple au composé, etc.); les variations survenues dans l'usage et qui ont donné un caractère archaïque, vulgaire ou même comique à des termes nobles et dignes jadis. Pour haletant, il dit pantois (il nous reste pantelant); pour chevelure, poil, parfois perruque (ce que nous désignons ainsi s'appelait alors *fausse* perruque); pour cœur ou poitrine, estomac; pour sein, tétin; pour gazouiller, dégoiser; pour couché sur le dos, couché à l'envers; il « chante à l'envers »; pour homme de guerre, gendarme; ses plus grands héros sont de « fameux gendarmes ». Il cite pour sa noblesse le vers :

Profendit par le fer un scadron de gendarmes,

qui, sans faute de sa part, fait sourire. Il francise les noms anciens, disant Brute et Ératon, selon les préceptes de la *Défense* et les siens propres. Mais on a vite fait de s'accoutumer et de se plaire en la société d'un auteur qui offre jusque dans ses plus médiocres pièces des beautés inattendues, dont le champ de vision et la gamme sentimentale sont si vastes, en qui se retrouvent encore des restes du moyen âge (il a des songes, avec le palais d'airain de Philosophie, défendu par Jugement, Raison, Sueur, cette dernière récompensant ceux qui ont bien travaillé), des morceaux dignes de Villon (la

belle apostrophe : « Courage, coupeur de terre », à comparer à « De pauvreté me guermentant » et qui, par-dessus les siècles de silence lyrique, donne la main aux maîtres de notre période, Vigny, Lamartine, Hugo, et au descendant de Cassandre, Musset, tant le Musset de la *Ballade à la Lune* « Cache pour cette nuit, ta corne, bonne Lune » que celui des *Nuits* :

RONSARD.

Pour avoir trop aimé votre bande inégale,
Muses qui défiez, ce dites-vous, le temps,
J'ai les yeux tout battus, la face toute pâle,
Le chef grison et chauve et je n'ai que trente ans.

MUSES.

Au nocher qui sans cesse erre sur la marine,
Le teint noir appartient; le soldat n'est point beau
Sans être tout poudreux...

Mais quel sera mon loyer? dit le poète, voilà ma jeunesse évanouie. La gloire, disent les Muses.

Dans toutes ses œuvres le don d'observation brille à un degré éminent; ses visions sont nettes et comme sa franchise est absolue il ne tait rien, peu aisément effarouché et s'adressant à un public encore moins effarouchable. La note personnelle abonde dans ses écrits, presque autant que chez nos modernes. Sans parler de ses confidences sur ses amours, ses ambitions, ses opinions, il ne saurait nous cacher qu'il aime dormir sur le côté gauche, qu'il déteste les chats, hait les serviteurs « aux mains lentes », croit aux présages, adore les exercices physiques et le jardinage, préfère, l'été surtout, les légumes à la viande : « Je hais tant la viande ». Il

recommence volontiers sa biographie, la redit à Paschal, à Lescot, aux mânes de Marguerite de Savoie, sans approcher toutefois de cette idolâtrie du moi, cette « adoration perpétuelle du Saint-Sacrement », que Sainte-Beuve reprochait à Vigny.

S'il mêle beaucoup de mythologie à ses sujets modernes, il mêle aussi pas mal de moderne à ses mythologies, vivifiées ainsi par des touches de vie réelle. Dans son poème le *Satyre*, imité d'Ovide, il décrit le costume d'Iole, et ce costume lui rappelle celui des dames de Blois et de Tours, se promenant sur les bords de la Loire, « fières en leur beauté ». A propos d'une autre scène mythologique, il décrit au naturel une procession suivant les reliques des saints, avec les fleurs jetées des balcons et des fenêtres d'une ville française. Un peu partout dans ses œuvres, les comparaisons dont il fait un abondant usage par imitation des anciens, lui sont toutefois occasion de petits tableaux d'après nature, d'une remarquable et parfois amusante justesse, inspirés par ses habitudes de chasseur, escrimeur, gentilhomme campagnard ou homme de cour. C'est certainement l'œil d'un observateur frappé du moindre détail qui avait noté le triste état des tuyaux de plomb des fontaines dans les grands jardins royaux :

> Comme on voit bien souvent les sources des fontaines,
> Quand le plomb est gâté, multiplier leurs veines,
> Plus cette-ci l'on bouche, et tant plus cette-là
> Se crève de la terre et jaillit çà et là,
> Puis une autre et une autre...

Les innombrables poèmes où il a exprimé le charme des forêts et des rivières de son pays, décrit

le retour des saisons, la vie des fleurs et des animaux champêtres, doivent beaucoup de leur beauté durable au fond d'observation vraie sur lequel ils sont édifiés. Il a noté le ton différent des murmures forestiers :

> Sainte Gâtine, heureuse secrétaire
> De mes ennuis, qui réponds en ton bois,
> Ores en haute, ores en basse voix
> Aux longs soupirs que mon cœur ne peut taire...

Il a vu, en avril,

> Rire et pleurer le soleil du printemps,

et si bien vu qu'il ajoute de son cru cette note pittoresque et juste à un sonnet par ailleurs imité d'Arioste. Il a entendu mugir l'aquilon « dans les cavernes basses » ; il a observé « du bec des oiseaux les roches entamées », ce qui est de sa région aux roches tendres, où les habitants vivent encore en troglodytes dans leurs immenses souterrains, et où les oiseaux continueront jusqu'à la fin des temps à trouer de leur bec un calcaire friable, qu'ils ne trouveraient pas en Bretagne ou en Forez. Il a regardé de près fleurs et bêtes, il parle d'elles avec tendresse : ce sont des amis, des compatriotes, des campagnards comme lui. En sympathie avec les animaux, il les plaint ou les envie ; ils ne sont jamais quelconques en ses vers : il connaît leurs attitudes, leurs mœurs, leur manière de marcher, nager ou voler. Il a observé les grues,

> D'avirons emplumés et de *roides secousses*,
> Cherchant en autre part autres terres plus douces,

et l'alouette qui monte au matin, « à petits bonds ».

en chantant jusqu'au haut du ciel et brusquement redescend d'un trait, « tombe » comme le fuseau.

> Qu'une jeune pucelle au soir
> De sa quenouille laisse choir,
> Quand au foyer elle sommeille,
> Penchant à front baissé l'oreille,

et voilà une deuxième image campagnarde juxtaposée à la première. Il rapproche ces humbles vies de fourmis, de grenouilles, d'alouettes de celles des humains, ému des mêmes sentiments qu'éprouvera plus tard Robert Burns à la vue de la souris des champs, comme lui « fille de la terre ».

Cette justesse dans la notation n'est pas spéciale à un sujet favori, mais s'applique à toute chose, à un ballet de cour comme aux arbres de Gâtine, aux gens, aux objets, aux sentiments. Il y a du satiriste, du comique et du moraliste en Ronsard; il trace d'excellents portraits de l'avocat « fumeux et sueux », à la « bouche tonnante », du prédicant « si pâle », tournant vers le ciel « la prunelle des yeux » pendant ses sermons, du mignon de cour, « un Adonis, un amour, un tableau », des pauvres hobereaux ruinés qui,

> Lorsque tout est vendu, levant la tête aux cieux,
> N'ont plus autre recours qu'à vanter leurs aïeux;

du prometteur sachant son métier :

> Sans être contente chacun s'en va content;

de l'empressé de cour :

> Si quelque grand seigneur quelque chose commande,
> Si bonnet ou chapeau ou mules il demande,

S'il veut aller dehors, s'il faut chercher quelqu'un,
S'il faut l'accompagner, le flatteur importun
Est toujours prêt d'aller et, plein de diligence,
Devant les vrais amis tout le premier s'avance,
Courant, suant, pressant, pour se mieux faire voir.

Le geste l'intéresse, la couleur aussi. Il retrouve, après l'époque lointaine des années de collège, le cardinal de Lorraine, grand personnage qui, tout « pâle et pensif », se « gratte le chef du bout du doigt ». Il lui rappelle comment sa bienveillance le tira d'embarras un jour qu'il se trouvait isolé et dédaigné dans la cour d'Anet :

J'étais dedans la cour de ce château d'Anet,
Debout comme un cyprès ou comme un pin...
Quand je vous vis sortir *tout rouge* d'une porte,
Flambant pour mon secours.

Ronsard avait un œil de peintre, et ce qu'il voyait il se plaisait à le noter; sa mémoire était meublée de croquis d'après nature; il le dit lui-même, traçant, de plus, un bon portrait du taciturne Henri II :

Ce que souventefois à table *j'ai noté*,
Étant debout, planté devant ta majesté,
Quand les autres parlaient, tu avais ta pensée,
Sans leur répondre rien, en toi seul amassée;
Et je disais alors, ce Roi qui ne dit rien
Pense plus qu'il ne parle; il pense en lui combien
Il lui faut de soldats...

et c'est en effet le genre de pensée qu'au milieu de sa cour, entouré d'objets d'art, adulé de tous, nourrissait d'ordinaire, dans son éternel silence, l'ancien prisonnier des Espagnols.

Les vrais et les faux bruits colportés dans Paris et dont tout le monde « parle, dîne et soupe », car

il en était déjà ainsi il y a trois siècles (*les Nues*), les scènes basses, triviales ou horribles, les mouvements des foules, sont retracés par le poète avec un même souci du réel : portrait de Phinée dans l'hymne des Harpies, de Maladie dans l'hymne de l'Automne ; scène d'ivresse dans le *Nuage*, un de ses rares tableaux vraiment rabelaisiens, avec mangerie, beuverie et rêve de tempête à la Panurge ; catastrophe des Géants dont la cervelle écrasée coule par leurs narines et leurs yeux,

> Comme un fromage mol de qui l'humeur dégoutte,
> Par les trous d'un panier, à terre, goutte à goutte.

Le même don d'observation fait le mérite de petites scènes qui permettent d'entrevoir ce qu'eût été Ronsard auteur comique, scènes à la cour, dans l'antichambre des grands, avec l'encombrement des quémandeurs et l'agitation des courriers qui arrivent et partent ; autres scènes où lui-même figure, tantôt avec Jamyn comme dans la *Salade*, tantôt parmi les courtisans à l'accueil divers selon qu'il a ou n'a rien à demander : effusions, promesses et serments dans le premier cas ; froideur, dos tourné, disparition par une porte de côté dans le second, et parfait oubli qu'aucun Ronsard ait jamais rimé aucun vers.

M. Faguet, qui a certes sur ce point tous les droits d'être sévère, refuse à Ronsard l'esprit, et ce jugement d'un si bon juge a fait loi. Mais le célèbre critique n'aurait-il pas un peu abusé de ses droits ? Beaucoup des poèmes amoureux de Ronsard sont écrits à la fois avec son esprit et avec son cœur ;

c'est du reste le cas de tous les madrigaux qui comptent, et qui pourrait dire s'il y a plus d'esprit ou plus de cœur dans le sonnet : « Je veux lire en trois jours l'*Iliade* d'Homère »? Ronsard avait un sens développé du comique et en a donné plus d'une preuve en des pièces où pétille, sans mélange d'amertume, l'esprit français aimable et gai. On ne peut s'empêcher de sourire en lisant plus d'un des poèmes où il prend à partie ce petit dieu, « confit en fiel et en miel tout ensemble », où il met en vente « ce jeune enfant Amour » :

> Vienne quelque marchand, je le mets à l'enchère,
> D'un si mauvais garçon la vente n'est pas chère,

et le reste du sonnet; ou bien la *Gaieté* où il montre son bonheur auprès d'une belle de village compromis par l'arrivée de deux superbes soudards rendus libres par une malencontreuse trêve. Qui les amène ici, et qu'ont-ils à « effrayer les poules » avec leurs mirifiques costumes? Comment, « le roi même en personne » ne peut tarder de faire merveilles, l'Empereur prendra certainement la fuite, et vous ne seriez pas là pour éblouir plus tard la gent paysanne par vos récits?

> Allez, et vous re-parez
> De vos belles cottes d'armes,
> Allez bien-heureux gendarmes,
> Secourez la fleur de lys.

Un genre dans lequel excelle Ronsard est l'éloge caricatural, dont il décerne un de ses meilleurs à son propre chien, coupable de l'avoir, par fidélité intempestive, troublé de son persistant aboi pen-

dant un rendez-vous galant. Le poète s'était justement dit qu'il en ferait un jour une constellation céleste; mais il n'en sera rien, tous ses mérites sont effacés :

> Certes ton corps n'est pas laid,
> Et ta peau plus blanche que lait,
> De mille frisons houpelue,
> Et ta basse oreille velue,
> Ton nez camard et tes gros yeux
> Meritaient bien de luire aux cieux.

Le chien demeurera voué, au contraire, aux cruautés d'un « camp de puces ». Ronsard a aussi parfois vis-à-vis des dieux, lui leur fidèle, de ces impertinences comiques, telles que d'autres gens d'esprit s'en sont permises de nos jours, en amis du temple, bien vus des maîtres du lieu. Dans la grande ode à l'Hôpital où les jeunes petites Muses font apprécier à leur père Jupiter leurs talents naissants et chantent la Guerre des Géants, le roi des dieux est ravi,

> Et, retourné, rit en arriere
> De Mars qui tenait l'œil fermé,
> Ronflant sur sa lance guerriere,
> Tant la chanson l'avait charmé.

Muret, sur ce, renvoie à Pindare : on n'y trouvera pas ce passage.

D'un sérieux franc comme sa gaîté, le poète revenait aux pensées graves dont son œuvre est semée, reprenait le fil de ses songes, la notation de ses sentiments, ses aspirations et ses craintes, les peignant de son même pinceau véridique, écrivant son « Quand vous serez bien vieille », si connu que sa

beauté nous en est moins apparente. Mais quel Rembrandt a mieux traduit sur sa toile que Ronsard dans ses vers cette impression de silence, de recueillement, de fin de jour et de fin de vie, de demi-sommeil illustré d'images qui sont moitié rêve et moitié souvenir? Le soir, la chandelle allumée, le feu dans l'âtre, la vieille servante amie, assoupie dans un coin, la quenouille d'antan, et tandis que le rouet tourne, la petite voix cassée fredonne faiblement quelque air d'autrefois, composé aux jours de beauté, de jeunesse et de gloire, par un Roland de Lassus sur les paroles d'un Ronsard.

III

Quand Ronsard mourut l'état du royaume était au pire. Lui-même, près de sa fin, avait dû, un moment, se faire transporter de Croixval à Montoire dont la forteresse le protégerait contre les protestants. Peu après sa mort, les huguenots gagnaient à Coutras leur première victoire sur les troupes royales; le roi était méprisé, un tiers parti, celui de la Ligue, se formait contre lui et contre les protestants. L'édifice se lézardait; les étrangers couraient le pays, Espagnols, Italiens, Wallons, Allemands, charmés d'aider, sur leur pressante demande, les Français à se détruire. L'héritier du trône est protestant, Philippe II d'Espagne réclame la couronne pour sa fille qui est petite-fille d'Henri II;

le Balafré et son frère le cardinal sont assassinés par ordre du roi : leur frère Mayenne, « le preneur de villes », se déclare Lieutenant-général du royaume, offre la couronne au vieux cardinal de Bourbon, y aspire lui-même : le roi est poignardé le 1er août 1589, laissant le trône à Henri de Navarre qui est obligé d'assiéger sa capitale et de conquérir ses États.

Une immense aspiration vers l'ordre, la paix, la règle, l'unification, la discipline, commençait, dans le même temps, de remplir les cœurs, grandissant d'année en année ; la réaction s'affirmait contre l'individualisme, le libre examen, les allures indépendantes du XVIe siècle. Une si grande transformation ne pouvait être que graduelle et l'on verrait encore ce retour du XVIe siècle que fut la Fronde ; mais c'est bien dans ce sens que marchait la nation, prête à accepter la règle d'Henri IV et de Sully, de Richelieu, de Louis XIV et l'intense centralisation du royaume. Avant tout, l'ordre logique, la régularité ; plus de licences ; celle d'être protestant sera abolie en 1685 ; interdiction de gagner le ciel par une autre route que celle, bordée de charmilles, où Bossuet et Bourdaloue sermonnent le Grand Roi.

Rien n'échappe à des mouvements si puissants ; un changement de saison reverdit ou dessèche l'herbe et le chêne. Avant même que le royaume eût changé d'aspect, les lettres françaises s'étaient transformées. Ronsard garde, pendant un temps, des partisans d'autant plus fidèles que la cause de la « fureur », du « ravissement » et des libertés permises aux favoris des dieux est plus menacée. Mais ce sont frondeurs ou provinciaux, bientôt sans

influence : d'Aubigné, Colletet, Régnier, Hardy, Mlle de Gournay, Mlle de Scudéry. Malherbe est venu : le meilleur de ses idées est hérité de Desportes, Bertaut, Ronsard même, le Ronsard assagi des dernières années et qui effaçait ses archaïsmes et ses hiatus. Mais Malherbe renie ses progéniteurs, les maudit, barbouille de notes injurieuses les marges de leurs volumes et quand, relisant ses œuvres, il trouve « quelque chose d'impropre », s'écrie : « Ici je ronsardisais ». Cédant à un mouvement qu'il se figurait avoir créé, il centralise, unifie, atténue, restreint ; malgré ses boutades en faveur du parler peuple, il exclut du vocabulaire toute expression « plébée », c'est son mot, sans cesse répété : on ne saurait dire ventre, c'est un terme « sale » : le règne est proche des périphrases, perruques des mots. Plus d'hiatus, d'enjambements, de césure mobile : l'idéal harmonique est le tic tac de l'horloge : c'est clair, c'est simple. On croit aux règles fixes, ce que Fénelon appellera, en toute confiance, « les véritables règles », aux genres délimités, à une étiquette immuable, à une langue définitive, enregistrée *ne varietur* dans le Dictionnaire de l'Académie. Le sage du Cange explique en vain que, « ut rerum omnium, sic linguarum instabilis conditio ». On ne réfléchit pas, au temps du Roi-Soleil, que le soleil même a un mouvement. L'Académie s'était donné, dès 1638, le passe-temps d'examiner Malherbe à la loupe et y avait découvert quantité de licences choquantes.

Desmarets de Saint-Sorlin, tout auteur qu'il fût d'une manière de *Franciade* appelée *Clovis*, fait jouer

en 1637, avec un immense succès de rire, son « inimitable comédie » des *Visionnaires*, et l'un de ses grotesques est Amidor, le poète ronsardisant, dont le rôle commence ainsi :

> Je sors des antres noirs du mont Parnassien,
> Où le fils poil-doré du grand Saturnien,
> Dans l'esprit forge-vers plante le dithyrambe,
> L'épode, l'antistrophe et le tragique ïambe...
> Profane, éloigne-toi, j'entre dans ma fureur.
> Iach, Iach, Évohé!

Après les grammaires, les arts poétiques, les dictionnaires d'épithètes, tel celui de La Porte en 1571, qui tiraient, au XVIe siècle, la masse de leurs exemples de Ronsard, Esprit Aubert publie encore, en 1613, ses *Marguerites poétiques*, arrangées en dictionnaire, où Ronsard continue de tenir le premier rang; mais Vaugelas donne en 1647 ses *Remarques sur la Langue Française* : Malherbe y est cité à tout instant, et Ronsard deux fois, pour un blâme. Balzac constate, dans ses *Entretiens* de 1657, que Ronsard a encore dans les Parlements, milieu frondeur, et en province, milieu arriéré, des partisans résolus; mais que son œuvre, si c'est une « grande source », n'est qu'une « source trouble ou boueuse... où l'ordure empêche de couler l'eau ». Aux parlements et à la province, il eût pu ajouter l'étranger, car dans maint pays l'admiration persista : en Espagne (louanges de Lope de Vega, 1620), en Allemagne (Opitz, m. 1639), en Hollande (Hooft, m. 1647), Scandinavie (Rosenhane, m. 1684), Italie (Maffei et Zeno protestent au XVIIIe siècle contre nos préventions), surtout en Angleterre où, de Shake-

speare, Spenser et Ben Jonson, à Keats, Browning, Walter Pater, Wyndham, Andrew Lang, Ronsard compta la plus remarquable série d'admirateurs et imitateurs. Au moment de la pire éclipse de son renom chez nous, Southey écrivait à Landor : « J'ai tant de respect pour Ronsard, tout français qu'il fut (on était en 1815), que je ne saurais aller à Tours sans m'enquérir de son tombeau... Aucun Français ne m'a jamais donné une telle impression de force. »

En France, quand, à son tour, Boileau était « venu », il n'avait fait que ratifier un jugement déjà rendu et n'avait eu garde de le réformer, ni même d'étudier le dossier du condamné. Il n'a pas un seul mot en sa faveur; pas un de ses poèmes, pas un de ses vers ne trouve grâce. Il le fait louer par l'hôte de son repas ridicule. Se figurant que les ballades avaient attendu Marot pour « fleurir » et les rondeaux pour se munir de « refrains réglés », il s'indigne que Ronsard ait « brouillé » ces refrains et tout le reste, parlant de plus « grec et latin », tout en excluant cependant Lycidas de ses églogues, qui ne sont, au surplus, que des « idylles gothiques », et où, malheur suprême, les bergers parlent « comme on parle au village » : la caractéristique de ces bergeries étant, dans la réalité, que les interlocuteurs, qui étaient des princes, s'exprimaient comme on faisait à Fontainebleau. Tout ce qu'on pourrait trouver dans Boileau de favorable à Ronsard consiste en ses règles pour l'épopée, admirablement comprises pour inspirer de nouvelles *Franciades*.

Changement non moins remarquable, le poète qui, tel que le concevait Ronsard, exerçait une

manière de sacerdoce, tend à ressembler à ces « musiciens de l'armée » dont Lamartine ne voulait pas être. Le poète de Boileau recherche ce qui est agréable, fin, plaisant; avant tout il est tenu « d'égayer »; il n'écrira pas d'épopée chrétienne parce que les mystères de la foi ne se prêtent pas aux « ornements égayés »; lui-même a pour devoir de « s'égayer en mille inventions »; il fuira un « sublime ennuyeux et pesant », le seul qu'il admettra sera aussi « plaisant » que « pompeux »; il ne sera pas « ami du peuple » comme Molière qui « peut-être » eût, sans cela, remporté le prix de son art, mais il restera confiné dans « l'agréable et le fin ». Il n'offrira « rien de rude à l'oreille épurée », ce genre d'oreille réagit sur l'esprit qui, si elle est mécontente, ne saurait se plaire à « la plus noble pensée ». Ces musiciens de l'armée ne sont évidemment pas pour la grande musique; ils doivent surtout jouer la marche royale. Aussi bien Racine est-il invité, dans la conclusion de l'*Art Poétique*, à tracer d'après Louis l'image de *tous* ses héros. On centralise.

Magister dixit. Le principe de l'autorité prévalait et devait survivre à la Révolution : celle qui libéra le tiers est de 1789, celle qui libéra l'alexandrin seulement de 1830. C'en était bien fait de Ronsard. La Fontaine, qui lui doit tant, se déclare contre lui, le proclamant « dur, sans goût, sans choix ». Le grand Arnauld juge que « ç'a été un déshonneur à la France d'avoir fait tant d'estime des pitoyables poésies de Ronsard ». Perrault proteste et dit encore « le grand Ronsard », mais c'est un rebelle, un frondeur. La Bruyère, tout en reconnaissant à Ronsard

de la verve et de l'enthousiasme, déclare que lui et les siens « ont retardé le style dans le chemin de la perfection : ils l'ont exposé à la manquer pour toujours ». Fénelon discute Ronsard comme linguiste et l'ignore comme poète.

Au XVIIIe siècle, de nouvelles éditions sont données du *Roman de la Rose*, de Martial d'Auvergne, Coquillart, Crétin, Marot, même de Marot père, même de Marot fils, mais non de Ronsard qui n'en eut aucune entre celle de 1629 et celle de Blanchemain en 1857. A qui mieux mieux alors, les grammairiens, les critiques, les historiens des lettres s'en tiennent à des variations sur le thème « Malherbe vint », « grec et latin », « idylles gothiques ». Voltaire donne place à Marot et Rabelais dans son *Temple du Goût*, mais non à Ronsard qui « gâta la langue ». Les faiseurs de dictionnaires, de « Bibliothèques », les Encyclopédistes, les innombrables abbés lettrés, le vilipendent ou l'omettent. Aux mots ode et lyrisme, l'Encyclopédie, l'abbé Granet, l'abbé Batteux dont le *Cours* se donnait encore en prix au XIXe siècle, Marmontel dans sa *Poétique Française*, 1763, sont muets sur Ronsard, mais éloquents sur Malherbe et plus encore sur Jean-Baptiste Rousseau dont la postérité, assure Granet, « verra avec autant d'admiration le nom que celui du grand Turenne ». L'Encyclopédie nous apprend que le même Rousseau « a été, à la fois, Pindare, Horace, Anacréon, Malherbe, etc. » On admirera cet « etc. » Dans cette vaste publication, orgueil du siècle, au mot sonnet, la Pléiade est ignorée et un seul sonnet est cité, œuvre de Boileau. Batteux, sans

nommer Ronsard, le confond avec la tourbe de ces « poètes anciens » qui « faisaient un galimatias pompeux de latinismes et d'hellénismes crus et durs, qu'ils lardaient de pointes, de jeux de mots, de rodomontades : aussi vains et aussi romanesques sur leurs pégases que nos vieux chevaliers dans leurs joutes et dans leurs tournois », et destinés du reste, sans que le savant académicien le suspectât, à reparaître ensemble sur la scène, plus « romanesques » que jamais, pour donner chasse à tous Batteux, Granet et consorts.

Quand Ronsard est nommé (exception faite pour Saint-Marc, dans le *Pour et Contre*, 1739), le cas, d'ordinaire, est pire; car c'est, dit Chaulieu qui approuve fort, afin de le couvrir d'un « mépris plus cruel que l'oubli ». L'abbé Chaudon lui reproche d'avoir encombré la langue de mots grecs et latins, ce qui, « avec le jargon barbare qu'on parlait alors, produisait des sons aussi aigres que ceux dont les onagres font retentir les montagnes des Pyrénées. Enfin Malherbe vint ». Selon La Harpe, Ronsard a le suprême défaut de « ne pouvoir pas être lu ». Rivarol est tout aussi dur. Les moins défavorables, comme l'abbé de la Porte, ou l'abbé Coupé, tout en approuvant Boileau, plaident les circonstances atténuantes. Les seuls qui rendent encore service à la mémoire du mort sont les faiseurs d'anthologies : à l'inverse de Boileau qui n'avait qu'à juger, il fallait bien qu'ils lisent, eux, puisqu'ils étaient obligés d'imprimer. Ce leur était, il est vrai, manière de martyre, et ils ne dissimulaient pas, comme on peut voir dans les *Annales poétiques ou Almanach des*

Muses, 1778, leur « fatigue d'avoir lu plusieurs milliers de pages in-folio, imprimées à double colonne ». Seulement ils ne voulaient pas avoir souffert en vain et ils consacraient presque tout leur tome V à Ronsard.

Après la Terreur, l'Empire, puis la Restauration : plus de campagnes glorieuses, plus de liberté : on n'en peut plus avoir, on le sent, mais on le regrette. Les désordres du XVIe siècle, désordres civils, étaient sans gloire, leur fin avait été un soulagement. Il n'en était pas de même en 1815. Ce qui subsistait d'aspirations vers les libertés, l'héroïsme, le grandiose se tourna, en attendant mieux, du seul côté possible : un seul genre de liberté pouvait être atteint et restait à conquérir : la cour d'Apollon demeurait la plus hiérarchisée qui fût, la plus tyrannique, la plus rigoureuse en son étiquette, la plus bornée en ses propos, la plus monotone en ses musiques. On tenta sur elle des réformes qui ne pouvaient être appliquées encore à celle des Bourbons revenus. Moins de dix ans après leur retour, une révolution littéraire était certaine. Lamartine publiait ses *Méditations* en 1820, Vigny ses *Poèmes* et Stendhal son *Racine et Shakespeare* en 1822 ; le premier cénacle se formait autour de Nodier en 1823. Bientôt manifestes et campagnes littéraires se succèdent ; la guerre est déclarée aux classiques, à Malherbe, à Boileau, au morne alexandrin des successeurs de leurs successeurs, à la poésie glacée, didactique, idéologue, réglée au métronome que favorisaient les bien-pensants de la littérature. Les jeunes d'alors voulaient une prosodie et un vocabulaire éman-

cipés, un vers qui, « sur le vers », osât enjamber, une césure mobile, une rupture du moule rigide et uniforme des genres, l'abolition des lettres de noblesse des mots privilégiés, un retour à l'individualisme, le concret remplaçant l'abstrait, la passion substituée au raisonnement, l'inspiration préférée à la bonne conduite. Tout cela ramenait directement au XVIe siècle et à Ronsard, et d'autant plus sûrement que beaucoup s'inquiétaient de tant d'influences étrangères agissant à la même heure : Shakespeare, Scott, Byron, Gœthe, Schiller, Dante, Cervantes. La nouvelle école accueillait ces auxiliaires, mais se voulait aussi des ancêtres nationaux. La réaction en faveur de Ronsard avait déjà commencé, timidement, comme le montre la préface de Viollet-le-Duc pour son édition de Régnier, en 1823, quand Sainte-Beuve publia, en 1828, son fameux *Tableau historique et critique de la Poésie Française et du Théâtre Français au XVIe siècle*, suivi, en un second volume, des *Œuvres choisies de Pierre de Ronsard, avec Notice, Notes et Commentaires*. Sainte-Beuve n'avait pas caché qu'il écrivait sur le XVIe siècle en songeant sans cesse « aux questions littéraires et poétiques qui s'agitent dans le nôtre ». Une nouvelle pléiade était en formation qui allait être le second cénacle, et dont le chef s'imposait aussi nettement à tous que jadis Ronsard à ses émules, Victor Hugo. Il ne s'agissait de rien moins, « pour la nouvelle école française », dit encore Sainte-Beuve, « que de secouer le joug des deux derniers siècles... et chercher dans nos origines quelque chose de national à quoi se rattacher ».

Ronsard était l'ancêtre idéal : lointain, pittoresque, de forte individualité, aux multiples aspirations et expériences, métricien incomparable, qui, de plus, avait vu dans la poésie, tout comme Lamartine lui-même, autre chose qu'« un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée », poète-cavalier, s'il en fut, de fière tournure et fier langage, rebelle aux contraintes excessives, mais victime des sots, des incapables et des méchants, de Malherbe, Boileau, La Harpe et l'abbé Batteux, ce qui achevait d'enthousiasmer. L'effet fut immédiat et immense. Sainte-Beuve fut vite dépassé : il espérait rendre du moins « un peu d'honneur » aux mânes de la victime, sans espérer qu'elle pût « de si bas remonter à la gloire ». L'ouvrage révélateur avait à peine paru que le marmoréen Vigny écrivait à l'auteur : « Je frappe sur le livre et je jette des cris de plaisir à me faire passer pour fou. Quel service vous rendez aux lettres en relevant et rattachant ces anneaux perdus et rouillés de la chaîne des poètes[1] » ! Pour mieux marquer ce rattachement, le critique avait offert à Victor Hugo, comme un talisman, le bel exemplaire in-folio des œuvres de Ronsard dont il s'était servi, le dédiant « au plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu depuis Ronsard[2] ».

Dès ce moment l'influence de Ronsard, parallèle à celle de Hugo ou fondue en elle et opérant à

1. 8 août 1828. Paléologue, *Vigny*, p. 40.

2. Voir la description du volume (éd. de 1609) et le texte des inscriptions marginales qu'y mirent les poètes d'alors, dans Seche, *Victor Hugo et les poètes*, 1912, ch. III.

travers elle, agit sur les lettres françaises avec une puissance rappelant celle de trois siècles plus tôt, et cela dans un temps où notre poésie atteignait une ampleur, un lyrisme, une splendeur, une variété dans la forme, l'expression et les sujets traités, inconnus jusque là : c'était de nouveau une renaissance.

Le grand pèlerinage recommençait. Tout comme jadis d'Aubigné, Bertaut ou Desportes, les pèlerins de lettres revenaient, et n'ont plus cessé de revenir, les mains pleines d'ex-voto témoignant de leur gratitude, à l'autel relevé par Sainte-Beuve. Prosateurs comme poètes n'exprimaient pas seulement, en effet, leur admiration, mais leur reconnaissance : « J'ai un Ronsard complet, deux volumes in-folio que j'ai fini par me procurer, écrit Flaubert en 1852. Le dimanche nous en lisons jusqu'à nous défoncer la poitrine... Tu ne t'imagines pas quel poète c'est que Ronsard. Quel poète! quel poète! quelles ailes!... Ce matin, à midi et demi, je lisais tout haut une pièce qui m'a fait presque mal nerveusement, tant cela me faisait plaisir... Nous avons encore pour deux ou trois mois de dimanches enthousiasmés. Cet horizon me fait grand bien et de loin jette un reflet ardent sur mon travail ». En vain Nisard proteste et réaffirme que Ronsard a été « caractérisé admirablement » par Boileau, que Boileau « a prononcé » (1844). On ose tourner en dérision jusqu'au « Malherbe vint ». Trop d'indépendance sans doute régnait au Parnasse d'alors, ricane Banville, on avait trop de lyrisme et de passion :

Si bien qu'enfin, pour mettre le holà,
Malherbe vint, et que la Poésie,
En le voyant arriver, s'en alla.

Blanchemain publie, à partir de 1857, son édition complète, et l'enthousiasme redouble. « C'est un ressuscité qui ne mourra plus que Ronsard », écrit Barbey d'Aurevilly à cette occasion, « il durera autant que la langue française... Prenez-les tous, les poètes de 1830, de cette époque de rénovation et de renaissance, et regardez si tous n'ont pas pour géniteur suprême le grand poète de la première... Tous, tous, tant qu'ils aient été, ont été trempés dans le cuvier de couleur vermeille qui est la couleur de la vie et de la poésie de Ronsard et dont ceux-ci sont ressortis écarlates, ceux-là pourpres ou seulement roses, mais tous érubescents, tous teints de cette ardente couleur de la vie... »

Contre les exubérances des romantiques réagissent les Parnassiens épris de la forme et réclamant de l'ouvrier littéraire une telle maîtrise que l'un d'eux, Gautier, disait par défi : « De la forme naît l'idée ». Mais tous, ciseleurs ou penseurs, métalliques ou attendris, Gautier, Banville, Heredia, Soulary, Sully Prudhomme, Coppée, Lafenestre, se proclament dans leurs vers, lettres, conversations, les féaux de Ronsard. Et contre eux, à leur tour, réagissent les symbolistes, les partisans du vers « libéré », polymorphe, ou même amorphe, rêvant de contours aussi estompés que les Parnassiens en polissaient d'aigus, épris de l'évanescent, l'inaccessible, l'intraduisible, et même l'incompréhensible, suivant des règles rythmiques aussi dif-

ficiles à discerner parfois que les « Habits neufs de l'Empereur », recherchant l'indécis, l'imprécis, jugeant que la clarté a quelque chose de « puéril » et que d'aimer des « femmes robustes » est signe de médiocrité. Pour eux, certes, un poète qui préfère aux saisons de déclin les saisons créatrices, à l'automne, l'été, aux crépuscules, les midis, à la « phosphorescence de la pourriture », la belle santé de Marie ou de Cassandre, ne pouvait fournir la colonne d'ombre servant de guide. Mais amoureux d'art, eux aussi, et profitant jusqu'à l'extrême limite des libertés réclamées par Ronsard pour le poète-né, provignement compris (Verhaeren parle d'une bouche qui « rauque »), ils ne le renient point; plusieurs d'entre eux, tel Moreas, le « Ronsard du symbolisme », a dit M. Anatole France, lui demandent, par moments, leur inspiration, et l'une des plus belles déclarations d'allégeance adressées au vieux maître était rimée naguère, dans la même note que l'admirable *Aux rives de Loire* de M. Lafenestre, par l'un des chefs les plus écoutés de l'école symboliste, évanescente à son tour, M. Henri de Régnier.

Des travaux d'érudition considérables ont achevé d'assurer à Ronsard, en ces dernières années, son rang définitif de classique français : études, recherches et trouvailles de MM. de Nolhac qui nous a dit qui était Hélène, Longnon qui nous révéla qui était Cassandre, Faguet qui a jugé Ronsard en penseur et en lettré, Vianey aux précieux rapprochements, Froger, Perdrizet, Tiersot, Brunetière, Guy, Lanson, Bonnefon, Martellière, Sidney Lee et beaucoup d'autres de grand mérite; chapitres en réaction

contre Nisard des nouvelles histoires de la littérature française : éditions critiques annoncées ou commencées par M. Vaganay et par M. Laumonier, qui remplaceront celles de Blanchemain et de Marty-Laveaux ; recueils de morceaux choisis dont plusieurs publiés en français à l'étranger (deux en Angleterre, par M. G. Wyndham et par M. Saint-John Lucas) ; articles érudits de la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, la *Revue de la Renaissance*, les *Annales Fléchoises* et autres publications savantes ; monumentales et mémorables études de M. Laumonier, fruit d'un labeur extraordinaire, offrant, il est vrai, une image noircie et abaissée du caractère de Ronsard, mais œuvre capitale, d'une érudition devant laquelle tous les Ronsardisants s'inclineront, proclamant leur reconnaissance.

Au début du XIXe siècle, les commentateurs de Boileau, désireux de renseigner le public sur ce qu'était ce Ronsard bafoué par le maître, réimprimaient encore une note ainsi conçue : « Ronsard, poète qu'on ne lit plus ». — *Non fallunt futura merentem* : on lit très généralement aujourd'hui, et on continuera de lire, l'œuvre du grand Vendômois qui, prononçant, il y a plus de trois siècles, ses vœux littéraires, avait déclaré prendre la plume afin de « faire apparaître combien notre France est hardie et pleine de tout vertueux labeur ».

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Principales publications de Ronsard (toutes imprimées à Paris sauf indication contraire) :

Premiers vers publiés par lui : *Ode de Pierre de Ronsart a Jacques Peletier. Les beautez qu'il voudroit en s'Amie*, parue dans *Les Œuvres poëtiques de Jacques Peletier du Mans*, 1547.

Premières plaquettes : trois en 1549 : *Epithalame d'Antoine de Bourbon*; *A l'entrée* d'Henri II a Paris; *Hymne de France*.

Les quatre premiers livres des Odes de Pierre de Ronsard Vandomois. Ensemble son Bocage, 1550, in-8°; 2e et 3e éd. augmentées 1553, 1555.

Les Amours de P. de Ronsard Vandomoys. Ensemble le cinquiesme de ses Odes, 1552, in-8° (2es éd. des *Amours* et du 5e livre, avec additions, 1553).

Livret de Folastries... plus quelques Epigrames grecz, 1553, in-8° (anonyme).

Les Amours de P. de Ronsard Vandomois, nouvellement augmentées par lui, et commentées par Marc-Antoine de Muret. Plus quelques odes de l'auteur non encore imprimées, 1553, in-8°.

Le Bocage... dédié à P. de Paschal, 1554, in-8°.

Les Meslanges... dédiées à Jan Brinon, 1555, in-8° (ach. d'impr. 22 nov. 1554).

Continuation des Amours, 1555, in-8°.

Les Hymnes.... A tresillustre et reverendissime Odet, Cardinal de Chastillon, 1555, in-4°.

Le second livre des Hymnes... A tresillustre Princesse Madame Marguerite de France seur unique du Roy, 1556, in-4°.

Nouvelle continuation des Amours, 1556, in-8°.

Discours à treshault et trespuissant Prince, Monsei-

gneur le duc de Savoye. Chant Pastoral, etc., chez Robert Estienne, 1559, in-4°.

Œuvres de P. de Ronsard gentilhomme Vandomois, 1560, 4 minuscules volumes in-16.

Institution pour l'adolescence du Roy... Charles Neufviesme, 1562, in-4°.

Discours des Misères de ce Temps. A la Royne mère du Roy, 1562, in-4°.

Continuation du discours des Misères de ce Temps. A la Royne, 1562, in-4°.

Remonstrance au peuple de France, 1563, in-4°.

Responce de P. de Ronsard gentilhomme Vandomois aux injures et calomnies de je ne sçay quels Prédicans et Ministres de Genève. Sur son Discours et continuation des Misères de ce Temps, 1563, in-4°.

Les Trois livres du Recueil des Nouvelles Poësies, 1563, in-4° (sur les deux éd. de 1563, voir Laumonier, *Tableau chronologique*, p. 37).

Abbrégé de l'Art Poëtique François. A Alphonse Del Bene, abbé de Haute-Combe, 1565, in-4°.

Elegies, Mascarades et Bergerie.... A la Majesté de la Royne d'Angleterre, 1565, in-4°.

Les Œuvres de P. de Ronsard, Gentilhomme Vandomois, rédigées en six tomes, 1567, 4 vol. in-8° (2e éd. des œuvres réunies).

Le Siriesme Livre des Poëmes... dédié à Monsieur de Belot... Le septiesme Livre des Poëmes... dédié au seigneur Pierre du Lac, 1569, in-4°.

Œuvres (3e éd.), 1574, 5 vol. in-16.

Les quatre premiers livre de la Franciade. Au Roy Très-Chrestien Charles neufieme de ce nom, 1572, in-4°.

Œuvres (4e éd.), 1572-3, 5 vol. in-16.

Les Estoilles à Monsieur de Pibrac, 1575, in-4°.

Œuvres (5e éd.), 1578, 6 vol. in-16.

Les Œuvres de P. de Ronsard, Gentilhomme Vandomois, reveues, corrigées et augmentées par l'autheur (6e éd.), 1584, 1 vol. in-fol.

Discours de la vie de Pierre de Ronsard... avec une Eglogue... par Claude Binet. Plus les vers composez par

le dict Ronsard peu avant sa mort. Ensemble son Tombeau, 1586, in-4°.

Œuvres de P. de Ronsard... reveues, corrigées et augmentées par l'Autheur peu avant son trespas. Rédigées en dix tomes (7e éd.), 1587, 5 tout petits volumes.

Autres éditions des œuvres réunies, 1592 (Lyon), 1597, 1604, 1609 (deux cette année, une in-fol., l'autre in-12), 1617, 1623 (2 vol. in-fol.), 1629-30. Puis les éditions modernes de Blanchemain, 1857-67, 8 vol., et de Marty-Laveaux, 1887-93, 6 vol.

Deux éditions critiques, avec variantes, sont en cours ou en préparation, l'une par M. Hugues Vaganay, chez Champion (*Amours*, 1910), l'autre par M. Laumonier, *Société des Textes français modernes*.

Sur la vie de Ronsard, voir en particulier du Perron, *Oraison funèbre sur la mort de Monsieur de Ronsard*, 1586, in-8°; J. Velliard, *Petri Ronsardi, Poetæ Gallici, Laudatio funebris*, 1546 (*sic*, pour 1586), in-4°; G. Critton, *Laudatio funebris habita in exequiis Petri Ronsardi*, 1586; Laumonier, *La Vie de Ronsard, de Binet*, 1910 (éd. américaine par Miss Evers, 1905); G. Colletet, *Pierre de Ronsard*, dans *Œuvres inédites de Ronsard*, éd. Blanchemain, 1855; Achille de Rochambeau, *La Famille de Ronsart*, 1868; Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, 1909, et *Tableau chronologique des Œuvres de Ronsard*, 1911; Henri Longnon, *Pierre de Ronsard*, 1912. Nombreux articles (voir les tables), *e. g.* dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, les *Annales Fléchoises*, la *Revue de la Renaissance*, le *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois* (art. de M. Martellière sur Cassandre, XLIII, 51, XLV, 165).

Ronsard, ses contemporains et son époque ont fait l'objet, dans ces derniers temps, de quantité d'ouvrages de critique et spécialement de thèses de grande valeur. On trouvera la liste des principaux, p. 773 du *Ronsard poète lyrique* de M. Laumonier. Pour un tableau d'ensemble de la période, voir L. Batiffol, *Le Siècle de la Renaissance*, 1909.

TABLE DES MATIÈRES

CHAP. I. Jeunesse de Ronsard 1

— II. Le poète de 1550..... 30

— III. Des « Amours » à la « Nouvelle continuation des Amours » 53

I. Cassandre, 53; II. [illegible], 62; III. Marie, 80).

— IV. Le prince des poètes français..... 87

I. Brigade et Pléiade, 87; II. Ronsard et ses protecteurs, bénéfices, aumônerie, 92; III. Ronsard et les protestants, les Discours, 100; IV. Ronsard poète-conseiller de Charles IX, 117; V. Œuvres réunies et publications diverses sous Charles IX, vie à Paris et aux champs, 124; VI. [illegible], 136).

— V. Soir de vie..... 144

— VI. Les théories, la poésie et la renommée de Ronsard..... 163

I. Les théories et la pratique de Ronsard, 163; II. Ronsard metricien et artiste littéraire, 176; III. Renommée, 197).

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE..... 213

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 13.

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES
GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et lèguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstitué l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Depuis que ces lignes ont été écrites, en avril 1887, la collection a reçu la plus précieuse consécration. L'Académie française a bien voulu lui décerner une médaille d'or sur la fondation Botta. « Parmi les ouvrages présentés à ce concours, a dit M. Camille Doucet dans son rapport, l'Académie avait distingué en première ligne la *Collection des Grands Écrivains français*... Cette importante publication ne rentrait pas entièrement dans les conditions du programme, mais elle méritait un témoignage particulier d'estime et de sympathie. L'Académie le lui donne. » (Rapport sur le concours de 1894.)

J.-J. Jusserand.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[illegible]

[illegible] AIN, [illegible], 79, A PARIS

LES

GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Chaque volume [illegible] 2 fr.

LISTE DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

DES 55 VOLUMES PARUS

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.

GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.

TURGOT, par M. *Léon Say*, de l'Académie française.

THIERS, par M. *P. de Rémusat*, sénateur, de l'Institut.

D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.

MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.

THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.

MADAME DE LAFAYETTE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.

MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.

RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.

STENDHAL, par M. *Edouard Rod*.

ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.

BOILEAU, par M. *G. Lanson*.

CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure*.

FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.

SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

RABELAIS, par M. *René Millet.*

J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.

LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac.*

DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*, de l'Institut.

VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*, professeur de Faculté.

ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine.*

JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan.*

FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter.*

DIDEROT, par M. *Joseph Reinach.*

GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.

MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*, professeur de Faculté.

LA ROCHEFOUCAULD, par M. *J. Bourdeau.*

LACORDAIRE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.

ROYER-COLLARD, par M. *E. Spuller.*

LA FONTAINE, par M. *G. Lafenestre*, de l'Institut.

MALHERBE, par M. le duc *de Broglie*, de l'Académie française.

BEAUMARCHAIS, par M. *André Hallays.*

MARIVAUX, par M. *Gaston Deschamps.*

RACINE, par M. *G. Larroumet*, de l'Institut.

MERIMÉE, par M. *Augustin Filon.*

CORNEILLE, par M. *G. Lanson.*

FLAUBERT, par M. *Emile Faguet*, de l'Académie française.

BOSSUET, par M. *Alfred Rebelliau.*

PASCAL, par M. *E. Boutroux*, membre de l'Institut.

FRANÇOIS VILLON, par M. *G. Paris*, de l'Académie française.

ALEXANDRE DUMAS PÈRE, par M. *Hippolyte Parigot.*

ANDRE CHENIER, par M. *Emile Faguet*, de l'Académie française.

LA BRUYÈRE, par M. *Morillot*, professeur de Faculté.

FONTENELLE, par M. *Laborde-Milaä.*

CALVIN, par M. *A. Bossert*, inspecteur général de l'Instruction publique.

VOLTAIRE, par *M. G. Lanson.*

MOLIÈRE, par M. *G. Lafenestre*, de l'Institut.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ, par M. *S. Rocheblave.*

LAMARTINE, par M. *R. Doumic*, de l'Académie française.

BALZAC, par *Emile Faguet*, de l'Académie française.

RONSARD, par M. *J.-J. Jusserand.*

Chaque volume, format in-16, broché, avec un portrait en héliogravure. 2 fr.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 11-13-1790.

PQ 1677 J8
Jusserand, Jean Adrien Antoine Jules
Ronsard

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY